

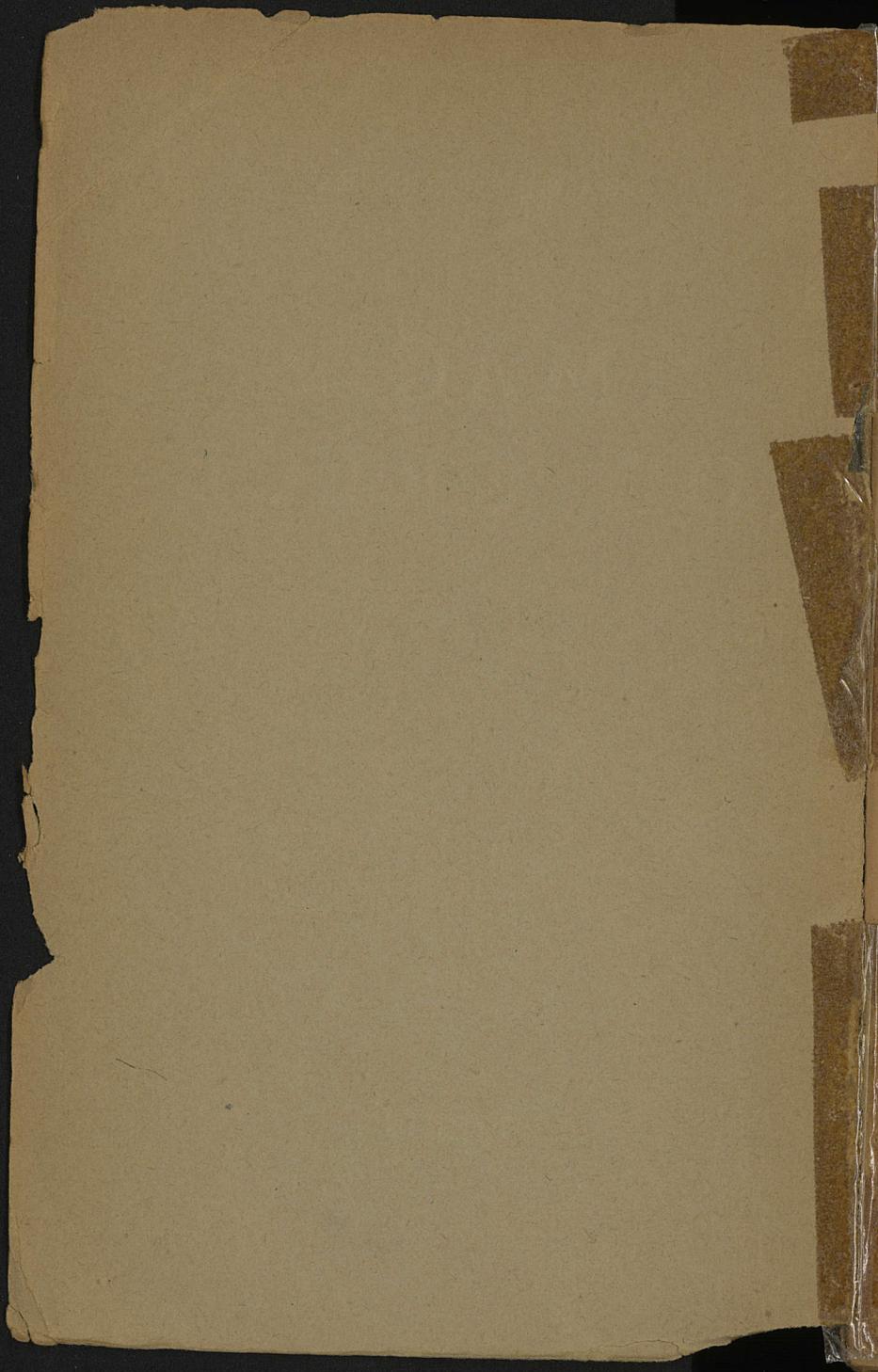
64.302 A

MARIE DELCOURT

IMAGES
DE GRÈCE



LIBRIS



IMAGES DE GRÈCE



CE LIVRE, LE NEUVIÈME
DE LA
COLLECTION " LE BALANCIER ..
DIRIGÉE PAR JEAN DE BEUCKEN
A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER
LE 15 JUIN 1943
POUR LES ÉDITIONS LIBRIS
SUR LES PRESSES DE
LA MUTUELLE D'ÉDITION
A BRUXELLES.

Il a été tiré de cet ouvrage
15 exemplaires sur velin nu-
mérotes de I à XV et hors
commerce.

*Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.
Copyright by Editions Libris 1943.*

64.302 A

MARIE DELCOURT

IMAGES DE GRÈCE

NOTES DE LECTURE
ET DE VOYAGE



ÉDITIONS LIBRIS
COLLECTION " LE BALANCIER „
102, RUE DU PRINCE ROYAL
BRUXELLES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

La vie d'Euripide (N. R. F.)

Eschyle (Rieder).

**La tradition des comiques anciens en France
jusqu'à Molière (Droz).**

Thomas More (Renaissance du Livre).

**Stérilités mystérieuses et naissances maléfiques
dans l'antiquité classique (Droz).**

**Périclès (N. R. F., Prix quinquennal de la Critique
1942).**

**Légendes et cultes de héros dans la Grèce
ancienne (Leroux).**

**Le voyage en Belgique de Monetarius (1495)
en coll. avec Paule Ciselet (Lebègue).**

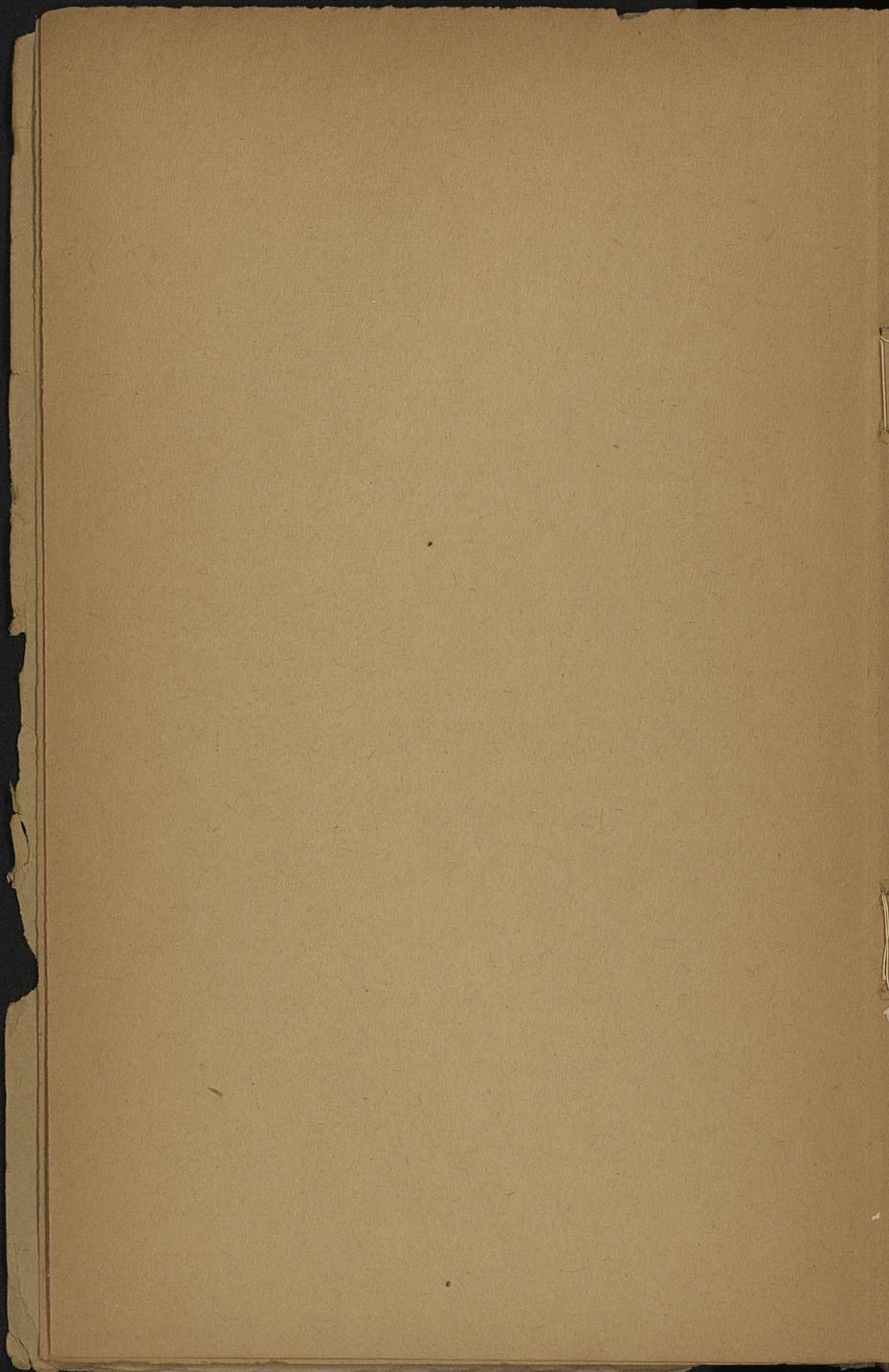
**Guichardin, la description de tout le Pays-Bas,
pages choisies, en coll. avec Paule Ciselet
(Lebègue).**

EDITIONS : L'Utopie de Thomas More (Droz).

**Douze lettres d'Erasmus, en colla-
boration avec Roland Crahay (Droz).**

à JEAN DOMINIQUE

en souvenir de trente-deux années d'amitié.



INTRODUCTION

Les notes que voici ne prétendent pas composer une histoire de la poésie grecque. Trop de sujets entrent malaisément dans le cadre d'une étude où tout est cité en traduction: comment parler de Pindare, qui est tout entier dans son style, sans lire en même temps le texte? D'autre part, j'ai écrit, sur Eschyle, sur Euripide, des livres que je ne pouvais ici ni résumer, ni refaire. Lorsque j'ai commencé à rédiger ces pages, je pensais même les laisser plus décousues, puisqu'après tout ce ne sont que les impressions d'un voyageur au pays des livres. Et ces livres ne nous sont point arrivés en si bon état: le plus souvent manque une partie du volume; tout un feuillet est illisible; on déchiffre un vers charmant et le reste de la page est arraché. De telles lectures donnent à réfléchir et aussi à rêver.

Cependant, je vis peu à peu les remarques s'ordonner par rapport à quelques thèmes que le lecteur aura vite fait de distinguer. Le premier est celui des rapports entre l'individu et la collectivité, qui, dès Homère, est posé nettement et qui ne cesse de se préciser chez

les lyriques, puis dans le drame. — Le second est celui de l'individu, pris dans son existence même. L'homme reconnaît sa singularité et entre en conflit avec d'autres êtres singuliers: voilà le fait tragique. L'homme gêné par l'univers s'y sent mal adapté: voilà le fait comique. — Il y a un troisième problème que je n'ai pu aborder que de biais et qui me paraît capital, c'est celui de la valeur du temps chez les poètes anciens. Hésiode et l'auteur de l'Odyssée ont au plus haut degré le sentiment de la durée et de l'instant; l'auteur de l'Iliade en paraît presque dépourvu. Je ne vois pas que les critiques aient jamais considéré de près des différences aussi essentielles.

Il est vrai de dire que la critique littéraire appliquée aux textes anciens est à peu près inexistante, ce qui, contrastant avec le développement des sciences philologiques, est assez curieux. Les philologues ont écarté des œuvres antiques ceux qui ne sont pas initiés à leurs méthodes. Ces livres qu'ils se réservent, ils cherchent à en établir le texte; ils en scrutent les sources; ils en font l'histoire. Mais ils songent rarement à les considérer bonnement comme des productions de l'esprit humain. Ils les étudient, ou, comme on dit dans le jargon du métier, ils s'en occupent. Mais si parfois, lecteurs désintéressés, ils les ouvrent pour leur plaisir, ils ne nous disent rien de ce que la rencontre leur suggère. Le divorce entre la

philologie et la culture est la raison principale de ce qu'on appelle la crise des humanités. Si les écoliers traduisent sans joie les textes grecs et latins, ce n'est pas à cause de la concurrence du professeur de mathématiques, d'anglais ou d'allemand, c'est parce que celui qui doit les initier aux langues classiques, en dehors des heures de cours, ouvre rarement un auteur ancien qui n'est pas au programme. Les enfants savent cela. Les enfants savent tout.

On voudra bien excuser le ton un peu abstrait du dernier chapitre de la première partie. Poésie et philosophie sont en Grèce très proches l'une de l'autre. Toutes deux ont le même sujet: la destinée de l'homme. Une brève revue permet du moins de marquer quelques points de repère relativement à la période qui va du IV^{me} siècle à l'époque chrétienne. Pendant des siècles, ce sont les poètes qui ont dit l'essentiel. A partir du IV^{me} siècle, ce sont les philosophes.

Un court syllabus épargnera au lecteur de recourir au Larousse. Il a permis à l'auteur d'alléger son exposé de tous renseignements chronologiques.

Le Voyage en Grèce est fait de notes écrites en 1930. Quelques détails paraîtront anachroniques: sans grand inconvénient (1).

(1) Presque toutes les études contenues dans ce volume sont inédites. Toutefois, pour quelques-unes d'entre elles, j'ai utilisé des notes déjà imprimées, à savoir:

Pour les chap. 4, 7, 11, 12, 13, des comptes rendus parus dans la *Nouvelle Revue Française*, entre 1936 et 1940;

pour le ch. 5, un article du *Courrier des poètes* (15 nov. 1937);

pour le ch. 8, un article des *Cahiers Mosans* (janvier 1931);

pour le ch. 14, un article du *Bulletin Budé* (juillet 1931);

pour le *Voyage en Grèce*, des articles parus dans l'*Indépendance belge*, de mai à décembre 1930.

Tous ces textes ont été ici refondus et remaniés.

CHRONOLOGIE SOMMAIRE DES LETTRES GRECQUES

Poésie épique: *Iliade*, *Odyssée* conservées; le reste au cycle troyen et tout le cycle thébain sont perdus.

VIII^{ème} siècle? Hésiode.

Poésie lyrique (au sens moderne du mot), destinée à être récitée (élégies et iambes): Callinos d'Ephèse, Tyrtée, Archiloque de Paros (VII^{ème} s.); Mimnerme de Colophon (VI^{ème} s.); Solon d'Athènes (archoûte en 594); Théognis de Mégare (VI^{ème} s.).

Poésie lyrique (au sens ancien du mot), destinée à être chantée:

Chanson: Alcée et Sapho de Lesbos (vers 600).

Lyrisme choral; hymnes religieux et triomphaux: Simonide et Bacchylide de Céos (VI^{ème}-V^{ème} s.); Pindare de Thèbes (518-38).

Philosophie. Ecole d'Ionie: Thalès, Anaximène, Anaximandre, Héraclite (VII^{ème} et VI^{ème} s.). — Ecole de Grande-Grèce: Pythagore de Samos (VI^{ème} s.). Ecole d'Elée (VI^{ème}-V^{ème} s): Xénophane de Colophon et Parménide d'Elée écrivent en vers. — Empédocle d'Agrigente. — Anaxagore de Clazomène crée une école à Athènes.

La prose ionienne. Narrateurs et annalistes: Hérodote d'Halicarnasse (480?-425?) vit à Athènes.

Le théâtre attique. La tragédie: Eschyle (525?-456), sept pièces conservées. — Sophocle (495?-405), sept pièces conservées. — Euripide (484?-406), dix-sept pièces conservées.

La comédie ancienne: Aristophane (450?-388), onze pièces conservées.

La prose attique au Vème siècle et au IVème. Historiens, philosophes, théoriciens de la politique: Thucydide (460?-395?) raconte la guerre du Péloponnèse jusqu'en 411. — Xénophon, « publiciste » (430?-365), narre dans les *Helléniques* les événements postérieurs à 411. — Isocrate (436-338). — Socrate (470?-399). — Platon (428?-347). — Aristote de Stagire en Macédoine (384-322). — Orateurs: Antiphon, Lysias, Isée, Andocide etc.: éloquence judiciaire et politique. — Pendant la guerre de Philippe, les deux leaders sont Démosthène (384-322) et Eschine (né en 390).

Poésie au IVème siècle. Aucune grande œuvre conservée. La tragédie, Euripide mort, se survit. Les œuvres de la comédie moyenne sont perdues. Comédie nouvelle: Ménandre (340-298).

IIIème siècle. Les écoles philosophique restent établies dans Athènes, celle de Platon (Académie), celle d'Aristote (Lycée), celle des stoïciens (Zénon de Chypre, 336?-266), celle d'Epicure (342-270), celle des sceptiques (Pyrrhon, 360?-270).

Dans Alexandrie, écoles scientifiques, recherches de grammaire, d'astronomie, de mathématiques, de géographie. — Ecoles poétiques. — Théocrite (né vers 315).

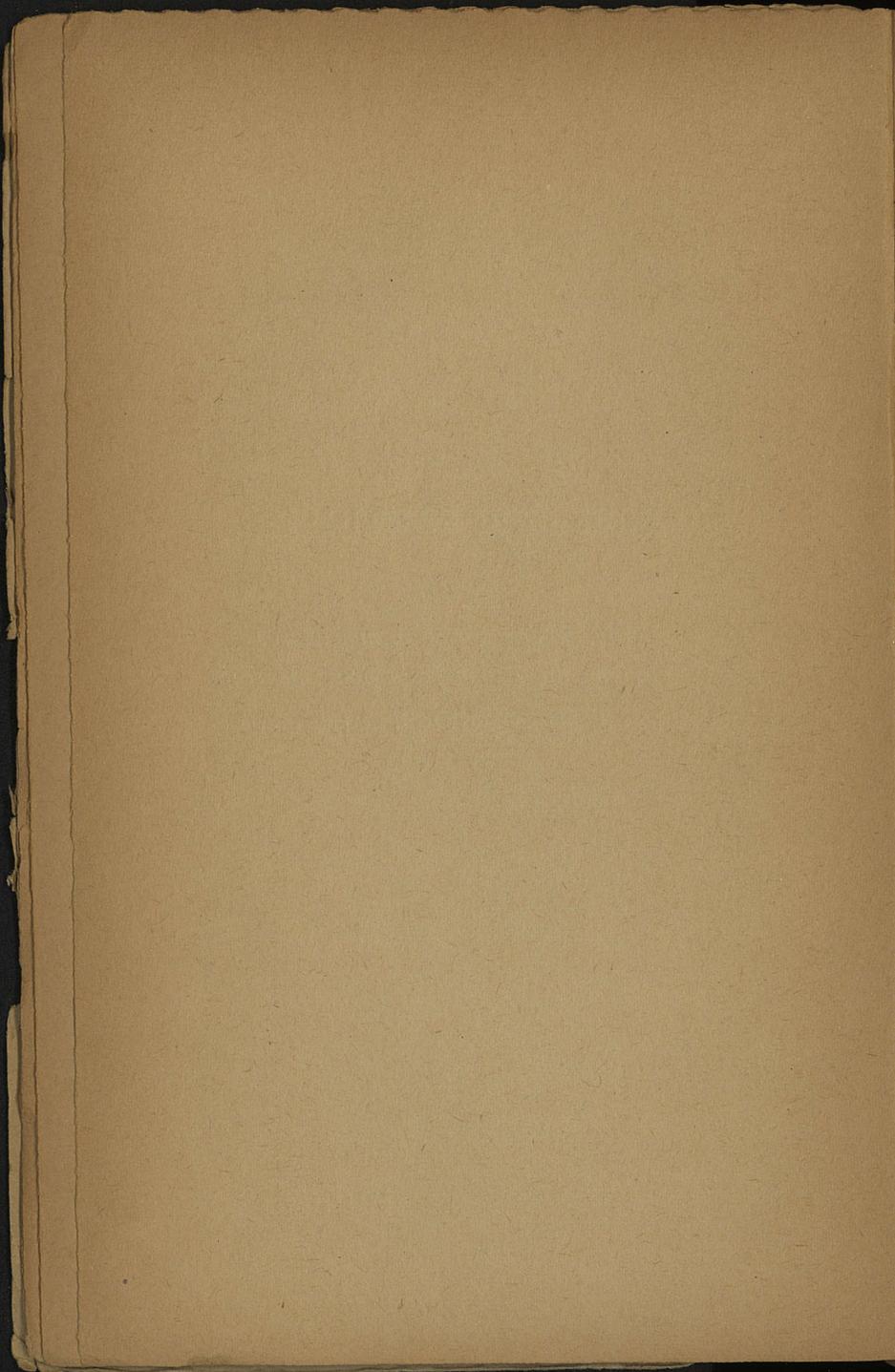
Epoque romaine. L'historien Polybe (201-120?). 1^{er} siècle avant notre ère: Méléagre de Gadara et la première *Anthologie*.

A partir du second siècle après J.-C., renaissance de la prose grecque. Plutarque (46?-120?). — Lucien (né vers 125). — Beaucoup de savants, d'archéologues et d'historiens parmi lesquels le voyageur Pausanias.

PREMIÈRE PARTIE

*Poésie, je t'ai portée à mes lèvres
Comme un caillou frais pour ma soif...*

(JEAN DOMINIQUE, *Le puits d'azur*).



I. ILIADE.

Le plus ancien poème hellénique est le récit d'une action collective, entreprise par toutes les nations de la Grèce pour venger une offense faite à un de leurs princes. Œuvre digne du peuple qui, le premier, s'est soucié de définir le droit et le tort et qui, d'autre part, a conçu la cité, c'est-à-dire le groupement des volontés dans une intention unique.

Ce peuple a eu pour l'homme un intérêt presque exclusif. L'*Iliade* n'offre ni aventures, ni fantastique, ni merveilleux, mais seulement des décisions, des faiblesses, des sentiments humains, des cris de triomphe et des cris de douleur, presque pas de gaieté, beaucoup de larmes. Quand les dieux interviennent, c'est simplement pour faire pencher une balance que leur caprice s'impatiente de voir trop longtemps immobile. Et leurs raisons restent tout humaines, comme aussi leurs armes et leurs moyens. Il leur arrive bien de grossir un fleuve, de déchaîner ou d'apaiser une tempête, de précipiter les vents; il leur répugne de faire davantage violence aux lois de la nature. Zeus prend volontiers le ton souverain, mais ce ne

sont que des mots; il est obéi ni plus ni moins qu'Agamemnon. Sous son autorité, les Immortels composent une cité qui diffère à peine de celles des hommes. La fantaisie manque à leurs volontés, l'imprévu à leurs méthodes. Tandis que les génies des *Mille et une nuits* se plaisent à tout bouleverser, à créer un monde où plus rien n'est impossible, un Olympien s'enferme strictement dans les limites du raisonnable, content de travailler plus vite qu'un mortel, d'agir plus mystérieusement, plus efficacement. Héphaïstos ne met qu'un jour à faire l'armure d'Achille, mais, comme un honnête forgeron, il a une enclume et un marteau. Les flèches d'Apollon tuent à coup sûr, sans faire de blessure visible, mais le carquois sonne sur les épaules du dieu comme sur celles de n'importe quel archer. Aussi les hommes font bien de ne pas espérer d'éclatants miracles; pour être exaucés, ils doivent insister, fatiguer, pleurer, faire agir des médiateurs. Lorsque les dieux acceptent de les aider, c'est presque toujours par des voies indirectes et tortueuses, en secourant les ennemis de leurs ennemis. Lorsqu'ils veulent leur nuire, ce qui arrive souvent, ce n'est jamais en révélant un visage ineffable devant lequel on doit tomber dans la poussière, c'est perfidement, en prenant l'apparence d'un mortel, sa voix, ses gestes et ses raisons, ou bien en envoyant un songe trompeur. Zeus veut hono-

rer Achille et, pour cela, détruire les Achéens qui ont laissé insulter le fils de Thétis. A sa requête, Songe s'en va vers Agamemnon endormi. Songe a pris le visage de Nestor et il annonce que l'heure est venue où les Grecs, s'ils attaquent, prendront enfin la cité des Troyens :

« Puis il s'en fut et laissa le roi méditant dans son cœur des projets dont aucun ne devait se réaliser, car il pensait s'emparer le jour même de la ville de Priam. Quelle naïveté ! Il ignorait que Zeus ourdit des trames et doit accabler encore Troyens et Grecs sous les souffrances et les grondements, au milieu des mêlées violentes » (II, 35).

Ainsi agissent les dieux, sous des masques, déguisés en hommes. Et, du reste, les motifs qui les déterminent viennent rarement d'eux-mêmes, presque toujours des hommes encore. Une volonté divine, chez Homère, est un pur néant. Jéhovah a des grands desseins qu'il poursuit en prenant les hommes pour instruments. Les dieux de l'épopée grecque servent les mortels ou contrecarrent leurs désirs, mais ils paraissent incapables de rien vouloir pour leur propre compte. Lorsque Grecs et Troyens concluent un pacte et décident de cesser la guerre, Zeus et Héra sont, pour une fois, d'accord et mécontents, Héra, parce qu'elle veut la victoire des Grecs, Zeus, parce qu'il veut que les Grecs souffrent de la colère d'A-

chille avant d'être vainqueurs grâce au héros apaisé. Il faut donc que les négociations soient rompues et que la bataille reprenne. Et le père des dieux et des hommes dit à Athéna :

« *Vite, va dans les lignes parmi les Troyens et les Grecs. Arrange-toi pour que ce soient les Troyens qui commencent. Qu'ils soient les premiers à frapper les Grecs orgueilleux et à violer le pacte* » (IV, 70).

Athéna ne demande pas mieux que de faire le message. Elle s'élançe vers la terre.

« *Alors s'étonnent tous ceux qui la voient; Troyens dompteurs de chevaux, Grecs aux belles jambières, chacun dit en regardant son camarade: « Est-ce encore, pour demain, la guerre affreuse et la mêlée sanglante ou est-ce l'amitié entre nos deux peuples, grâce à Zeus, arbitre des luttes entre les hommes? »*

Mais les dieux n'apportent point aux hommes l'amitié ni la paix. Sous les traits de Laodoke fils d'Anténor, Athéna va exciter le Troyen Pandaros à frapper en traître Ménélas; après quoi des rancunes irréparables brassent devant Ilion, en de furieuses mêlées, des masses d'hommes au cœur vide d'espoir.

Et voici précisément d'où naît la grandeur du poème et sa beauté. Si l'*Illiade* est autre chose et plus qu'un roman de chevalerie, c'est que, dans l'histoire d'une expédition contre une ville lointaine, un poète de génie a élu un moment particulièrement grave : celui où cha-

cun, dans son cœur, regrette de s'être décidé pour la guerre et sait déjà que, de quelque façon qu'elle se termine, elle aura coûté trop cher. Plusieurs osent le dire et ils agiraient en conséquence si les dieux méchants ne venaient interrompre les négociations. Mais, si la perfidie divine l'emporte si aisément, c'est que la bonne volonté des hommes est hésitante et faible, car ils sont plus attentifs aux cris de la colère et de l'orgueil qu'aux sages conseils de la raison. C'est une idée bien grecque que celle d'Até, l'Egarement envoyé par les dieux pour saisir l'homme dès que celui-ci, par sa méchanceté propre, lui offre la moindre prise. Entre les mortels et les puissances mystérieuses, Até établit une collaboration pour le mal qui ressemble à l'œuvre de Satan. En changeant d'un seul coup tous les signes de l'équation, le christianisme imaginera le contraire d'Até, qui est la Grâce, c'est à dire une collaboration de Dieu avec ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, pour le bien et pour le salut. Dans le ciel de l'*Iliade* plane la seule Até.

A partir du moment où Zeus a fait échouer toute tentative de compromis entre les Grecs et les Troyens, les combattants, de part et d'autre, savent qu'ils vont à la mort; ils y vont la bouche amère et le cœur dégrisé. L'*Iliade* est l'histoire de quelques hommes qui subissent sans illusion leur destinée. Et assurément, ils se sont choisis ce sort à l'exclusion de tout

autre, mais, en cette neuvième année de la guerre, après tant de fatigues et de déceptions, ils ne sont plus sûrs de se reconnaître eux-mêmes dans les jeunes gens qui, joyeusement, librement, optèrent pour la gloire et pour la vie brève. Au cours de l'action, le poète ne se soucie guère de marquer la durée ni les moments. Il n'indique même pas en quelle saison se placent la colère d'Achille et la mort de Patrocle. La fuite du temps est notée par une seule aiguille, mais c'est la plus juste de toutes, celle qui inscrit dans les cœurs l'amer savoir né de l'expérience. Rien n'indique qu'Hélène, enlevée depuis vingt ans (car Ménélas en a mis dix à préparer l'expédition), ait vieilli d'un seul jour. Mais les épaules qui trois mille soirs l'ont déposé et repris trois mille matins savent maintenant de quel poids pèse le fardeau de la guerre.

Les héros devant Troie ont appris quel est le goût de la vie et quel est le goût de la mort. *« Il n'y a rien pour moi qui vaille la vie, dit Achille, non, pas même tout ce qui, dit-on, s'est entassé dans Ilioupolis la ville bien bâtie, autrefois, au temps de la paix, avant l'arrivée des Grecs; ni ce qu'enferme le seuil de pierre de l'archer Phébus-Apollon dans Pytho la rocheuse. Hé oui, on va voler des bœufs et de grasses brebis; on peut acheter des trépieds et des alezans. Mais la vie d'un homme passé et ne revient pas. On ne peut ni la capturer, ni*

l'arrêter au moment où elle franchit la barrière de ses dents » (XI, 401).

« Pourquoi m'interrogues-tu sur ma naissance? demande Glaucos à Diomède. Comme naissent les feuilles, ainsi naissent les hommes. Quand le vent a jeté par terre une jonchée de feuilles, la forêt verdissante en fait naître une autre à la saison printanière. Ainsi se lève une génération d'hommes tandis que s'efface la précédente » (VI, 145).

D'une vie si brève, il faut jouir en hâte. Mais toute jouissance lasse et l'homme est si fou que son malheur est encore ce qui lui plaît le plus longtemps :

« Ah! Zeus Père, s'écrie Ménélas qui vient de tuer Pisandre, ils disent que pour la sagesse tu dépasses hommes et dieux et que par ton vouloir s'achèvent toutes choses. Admirable, alors, ta faveur pour ces hommes de mesure, ces Troyens aux élans toujours funestes, qui ne peuvent se rassasier de mêlées guerrières et de carnage! On se lasse de tout, même du sommeil, même de l'amour, même de douces chansons et de belles danses. Là, tout le monde voudrait aller jusqu'au bout de son désir, mais non dans le combat. Et les Troyens se battent sans jamais en avoir assez » (XIII, 631).

Un homme comme Ulysse voit sa destinée avec une lucidité totale. Bien loin de rien faire pour s'y dérober, il l'accepte pleinement, com-

me un bon ouvrier accepte les tâches de son métier, et il la convertit en un devoir. Quand Agamemnon, devant la déroute des siens, propose de rentrer en Europe, durement, le roi d'Ithaque le rappelle à l'ordre : « Zeus nous a donné pour destin, de notre jeunesse à notre vieillesse, de dévider le fil des guerres douloureuses jusqu'à ce que nous soyons morts jusqu'au dernier. Et toi, tu penses à lever le siège de cette Troie aux belles rues alors que, pour elle, nous avons enduré tant de misères ? Ah ! tais-toi ; que personne dans le camp n'entende cette parole qu'un homme devrait retenir au fond de sa bouche s'il sait dans son cœur ce que c'est que parler juste, s'il sait tenir un sceptre et quand il commande à des gens aussi nombreux que les Argiens dont tu es le roi » (XIV, 85).

Un chef doit connaître ses hommes, leurs faiblesses et leurs besoins, afin de les conduire plus sûrement où il veut. Lorsqu'Achille, désespéré par la mort de Patrocle, refuse toute nourriture jusqu'au moment où il aura vengé son ami, Ulysse lui répond vertement :

« O Achille fils de Pélée, le tout premier parmi les Grecs, tu es plus fort que moi et bien meilleur pour lancer le javelot. Mais moi je pourrais bien te dépasser pour la raison, et de beaucoup, car je suis ton aîné et j'en sais plus que toi. Plie ton cœur à ce que je vais te dire.

Les hommes en ont vite assez de se battre. Le bronze verse à terre beaucoup de paille et peu de grain quand penche la balance sous le doigt de Zeus, seul arbitre des luttes entre les hommes. Ce n'est pas avec leur ventre que les Grecs doivent mener le deuil d'un mort. Il en meurt déjà beaucoup trop, l'un contre l'autre, jour après jour. Ah ! quand pourra-t-on souffler un peu après tant de fatigues ? Non, il faut enterrer celui qui vient de mourir, en se durcissant le cœur, après l'avoir pleuré un jour. Et tous ceux qui sortent vivants de l'affreuse mêlée, qu'ils pensent à boire et à manger, afin de se battre mieux encore contre l'ennemi, obstinément, sans répit, sous leur vêtement de bronze dur » (XIX, 216).

Ainsi parle un homme qui sait ce que c'est que le métier royal. Il ne se fait aucune illusion sur la force d'âme de ses soldats. Il sait parfaitement que l'animal humain est lâche, reste lâche malgré tous les dressages et court plus vite pour la fuite que pour l'assaut. Il sait que Nestor, qui est encore plus expérimenté que lui, pousse les pleutres au centre des lignes, afin que, pris entre les meneurs de chars et les troupes d'élite de l'arrière, ils soient forcés de se battre, même à contre-cœur. Il se souvient de la joie délirante qui a saisi le petit peuple lorsqu'on est venu annoncer, un peu trop tôt, que la paix était faite, et que tout le monde s'est mis à curer les canaux de hala-

ge pour remettre plus vite les bateaux à la mer (II, 147). Il sait qu'il est imprudent de donner au soldat des espérances prématurées, car la déception détruit le courage aussi sûrement que la panique. « Prends garde, dit-il à Agamemnon, les Achéens ne tiendront pas la promesse qu'ils t'ont faite quand, pour venir ici, ils ont quitté Argos nourricière de chevaux: ils devaient détruire Iliou aux belles rues avant de jamais se rembarquer. Mais les voici, comme des petits enfants, comme des femmes veuves, à geindre entre eux pour rentrer à la maison. Ah! je sais bien, la tâche est assez dure pour qu'à bout de courage on s'en aille. Et celui qui, pendant un mois seulement, est loin de sa femme, ronchonne déjà sur son bateau solide quand les tempêtes de l'hiver le retiennent et la mer déchaînée. Nous, voici la neuvième année qui s'achève et nous sommes toujours là. Aussi je n'en veux pas aux Grecs s'ils murmurent à côté des navires recourbés. Mais il est honteux, après avoir tant attendu, de s'en retourner à vide » (II, 286).

Voilà donc pourquoi l'on continue la guerre: parce qu'on ne veut pas avoir tant souffert pour rien. Lorsque Zeus, pour exaucer Thétis, songe à arrêter la bataille, Héra lui objecte: « Comment, tu veux rendre vaine et sans objet la peine que j'ai prise, la sueur que j'ai suée à me donner tant de mal? Et se

sont-ils assez fatigués, mes chevaux, quand je réunissais l'armée pour le malheur de Priam et de ses fils? » (IV, 25). On se battra parce qu'on a commencé à se battre. On se bat pour faire du butin, mais le butin va aux chefs et le vilain n'a que la peine, sans nul profit. « De quoi te plains-tu, fils d'Atrée, crie Thersite, qu'est-ce que tu veux de plus? Tu as du bronze plein tes baraques, et des femmes aussi, triées sur le volet, que les Grecs te réservent à toi le tout premier, chaque fois que nous prenons une ville. En plus, tu veux probablement de l'or que t'apportera un Troyen venu de la ville pour racheter son fils, — son fils que j'aurai, moi, lié et pris, moi ou un autre Grec? ou une femme jeune et tendre pour coucher avec elle et la garder pour toi à l'insu de tous? Non, il ne convient pas à un chef de mener au malheur les fils des Achéens. Poires blettes, saletés que nous sommes, retournons chez nous avec nos vaisseaux et laissons-le ici en Troade à couver ses privilèges » (II, 225). Ainsi parle l'homme du peuple. Mais Achille ne pense pas autrement, lui qui sait ce que vaut le butin et ce que vaut la vie. « Combien de nuits ai-je passées sans dormir, combien de jours ai-je usés à me battre, luttant contre des hommes pour leur prendre leurs femmes! Avec mes bateaux, j'ai été saccager douze villes; sur terre, j'en ai pillé onze dans la fertile Troade. De toutes, j'ai

pris le meilleur pour le porter à Agamemnon, pour en faire cadeau au fils d'Atrée. Et lui, à l'arrière, au repos près des bateaux rapides, agréait le don, en distribuait peu, en gardait beaucoup, octroyait des parts d'honneur aux chefs et aux rois. Eux les ont gardées. Mais moi, seul des Grecs, j'ai été spolié et c'est lui qui maintenant a ma gentille maîtresse. Eh bien ! qu'il dorme près d'elle et qu'il soit heureux. Mais, alors, pourquoi les Grecs doivent-ils se battre contre les Troyens ? Pourquoi a-t-il réuni tant de gens et conduit l'armée jusqu'ici, l'Atride ? C'était pour Hélène aux beaux cheveux ? Ouais, ils sont seuls, sans doute, à aimer leurs femmes, les Atrides ? Tout homme courageux et sensé aime la sienne et la protège, comme moi j'aimais Briséis, du fond du cœur, quoiqu'elle ne fût qu'une prisonnière » (IX, 322).

Reste la gloire, qui joue en somme un rôle assez faible dans cette épopée guerrière. Les chefs la promettent quand ils ont besoin d'un volontaire pour une mission dangereuse. Les Grecs qui défendent le corps de Patrocle déclarent qu'ils aimeraient mieux être engloutis par la terre noire que de laisser aux Troyens l'honneur d'emporter ce cadavre vers leur ville (XVII, 415). Et Hector, qui se sait condamné avec Ilion elle-même et qui, depuis longtemps, est résigné au pire (« je le sais en mon âme et en mon cœur : un jour viendra où elle

devra périr, la ville sainte et Priam et le peuple de Priam à la bonne pique » [VI, 447]), Hector veut du moins « ne pas mourir sans lutte et sans gloire, ni sans quelque haut fait dont le récit parviennne aux hommes à venir » (XXII, 304). Un moderne dirait que cela même est illusoire et que, dans ce cas, la gloire est pour le poète et non pour le héros. Mais un Grec ne raisonne point ainsi et, dans son échelle de valeurs, il mettra toujours Achille ou Hector, qui ont agi, bien au-dessus d'Homère, qui n'a fait que conter. Cependant, la mort d'Hector découvre la suprême vanité de son espérance. Car, au moment de tomber dans la poussière, il sent faiblir son courage et, avec larmes, il supplie Achille de rendre son cadavre aux siens afin qu'il puisse être enseveli et pleuré. Achille refuse durement, et, entre les deux hommes, celui qui va expirer et celui qui déjà se sait promis à la mort, s'engage ce dialogue sans espoir :

« Pour te connaître, dit Hector, il suffit de te regarder. Je ne pouvais te persuader ; tu as un cœur de fer. Mais prends garde que je ne signifie pour toi colère des dieux au jour où Pâris et Phébus-Apollon, tout brave que tu es, te mettront à mort devant les portes Scées ». Et, comme il finissait, la mort qui tout achève vient l'envelopper. De ses membres vers l'Hadès s'envole son âme, pleurant son sort, abandonnant force et jeunesse. Il avait déjà

passé quand le divin Achille lui dit: « Meurs; moi je recevrai mon sort quand il plaira à Zeus de l'accomplir » (XXII, 365).

Et le dialogue reprend entre Achille et Priam, venu en suppliant pour demander le corps de son fils. En écoutant la prière du vieux, le vainqueur songe à Pélée qu'il ne reverra plus: « Tous deux se souviennent; Priam pleure sur Hector le grand soldat; il sanglote, prostré aux pieds d'Achille. Et Achille pleure sur son père, et, à d'autres moments, c'est sur Patrocle. Et leurs plaintes résonnent à travers la maison. » Et lorsqu'Achille parle, c'est pour résumer d'un mot leur commune misère: « Pélée n'a eu qu'un fils, né pour vivre peu. Et je ne suis pas près de lui pour le soutenir dans sa vieillesse, mais me voici en Troade, loin de ma patrie, à vous désoler, toi et tes enfants » (XXIV, 507). Pour aller jusqu'au bout de ce qu'il a entrepris, chaque homme en vient à détruire ce qu'il considérait comme les plus hautes valeurs. Et le lecteur est tenté de prendre comme un symbole cet épisode des exploits de Diomède où Apollon saisit Enée, le dépose dans la citadelle, à l'abri du combat, après avoir mis à sa place, dans les rangs, un fantôme autour duquel s'acharnent et s'entre-déchirent Grecs et Troyens. Ce pour quoi l'on se bat, est-ce autre chose qu'un pur néant? C'est ainsi qu'en images belles et saisissantes le premier poète

grec transcrit le *vanitas vanitatum* que ni lui ni aucun de sa race n'acceptera jamais de formuler.



Tous les épisodes de l'*Illiade* ne sont pas riches d'un contenu humain également important. Pour notre goût, assurément, le poème contient trop de batailles et de corps à corps, trop de défis et de butin et nous sentons là des redites. Cependant, qu'on y regarde de près, le récit est d'une étonnante variété. Voyez par exemple comment, au chant IX, après mille vers consacrés tout entiers à de monotones duels, le rythme de la narration brusquement change et se ralentit. Agamemnon s'est décidé à s'humilier devant Achille, sans du reste que dans le long discours où, avec une amère complaisance, il énumère les satisfactions qu'il va lui offrir, il puisse prendre sur lui de prononcer le nom exécré de son rival (1). Partent alors vers les baraques

(1) Est-ce la lecture de ce passage qui a fait naître dans l'esprit de Racine l'admirable Agamemnon d'*Iphigénie en Aulide*, possédé secrètement par une seule pensée : la crainte d'être éclipsé par ce gendre qu'il admire, qu'il envie et qu'il hait ? Au milieu des galanteries qui gâtent une partie de la pièce et qui paraissent insupportables quand on vient de lire Homère, la sourde rivalité des deux chefs, les *complexes d'infériorité* qui déchirent Agamemnon, tout cela est bien plus atroce et implique un conflit bien plus irréconciliable que les échanges d'injures de la querelle homérique.

d'Achille, en ambassade d'apaisement, Ulysse, Ajax et Phénix, le vieux précepteur que Pélée jadis donna comme éducateur à son fils⁽¹⁾. Ils trouvent Achille qui chante en s'accompagnant d'une belle cithare ouvragée, prise quand fut pillée Thèbe en Cilicie, la patrie d'Andromaque. Après avoir mangé, ils disent pourquoi ils sont venus : vainement, car le héros refuse brutalement les offres d'Agamemnon et persiste dans sa décision de ne pas reprendre sa place dans le rang. Cet épisode, tout à fait inutile à l'action, marque une pause où le récit se dilate en beaux développements, comme celui où le vieux Phénix raconte plusieurs légendes et le roman de sa propre vie afin d'illustrer cette idée qu'il ne faut point s'obstiner ni fermer son cœur à la pitié. A côté d'eux est assis Patrocle silencieux, seul être au monde qu'Achille aime vraiment et qui mourra victime de l'entêtement de son ami.

Assurément, si le ton du poème est si étonnamment varié, cela tient en partie au fait qu'il

(1) Dans la légende courante, on le sait, c'est le Centaure Chiron qui fait l'éducation d'Achille. Mais, au berceau d'un enfant prédestiné, le rationalisme homérique s'accommode plus aisément d'un vieillard que d'un Homme-Cheval. Nombreux sont les cas analogues où une tradition archaïque, contredite par Homère, est attestée par des sources plus tardives. Le plus ancien de tous les poètes grecs a une mythologie moderniste.

y a dans l'*Illiade*, comme dans l'*Odyssée*, des morceaux d'origine diverse qui furent rapprochés l'un de l'autre à une époque inconnue et dans des conditions qui nous échappent totalement. Déceler dans les poèmes les éléments hétérogènes et suivre les différentes veines indépendamment l'une de l'autre est moins difficile que de comprendre, au terme de ces analyses, comment ces morceaux épars ont bien pu composer pour finir des œuvres douées d'unité. Ne songeons pas à exposer ici la question homérique (2), mais voyons de plus près quelques-uns des contrastes de l'*Illiade*.

(2) Elle semble aujourd'hui en sommeil, après avoir passionné la critique au cours du XIX^{ème} siècle. L'abbé d'Aubignac, dans sa *Dissertation sur l'Illiade*, écrite en 1666, publiée seulement en 1715, conclut en disant que le poème est un ensemble de pièces hétérogènes. Son livre passa inaperçu. A la fin du XVIII^{ème} siècle, plusieurs critiques retrouvèrent de leur côté les arguments d'Aubignac, qui étaient excellents. Wolf, qui reprit à son compte, en 1795, la thèse de la *Dissertation*, semble bien l'avoir plagiée. Entre Aubignac et Wolf, Diderot et Rousseau avaient publié, sur l'origine populaire de l'épopée, des idées qui avaient été reprises par Herder. Les romantiques croyaient au génie poétique des primitifs, à la puissance créatrice des peuples enfants. Ils accueillirent avec enthousiasme une théorie qui faisait de l'*Illiade* une sorte d'œuvre spontanée, née d'un instinct admirable et souverain. Les difficultés commencèrent lorsqu'on essaya de serrer l'idée de plus près et de comprendre comment les choses avaient bien pu se passer. Il est difficile de voir dans l'*Illiade* une simple série de lais épiques mis bout à bout. Si elle est une compilation de petits poèmes, il faut reconnaître tout de suite que le compilateur

Immédiatement après l'ambassade vient un des plus beaux épisodes du poème, d'une rapidité, d'une crudité extraordinaires. Le Troyen Dolon s'en va la nuit en patrouille du côté des vaisseaux. Il tombe sur Ulysse et Diomède qui font une reconnaissance de leur côté et qui, l'ayant surpris, l'interrogent. Dolon dit tout ce qu'il sait et dévoile l'emplacement de chaque corps. Quand il a fini, Diomède le tue d'un coup de couteau. Puis les deux Grecs, bien renseignés, se glissent dans le camp et s'emparent des chevaux du prince thrace Rhésus⁽³⁾. Mince sujet : deux chats qui jouent avec une souris. L'art du conteur est ici prodigieux. Depuis le début, sans que rien ait été annoncé, le lecteur sent que Dolon

avait du génie et les hommes de génie s'amuse rarement à compiler. — Goethe, qui avait commencé par saluer Wolf comme celui qui, « nous ayant délivré d'Homère, nous appela vers une voie meilleure », redevint, vers 1826, résolument « unitariste ». Il se croyait déçu par l'insuffisance des analyses philologiques ; en réalité, il se détournait du romantisme qu'il avait épuisé. — Dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, sous l'influence des sciences biologiques et avec leur vocabulaire, on parla d'un « noyau épique primitif » qui se serait développé en vertu d'une « croissance organique », ce qui n'a exactement aucun sens : une plante se fait, à partir de sa semence, mais une œuvre d'art est faite. Et reconnaissons qu'il nous est impossible de nous représenter comment l'*Illiade* a bien pu être faite. C'est peut-être un peu moins difficile pour l'*Odyssee*.

(3) Ils les ramènent en les montant. Les héros de l'*Illiade* se servent des chevaux uniquement pour conduire les chars et paraissent ignorer l'équitation, si ce n'est en cas d'extrême nécessité, comme au terme d'une razzia.

n'est pas de taille et que l'aventure finira mal. S'il s'est offert quand Hector a demandé un volontaire, c'est un peu pour la gloire, et davantage pour la récompense promise : un char avec ses deux chevaux. Et Dolon précise : les chevaux d'Achille, bêtes fabuleuses qui parlent et sont d'essence divine. A peine est-il seul dans la nuit qu'il entend des pas derrière lui; déjà il espère que c'est un camarade envoyé avec un contre-ordre d'Hector et qu'il sera dispensé d'aller plus loin. Mais ce sont les deux Grecs. Alors, Dolon perd la tête et fuit à toutes jambes; ainsi un malheureux lièvre, au lieu de se terrer, déboule devant le chien qui va lui casser les reins. Diomède lance sa pique et le manque, exprès, car ce qu'il veut, ce n'est pas le tuer déjà, mais le terrifier, l'avoir à sa merci et le faire parler. « *Dolon s'arrête, tremblant, bégayant, ses dents claquent dans sa bouche; il est blême de peur. Les deux autres, essoufflés, le rejoignent, lui saisissent les deux bras; lui, sanglotant, parle: « Ah! prenez moi vivant, je me rachèterai. Il y a chez moi du bronze, de l'or et du fer travaillé. Tout cela, mon père vous l'enverrait sans compter, pour ma rançon, s'il me savait vivant près de vos navires.* »

Ulysse le rassure. Que vient-il faire là? aurait-il une mission? Les genoux tremblants — et sans s'apercevoir qu'on n'a rien répondu à sa prière, qu'aucun serment n'a été prêté —

le pauvre diable s'empresse de parler. Oui, Hector l'a trompé, lui a promis une récompense... Ulysse rit et plaisante : voilà ce qui arrive aux jeunes gens qui aiment trop les chevaux. Vouloir l'attelage d'Achille ! quelle ambition ! — Comment être en garde contre des ennemis si pleins de bonhomie ? Dolon ne se rend même pas compte qu'il ne vend pas ses renseignements, mais qu'il les donne, sans rien en échange. Et quand, enivré par sa trahison, il s'offre à rester là jusqu'à ce que les deux autres aient pu vérifier ses dires, Diomède le dégrise d'un mot : *« Ne te mets pas en tête que tu puisses nous échapper, Dolon ; ton rapport est bon, mais tu es dans nos mains »*... et d'un coup de poing il écarte la main du Troyen qui cherche à lui toucher le menton, à faire le geste du suppliant. Et Dolon voudrait encore parler que sa tête est déjà dans la poussière. (X, 299-464).

Ulysse et Diomède savent leur métier et le font sans scrupule. D'autres épisodes au contraire révèlent un esprit chevaleresque incompatible avec la conduite d'une guerre. Tel est le duel d'Ajax et d'Hector que le héros Idéos arrête par ces paroles inattendues :

« Assez, mes enfants bien chers, vous vous êtes assez battus. Tous deux, vous êtes aimés de Zeus qui assemble les nuages. Tous deux vous êtes de vrais soldats. Cela, nous le savons tous. Mais la nuit déjà vient et il est sa-

ge aussi d'obéir à la nuit. » Et les deux champions *obéissent à la nuit*, échangent des présents et rentrent chacun dans son camp en liesse, comme s'il s'agissait d'un tournoi et non pas d'une guerre (VII, 279). Ainsi se termine aussi la rencontre, en plein champ de bataille, de Diomède et du charmant Glaucos, qui après s'être reconnus comme amis héréditaires et avoir rappelé de précieux souvenirs, sans souci de la mêlée qui les entoure, sautent à bas de leurs chars, se prennent les mains, engagent leur foi et troquent leurs armes. Et Glaucos donne à Diomède de l'or en échange de bronze : il est rare que, dans une affaire, ce soit le Grec qui perde (VI, 120-126). Le Diomède qui égorge Dolon après avoir tiré de lui tout ce qu'il a pu et le Diomède qui épargne Glaucos appartiennent à deux mondes psychologiques différents.

Il y a dans l'*Iliade* des moments de chute, où la volonté se détend, où les genoux faiblissent, où l'homme tombé reprend contact avec la terre. Toute la vertu d'Hector serait impuissante à nous intéresser à lui comme cette minute de panique où, trahi par ses nerfs, il fuit devant Achille « *ainsi que, dans un rêve, on n'arrive pas à suivre celui qui se sauve et celui-ci, à son tour, n'arrive pas plus à échapper que l'autre à le rejoindre* » (XXII, 199). La même impression de cauchemar accompagne la mort de Patrocle qui, frappé d'une stu-

peur mortelle, cesse de se défendre. « *Até lui enlève la raison, rompt ses genoux; il s'arrête, frappé de vertige; par derrière, dans le dos, un Troyen l'atteint de sa lance aiguisée, à bout portant, entre les deux épaules* » (XVI, 805). Le poète attribue cette seconde d'absence à un coup donné du plat de la main par Apollon invisible. (Du même fond, pendant toute l'antiquité, on a cru que les crises d'épilepsie venaient aux gens qui, dans la rue, avaient croisé un héros — c'est-à-dire un revenant — et l'avaient heurté par mégarde.) Laissons l'explication, dont la vanité humaine s'accommodera toujours trop bien, et gardons le fait. Les héros d'Homère savent ce que c'est que la peur. Quand la panique se met parmi eux (et, bien entendu, c'est Zeus qui cause la panique), il fuient comme un gibier poursuivi et nombreux sont ceux qui, rejoints par l'ennemi, se jettent à genoux et s'écrient comme Glaucos : « *Prends-moi vivant: mon père te paiera rançon, sans compter...* »

Il faut toucher maintenant les deux pôles magnétiques du poème, autour desquels se forment et tournent les ondes de sensibilité.

Il y a d'abord Hélène, aimée de Pâris et désirée par tous ceux qui l'ont vue. L'amour joue un rôle faible dans l'ancienne poésie grecque et l'on est parfois tenté d'oublier que la guerre de Troie eut pour cause l'enlèvement d'une jeune femme trop convoitée. Le centre brû-

lant du poème, ce sont ces vers étonnants du chant III où l'on voit Aphrodite conduire Hélène vers Pâris dans l'atmosphère étouffante d'une chambre d'Asie. Pâris est devant les murs et se bat contre Ménélas qui est bien près de le tuer. Hélène est sur le rempart et, le cœur partagé, elle suit les péripéties du combat. Alors la déesse enlève Pâris et le transporte « *sur son lit odorant et parfumé* », puis elle prend le visage d'une vieille fileuse et dit à Hélène : « *Suis-moi, Pâris te demande de rentrer ; il est dans la chambre, couché sur le lit. Sa beauté rayonne, et sa parure aussi. On ne dirait jamais qu'il revient de s'être battu, mais qu'il se rend à la danse ou qu'il en revient et qu'il se repose.* » A cette tranquille impudeur, Hélène reconnaît l'amante d'Adonis. Il y a entre elles mille complicités. Et, enveloppée de ses voiles, en silence, la jeune femme suit la déesse vers l'appartement où l'attend le désir de Pâris. Autour de cette sensualité si chaude, si trouble, nous souhaiterions plus de naïveté, moins de parures et d'accessoires. Pour entendre en grec le cri direct de la passion blessée, il faudra attendre jusqu'à Sapho, jusqu'à la Phèdre d'Euripide, atteinte « *jusqu'à la moelle de l'âme* ». Quant aux poètes épiques qui, après Homère, ressasseront à l'infini les épisodes de la guerre troyenne, ils inventeront de nouvelles péripéties, par exemple qu'Achille voulut voir Hélène et

qu'Aphrodite et Thétis les mirent en présence l'un de l'autre. Après quoi, et bien que les Grecs eussent souhaité lever le siège pour rentrer en Europe, Achille refusa d'y consentir. C'est par des trouvailles de ce genre que l'on glisse de l'épopée au roman.

Un second centre d'affections est la personne de Patrocle, qui est aimé d'Achille. Assurément, ce n'est pas Homère, mais Eschyle (dans les *Myrmidons*) qui voulut qu'il y eût entre eux plus qu'une simple amitié. Mais dans l'*Iliade* déjà, il faut bien le dire, Patrocle est à côté du fils de Thétis comme une maîtresse silencieuse, attentive; et l'entente qui les unit se passe de toutes paroles. Curieuse figure que celle de Patrocle, le seul héros qui soit représenté, non directement, mais par les sentiments qu'il inspire, et après qu'il n'est plus. « *Voici, dit Ménélas, qu'a été tué le plus brave des Grecs. Immense est notre regret. Rappelez-vous bien la douceur du pauvre Patrocle; il savait être tendre pour tous, quand il vivait. Mais à présent, la mort et le destin l'ont frappé* » (XVII, 669). Et Briséis, lorsqu'on ramène le corps à la baraque d'Achille, se laisse tomber sur lui et dit en sanglotant : « *O Patrocle, si cher à ma vie, à mon cœur désolés... Pour moi le malheur suit le malheur, sans trêve. L'homme à qui mes parents m'avaient mariée, je l'ai vu, devant ma ville, déchiré par le bronze coupant, avec mes trois*

frères... Et cependant, même quand le rapide Achille eut tué mon mari, et pillé ma ville, tu ne me laissas pas pleurer. Tu me disais que tu ferais de moi la femme légitime du divin Achille, qu'il me ramènerait à son bord vers la Phthie et qu'il fêterait notre mariage au milieu des Myrmidons. C'est pourquoi je pleure sans fin sur ton corps, toi qui étais si doux. » Elle dit ainsi au milieu de ses larmes et les autres femmes lui répondent par des sanglots; sur Patrocle, semble-t-il, mais, dans le fond, chacune sur son propre chagrin » (XIX, 282).

Autour de cet être tendre et pitoyable, en qui des femmes pleurent leur propre misère, la douleur d'Achille, violente, orageuse, excessive, met une sorte d'auréole. Qu'a-t-il dû être de son vivant, l'homme taciturne qui a inspiré au fils d'une déesse un pareil deuil, un tel désespoir, une si furieuse vengeance? Patrocle, pas plus qu'Hélène, n'est tout à fait une figure réelle. Vers Hélène affluent trop de désirs, vers Patrocle trop de regrets. L'aire qu'ils occupent dans la clairière des ombres, bien vaste pour un seul être, est foulée par une ronde de fantômes et de rêves.



D'étranges contre-sens ont fait de l'*Illiade* la bible morale des Grecs et d'Achille l'idéal

du héros. Ce peuple a conçu l'Etat, c'est-à-dire la soumission volontaire des individus à l'intérêt collectif, être abstrait dont les volontés durables s'expriment par les lois. Pour des Hellènes, le principe même de la vie politique, c'est que l'exercice du pouvoir soit délégué pour peu de temps à des hommes qui acceptent ensuite de rentrer dans le rang. Et ce même peuple prétend trouver ses plus hautes leçons dans un poème où quelques rois font ce qui leur plaît, se taillent leur part et songent à la communauté seulement s'il leur reste du temps.

Certes, Agamemnon est un médiocre conducteur d'hommes. Quand on dirige une expédition qui depuis neuf ans est tenue en échec, on ne rebute point par un affront celui de tous les chefs qui a le plus de valeur et de prestige. Cependant Agamemnon s'incline quand il voit que les choses vont mal et qu'il est décidément impossible de se passer d'Achille plus longtemps. Malgré son orgueil, il garde le sentiment de l'intérêt général. Achille en est totalement dépourvu et aussi de tout ce que nous appellerions l'esprit patriotique. Outragé par Agamemnon, il s'adresse en pleurant à sa mère Thétis : que Zeus donne la victoire aux Troyens, décime les Grecs, les repousse de la ville vers le rivage, les accule aux bateaux; ils verront bien, alors, de quel secours leur sera leur roi et l'Atride lui-même

mesurera la folie qu'il a commise le jour où il lui a plu d'outrager le plus brave des Grecs (I, 409). Ainsi parle un homme en fureur, incapable de distinguer le coupable des innocents. Sa colère tombée, Achille s'enfonce dans sa rancune, jouissant du malheur des siens qui lui fait mesurer ce qu'il vaut et à quel point il est indispensable. Puis, quand la déroute est à son comble et la détresse totale, il s'émeut enfin. Mais ce n'est pas pour revenir lui-même au combat. On l'a traité « *comme un misérable réfugié* » : c'est une chose qu'un Achille ne pardonne pas. Il envoie Patrocle combattre à sa place. Et quand il est trop tard, que Patrocle est mort sans avoir pu rétablir les affaires des Grecs, alors Achille crie et sanglote. Mais l'idée ne lui vient pas un instant de s'accuser d'un malheur dont il est seul responsable et il salue Agamemnon par ces paroles étonnantes :

« *Fils d'Atrée, est-ce vraiment le meilleur parti que nous avons pris, toi et moi, quand, parce que nous étions mécontents l'un de l'autre, nous nous sommes laissé dévorer le cœur par une querelle furieuse — à cause d'une fille? Ah! celle-là, Artémis aurait mieux fait de la tuer d'une flèche sur mes bateaux le jour où je l'ai emmenée prisonnière après avoir détruit Lyrnesse. Il n'y aurait pas eu tant de Grecs à mordre la terre sous les coups de nos ennemis, alors que ma colère me retenait loin*

de vous. Hector et les Troyens en ont eu tout le profit » (XIX, 36)...

Voici donc, en dernière analyse, Briséis responsable et qu'elle aille à la male heure. Logique de garçon gâté qui déraisonne dès qu'on le contredit et qui casse le jouet pour lequel, de propos délibéré, il a perdu ce qu'il aimait le plus au monde. Achille est le type même de l'*hybris*, de cette *démésure* que les Grecs ont toujours détestée. Mais jamais ils n'ont reconnu en Achille la moindre démesure. Cela est d'autant plus étonnant que d'autres héros ont au plus haut degré le sentiment que les privilèges des chefs ont des devoirs pour rançon et pour contrepoids, et aussi que les droits d'un homme sont limités par les droits de ses frères. Ecoutez la haute et fine leçon de sens royal que le prince lycien Sarpédon donne à son ami Glaucos :

« Pourquoi à toi, à moi, fait-on l'honneur du premier rang, des meilleures viandes, des coupes pleines? et pourquoi nous regarde-t-on comme des dieux en Lycie? Et nous avons un grand domaine sur les bords du Xanthe, valable comme verger et comme terre à blé. Cela signifie que nous devons nous tenir au premier rang, prêts à frapper dans la bataille brûlante, afin que les Lyciens à la forte cuirasse puissent dire: « Ils ne sont pas sans gloire, les rois qui gouvernent dans notre Lycie; ils mangent de grasses brebis et boi-

vent le meilleur vin, le plus doux, c'est vrai, mais ils ont aussi la force et le courage et ils brillent au premier rang. » Ah! mon ami, si, en échappant à cette guerre, nous pouvions tous les deux éviter aussi la vieillesse et la mort, ce n'est certes pas moi qui irais combattre à l'avant-garde, ni qui t'enverrais vers la bataille où les hommes acquièrent la gloire. Mais, quoi qu'on fasse, les déesses de la mort sont là qui nous guettent, innombrables, et aucun mortel ne peut les fuir ni leur échapper. Allons donc voir si nous donnerons la gloire à un autre ou un autre à nous » (XII, 310).

Admirable détachement auquel un Achille ne pourrait rien comprendre, toujours engagé à défendre sa propre cause et sourd à ce qui n'est pas lui-même.

Le culte d'Achille a duré longtemps en Grèce, même dans les milieux où l'on prônait le plus consciemment une éthique qui n'avait rien de commun avec la sienne. Vers l'année 215 de notre ère, Philostrate écrivit pour l'impératrice Julia Domna une *Vie d'Apollonius de Tyane*, un thaumaturge pythagoricien qui avait vécu plus d'un siècle auparavant, étonnant le monde par son ascétisme, ses vertus et ses miracles. Apollonius est strictement végétarien, et, plutôt que de tuer aucun être vivant, il n'offre aux dieux que des fleurs et des gâteaux. Or, espérant accéder à une sagesse tou-

jours plus haute, il va consulter les brahmanes indiens. Et l'un de ces derniers lui demande quel est le plus admirable des héros qui se sont battus pour ou contre Troie. « *C'est Achille*, répond Apollonius; *Homère le chante comme le plus grand et le plus beau des Grecs et il loue ses prouesses.* » Réponse d'homme distrait qui répète docilement ce qu'on lui apprend jadis à l'école: car que peut-il y avoir de commun entre les fureurs d'Achille et le piétisme rêveur d'Apollonius? Et le brahmane, satisfait de l'avoir vu tomber dans le piège, lui dit: « *Vos poètes vous ont fait bien du mal, même les plus sages d'entre eux. Même si vous voulez être justes et bons, ils ne vous permettent pas de le devenir* » (III, 19). Apollonius avait peu réfléchi aux plus essentielles incompatibilités; le brahmane, de son côté, était insensible à la poésie. Tous deux se heurtaient aux difficultés qu'on rencontre inévitablement lorsque l'on confond les poètes avec les professeurs de morale.

2. ODYSSEE.

Une lecture attentive de l'*Iliade* nous oblige à rendre sa vraie place à l'*Odyssee*, si charmante, si plaisante que nous sommes toujours tentés de l'admirer excessivement parce que nous la goûtons beaucoup. Mais les Grecs avaient raison. Le plus grand de leurs poèmes, c'est bien cette *Iliade* haut juchée sur l'austère citadelle où il n'y a ni Sirènes, ni Cyclopes, ni Nymphes amoureuses, mais seulement des hommes aux prises avec des problèmes d'hommes. L'*Odyssee* nous enchante parce que son paysage marin est à la fois un monde de rêve et un monde de réalité, — et la dure Troade n'est ni l'un ni l'autre; elle n'a ni cultures, ni pêcheries, ni lavoirs, ni maisons, mais seulement des remparts et un camp et elle semble habitée seulement par des guerriers en armes. Les routes d'Ulysse, si on les prolonge, vont les unes vers l'Orient à la rencontre d'autres aventuriers, ceux des *Mille et une nuits*, les autres vers le Nord, à la rencontre du paysan Hésiode.

Car nous revenons ici parmi des hommes

dont la vie n'est pas consacrée à la guerre, mais au travail et au plaisir. Le porcher Eumée passe la nuit dehors, roulé dans sa pèlerine, à l'abri d'un rocher surplombant, pour mieux garder son troupeau. Quand il est rentré chez lui, il tue un cochon, prépare un pot de vin et, avec des camarades, tous assis près du feu, il se donne du bon temps à manger et à deviser. Voilà la vie. Le tout est de jouer honnêtement le jeu et de ne pas tricher comme font les prétendants qui pillent la maison, les caves et les fermes sans rien donner en échange que des insolences et des vantardises. Le métier royal, Ulysse le fera une dernière fois lorsqu'il s'agira de les battre et de chasser les frelons de la ruche. Après quoi, soupirant d'aise, il pourra enfin débander son arc, le suspendre au-dessus du foyer et que les araignées y viennent tisser leur toile tant qu'il leur plaira. Lui reprend pour toujours sa vie de paysan seigneur. La rocailleuse Ithaque nourrit plus de cochons que de vaches, plus d'ânes que de chevaux; il faut peiner beaucoup si l'on veut vivre bien, manger du pain et de la viande, boire du lait et du vin sur cette terre maigre et avare. Ulysse travaillera moins dur qu'Eumée, mais il poussera la charrue et taillera ses vignes. Après quoi, il s'en ira dormir à côté de sa femme dans le bon lit solide qu'il a charpenté de ses propres mains. Et dans sa mémoire s'amenuisera chaque jour davantage

le souvenir des dix années passées devant Troie, à soutenir le courage détaillant des hommes, à contenir l'orgueil et l'égoïsme des chefs, — et le souvenir aussi des dix années usées sur mer à déjouer des enchantements et à lutter contre des monstres, en cherchant infatigablement le chemin du retour. La guerre et l'aventure, trop aimées des poètes, ne sont qu'une parenthèse dans la vie d'un homme. Ce qui est la règle, c'est le travail quotidien. Et il faudra attendre jusqu'à Hésiode pour trouver un poète qui sache parler de la culture et des travaux de la maison, qui dise quand il faut semer et comment l'on construit une charrue.

Le temps, nous l'avons dit, existe à peine dans l'*Iliade*, marqué seulement au cadran psychologique qui enregistre la fatigue des hommes et les progrès de leur découragement. Et cela est d'une grande vérité. Une guerre change le sentiment normal de la durée. A une succession d'événements variés dont chacun repose du précédent et fait souhaiter celui qui doit venir, elle substitue une tension continue que rien jamais ne récompense, un épuisement que rien ne répare, un vide affreux, un effroyable ennui. Ce qui constitue le temps humain, c'est qu'il est senti comme un rythme, dans une alternance de travail, de repos et de jouissance. Or, c'est bien ainsi qu'il apparaît dans l'*Odyssee*, ramenant avec lui les

heures et les saisons, le froid et le chaud, mais surtout le froid, à quoi un Grec est plus sensible que nous parce qu'il en souffre davantage. Et le poète situe les actions dans le décor éternel et mobile de la pluie, de la lune et du vent.

Ulysse aborde à l'île des Phéaciens au début de l'automne, quand des fleuves, le matin, monte un vent froid et qu'à la soirée les servantes allument du feu pour réchauffer les appartements. Les nuits sont longues déjà, de telle sorte qu'on mange tôt et qu'on a bien le temps de dormir. Aussi Alcinoos, après le banquet, ne demande pas mieux que de prolonger la soirée. Quelques jours après, Ulysse est en Ithaque, métamorphosé par Athéné et rendu méconnaissable. Eumée le reçoit dans sa cabane où le rejoignent d'autres porchers. Eux aussi, le repas fini, s'attardent volontiers autour de la table pour écouter les récits de l'étranger. La nuit est sombre et agitée, car c'est la nouvelle lune; il souffle un grand vent d'ouest et la pluie tombera jusqu'au matin. C'est par ces veillées de l'équinoxe qu'il fait bon de se sentir à l'abri. Ulysse a froid. Ayant tiré près du feu le tas de peaux de chèvre et de mouton qui servira de lit, le porcher jette sur le roi étendu le caban dont il se couvre les jours de mauvais temps. Remarquons que toutes ces indications si justes, si précises, figurent dans

le retour d'Ulysse ⁽¹⁾. On ne trouve rien de semblable dans les récits qu'il fait au roi Alcinoos, lorsqu'il raconte son séjour chez Circé, l'histoire des bœufs du Soleil, la victoire sur le Cyclope, la visite aux Enfers. Des enchantresses, des monstres et des revenants s'inquiètent peu de la saison et de la couleur du ciel. Mais un porcher sait quand tombe la nouvelle lune, car une nuit noire est une aubaine pour les voleurs et celui qui tient à son troupeau couchera en plein air, à l'abri sous une roche, veillant sur les bêtes que son maître lui a confiées.

Remarquons encore ceci : pendant sa première soirée en Ithaque, Ulysse raconte aux porchers un épisode de la guerre troyenne, une embuscade dans un marais pendant une nuit d'hiver, par la neige et le givre. Et en lisant ce récit, on se rend compte que jamais le poète de l'*Iliade* ne situe ainsi la guerre sur un fond de température et de malaise physique. Il mentionne les saisons dans les comparaisons seulement, comme si l'été et l'hiver étaient simplement des spectacles et non des réalités à quoi l'existence des hommes est soumise. L'auteur de l'*Odyssée* au contraire parle d'une embuscade comme d'une tâche à remplir : l'hiver rend le travail pénible et la fati-

(1) V, 469; VII, 7; XI, 373; XIV, 457 et 518; XV, 392; XVII, 23 et 191.

gue plus sensible. Comme Hésiode, il montre des hommes peinant sur la terre et le visage de la terre n'est jamais semblable un jour à ce qu'il était la veille. La terre apparaît bien dans l'*Iliade*, mais vue à une autre échelle que les hommes qui la peuplent, lointaine, petite, dissociée du drame qu'elle supporte.

Les Grecs ont grandement admiré les premiers sculpteurs qui, représentant un homme debout, eurent l'idée de ne point rapprocher les deux jambes, mais de les séparer et de mettre un pied en avant de l'autre, de manière à imiter le mouvement de la marche. Leur enthousiasme fut si grand qu'ils virent dans ces statues les rivales mêmes de la vie. L'auteur de l'*Odyssee*, lui aussi, a rompu avec un art archaïque. Le poème ne commence pas avec le début des événements. Ulysse est chez Calypso et voudrait rentrer chez lui. En Ithaque, son fils s'inquiète de n'avoir point de nouvelles du roi et, à l'insu de Pénélope, il part pour Pylos et de là pour Sparte, espérant que Nestor et Ménélas pourront le renseigner sur le sort de l'absent. Dans l'intervalle, Ulysse a quitté l'île de Calypso et, après avoir été secoué pendant vingt jours par une tempête, il aborde à l'île heureuse où vivent les Phéaciens. Voilà la première partie du récit, faite de deux rubans entrelacés. Puis Ulysse, reçu à la cour du roi Alcinoos, est prié par ses hôtes de leur raconter son histoire. Il narre ce qui

lui est arrivé depuis qu'il a pris Troie et qu'il a été séparé de ses compagnons jusqu'à son arrivée chez cette nymphe fidèle et mélancolique. Après ce retour en arrière, le poète reprend la suite des événements, ramène Ulysse en Ithaque et montre sa victoire sur les prétendants. Virgile, dans l'*Enéide*, ne procédera pas autrement. Didon, le cœur battant, suit Enée depuis le sac de Troie jusqu'au débarquement en Afrique et, à chaque aventure, le héros paré d'un prestige accru habite davantage le cœur de la reine. Voyez comment, peu à peu, nous nous sommes rapprochés de la condensation tragique. Toute l'action de l'*Illiade* tient en quelques semaines; mais le lecteur ignore presque tout ce qui a précédé la querelle d'Achille et d'Agamemnon, presque tout ce qui suivra les funérailles d'Hector. L'action de l'*Odyssée* commence également tout près de son point d'arrivée, seulement elle se termine par une conclusion véritable et le poète, devenu plus habile, introduit des récits où se déploie tout le passé. Un événement saisi le plus près possible de son aboutissement, des épisodes racontés de telle sorte que l'on s'intéresse en même temps à l'aventure elle-même et à sa réfraction dans l'âme émue d'un auditeur, un dénouement qui règle le sort de tous les héros: tout cela c'est déjà le drame.

3. LES TRAVAUX ET LES JOURS.

Hésiode, paysan béotien, eut avec son frère Persès un procès qu'il perdit. J'admire la conviction des philologues à nous affirmer que, dans cette affaire, c'était Persès qui avait tort. Hésiode, à vrai dire, en paraît bien convaincu, mais il y a quelque imprudence à décider d'après le dire d'un des deux plaideurs, l'autre, faute d'avoir été poète, étant silencieux à jamais. Toujours est-il qu'Hésiode entreprit d'éloigner son frère des tribunaux où l'homme perd son temps, son âme et son argent; et il voulut lui démontrer que la seule bonne méthode pour s'enrichir, c'est encore de trimmer et d'être honnête. Que Persès se mette donc à l'ouvrage et ne commence pas un nouveau litige. Les conseils d'Hésiode ne dépassent pas cette altitude. Après deux millénaires et demi, un paysan impliqué dans une querelle familiale pourrait les reprendre sans y changer un mot. Il y a quelque naïveté à lire dans les *Travaux et les Jours* un éloge de la Justice et de la loi du travail. Le propos de l'auteur est plus modeste. Son « *enrichissons-nous* » est pimenté d'un cynisme qui donne

bien du charme à un poème dru, direct, succulent, écrit d'une façon incomparable.

Le style d'Hésiode est ce qui frappe le plus au première abord. N'oublions pas qu'en Grèce chaque genre littéraire a gardé la langue des premières œuvres qui furent écrites et admirées. Les différentes langues littéraires — celle de l'épopée, celle de la poésie lyrique, celle du drame — ont pour fond chacune un certain dialecte qui a été l'objet d'une double transposition. On l'a volontairement éloigné de la langue parlée, d'abord afin de le rendre intelligible à tous les Grecs et, ensuite, afin de lui donner de la beauté. Les Hellènes en effet (à une seule exception près, les Eoliens de l'île de Lesbos) ont toujours pensé que la langue de tous les jours, bonne pour la prose, ne pouvait servir pour la poésie.

C'est ainsi que le dialecte homérique, fait d'un fond éolien revêtu d'un placage ionien, et le vers qui lui est propre, l'hexamètre, ont servi pour tous les poèmes destinés à être récités sans accompagnement musical. La lyrique chorale s'exprime dans une langue teintée de dorisme, mais d'un dorisme savant fort éloigné des patois que l'on parlait dans le Péloponnèse. Le dialogue tragique est écrit en un attique relevé de formes ioniennes; les chœurs ont la couleur dorienne qu'exigeaient les poèmes destinés à être chantés. Tout cela est aussi conventionnel que possible. « *Les lan-*

gues littéraires de la Grèce, dit fort bien Antoine Meillet, sont stylisées comme tout l'est dans l'art grec, qui représente toujours une interprétation de la réalité à l'aide de formes strictement définies et choisies selon des principes arrêtés. » Et, avec une grande finesse, Aristote décrit la formation d'un vocabulaire poétique, tel qu'il le trouve constitué chez Homère, chez Pindare, chez les tragiques⁽¹⁾.

Le danger de ce système, c'est l'automatisme. Déjà les vers de l'*Iliade* sont pleins de chevilles, de clichés, de formules. Dans les *Hymnes homériques*, le vieillissement de la langue est très sensible. Si la langue des tragiques nous enchante, c'est qu'elle est créée sous nos yeux mêmes par les poètes que nous lisons. Eschyle la forge avec tantôt de la dureté, tantôt une préciosité brûlante qui fait penser à celle de Shakespeare. L'écriture de Sophocle donne parfois le même plaisir que celle de Montaigne : chaque mot semble avoir été inventé pour le passage où il figure et ne devoir plus jamais servir ensuite. Aristophane et Rabelais s'ébattent comme des jeunes poulains dans la prairie des synonymes.

Or, Hésiode se sert de l'instrument homérique et pour dire des choses absolument nou-

(1) A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, p. 137 de la 4^e édition. — Aristote, *Poétique*, p. 1457 et suiv. ; *Rhétorique*, p. 1404 et suiv..

velles. La réussite est étonnante. Il ne cherche nullement à éviter les formules dont les poètes épiques farcissaient leurs vers et, dans ses moments de paresse, il accumule distraitement les plus usées. Le ronron des rimes prévues⁽¹⁾ sert simplement à donner plus d'éclat à ses trouvailles personnelles, qui se détachent durement sur ce fond chatoyant et banal.

Une traduction pourra-t-elle donner une idée de ces contrastes? Voici comment Hésiode raconte, dans le style le plus conventionnel, la création de Pandore :

« Tous les dieux obéirent au seigneur Zeus, fils de Cronos. En hâte, l'illustre Boiteux pétrit dans la terre l'image d'une chaste vierge, selon le vœu du fils de Cronos. La déesse aux yeux verts, Athéné, lui attachâ sa ceinture et ses ornements. Autour de son cou, les Grâces divines et l'auguste Persuasion nouèrent des colliers d'or. Autour d'elle, les Heures aux beaux cheveux tressèrent des guirlandes de fleurs printanières. Pallas Athéné lui ajusta sa parure. Et, dans sa poitrine, le Messager Hermès mit les mensonges, les mots trompeurs, un cœur fourbe, ainsi que le vou-

(1) Les chevilles homériques sont surtout nombreuses à la fin du vers, dans ce groupe de cinq syllabes obligatoires (dactyle et spondée) qui constituent une *place sensible*, analogue à notre rime. Pour des raisons analogues, dans la versification française c'est le second hémistiche du second vers — celui qui amène la rime — qui est le plus exposé aux méfaits du remplissage.

lait Zeus qui fait gronder le tonnerre » (*Travaux*, 70).

Si Hésiode écrivait toujours ainsi, il serait un homéride parmi des dizaines d'autres. Mais voici, dans les jours de l'automne, après les conseils relatifs aux travaux du labourage :

« Prends garde, le jour où le cri de la grue t'arrive du haut des nuages, — signal annuel. Il sonne le ralliement en vue des semailles et il annonce la saison de l'hiver et de la pluie. Il mord le cœur de l'homme qui n'a pas de bœufs. Car c'est le moment où il est bon d'avoir au râtelier, dans l'étable, des bœufs aux cornes recourbées. Facile de dire: « Prête moi ta paire de bœufs et ton chariot ». Mais facile aussi de répondre: « J'ai de quoi occuper mes bœufs ». L'homme riche d'illusions parle de construire un chariot. Sottise. Voici ce qu'il ignore: il faut cent pièces pour faire un chariot, et toutes, pour commencer, il faut prendre soin de les rassembler chez soi » (*Travaux*, 448).

Telle est la marque personnelle du poète. Tout, dans son œuvre, est étonnant.

« Muses de Piérie, qui vous chantez est glorieux. Venez, louez Zeus, votre père, célébrez celui qui fait les hommes obscurs ou illustres, célèbres ou inconnus, selon son gré puissant. C'est un jeu pour lui de donner la force et un jeu d'accabler le fort; un jeu de réduire le superbe et d'accroître l'insignifiant, un jeu de redresser le tordu et de sécher l'orgueilleux.

Zeus qui grondes là-haut dans tes demeures élevées, écoute, regarde, entends! que la justice règle tes arrêts! Moi je vais à Persès dire des choses véridiques! » (Travaux, 1).

Le poème s'ouvre par ces accents dignes d'un prophète. Jamais, dans les épopées homériques, on ne trouve rien de tel et plus personne en Grèce après Hésiode (sauf peut-être Eschyle) n'affirmera ainsi l'autorité incomparable d'un dieu unique et tout-puissant. Personne du reste (et surtout pas Eschyle) ne prendra plus ce ton coupant et sûr de soi pour sommer le maître du monde de prendre parti, comme si vraiment le premier devoir de Zeus était de soutenir Hésiode dans ses démêlés avec Persès. Après quoi le paysan théologien, pour démontrer à Persès qu'il faut travailler et ne plus faire d'ennuis à son frère, invoque tour à tour la sagesse des bonnes femmes et d'admirables mythes où se déploie la genèse de l'humanité. Tout cela avec le même mordant, la même aisance si parfaite qu'aucun passage ne rompt l'unité du ton.

Regarde l'homme qui laboure : l'Emulation est bonne, sa sœur l'Envie est mauvaise. Toutes deux règnent sur terre, car le potier en veut au potier, le charpentier au charpentier, le mendiant est jaloux du mendiant et l'aède de l'aède. Ne sois pas avide : la moitié rapporte souvent plus que le tout. Mais travaille, car Zeus nous cache notre vie depuis le jour

où Prométhée entreprit de le tromper. Prométhée, pour aider les hommes, vola le feu, mais nul n'échappe aux desseins de Zeus. Pandore est venue avec sa jarre d'où sont sortis tous les maux et, depuis lors, nous sommes accablés par la maladie et la mort. Depuis le temps lointain où Cronos régnait sur les dieux, cinq races d'hommes ont habité le monde, chacune paraissant quand la précédente venait d'être anéantie. La première fut d'or, la seconde d'argent, la troisième de bronze; la quatrième est celle des héros, meilleure que la précédente, meilleure surtout que la dernière, cette race de fer qui est la pire de toutes, misérable à cause de ses malheurs et de ses crimes. Elle s'éteindra comme les autres et l'on saura qu'elle est près de disparaître quand les enfants naîtront avec les tempes blanches et qu'ils ne ressembleront plus à leurs parents.

Il est impossible de se faire de la destinée une conception plus vide d'espoir. Assurément, dans tous les pays du monde, il existe une croyance instinctive en un passé meilleur. Si bizarre que cela soit, les hommes se sont toujours réconfortés en imaginant qu'autrefois les étés étaient plus chauds, la neige plus blanche et les gens plus honnêtes. En Grèce même, Eschyle et les épicuriens seront seuls à dire et à enseigner que l'humanité, partie d'un état sauvage et misérable, s'est civilisée peu à peu. En dehors d'eux, chacun pensait,

comme Hésiode, qu'elle a déchu d'un état de bonheur et de bien-être où tout travail était inutile (1). Mais, cette déchéance une fois reconnue, on ne songeait plus qu'à se dérober aux conséquences pratiques qu'elle impliquait. Toute l'histoire sociale du peuple hellénique illustre ce long et patient effort. Le travail manuel est détesté, méprisé, exécré. Il est incompatible avec une certaine qualité humaine que définit très nettement l'éthique des cités : le seul métier digne de l'homme libre, c'est celui du citoyen, qui consiste à légiférer en temps de paix, à se battre en temps de guerre. Gagner sa vie est toujours dégradant (avec quel mépris Platon, qui était riche, parle des sophistes qui font payer leurs leçons !). Périclès rêva peut-être de rendre quelque prestige au travail, et même au travail manuel (2), mais il n'y parvint pas. Nous admirons tous le Parthénon, dit Plutarque au début de la *Vie de Périclès*, mais aucun de

(1) Après Hésiode, bien des poètes grecs et surtout latins ont déroulé de nouveau la succession des races. Mais ce n'est plus pour eux qu'un thème de prédication morale : plus l'homme est injuste, plus strictement il est condamné à la souffrance et au travail. Chez Hésiode, le tableau est encore un *mythe*, avec toutes les incohérences qui marquent les traditions religieuses lorsqu'elles ne sont plus comprises.

(2) Thucydide lui fait dire, dans l'oraison funèbre des morts de Potidée : « Chez nous, la pauvreté n'est pas une chose qu'on avoue avec honte. Ce qui est honteux, c'est de ne rien faire pour en sortir. » Procédé d'homme politique qui affirme comme acquis ce qu'il souhaite réaliser.

nous ne voudrait avoir été Phidias. Les Grecs de tous les temps ont pensé exactement comme Plutarque (1). Les Muses règnent sur le chant, la poésie, l'éloquence, sur l'histoire, l'astronomie, les mathématiques, et même sur la danse, mais les filles de Mémoire dérogeraient en assistant un sculpteur, un peintre, un architecte, lesquels, maniant la pierre et les outils, ne sont pas beaucoup plus que de simples artisans. Sparte ne permet même pas à ses citoyens de cultiver la terre, ce qui est cependant la forme la plus noble du travail manuel. Quant au commerce, il est considéré à l'époque ancienne comme beaucoup plus déshonorant que le brigandage, car c'est affaire de croquant; le fait d'être pirate prouve du moins que vous avez du cœur et que vous savez tenir une arme. Aucun peuple, plus nettement et plus constamment que le peuple grec, n'a pensé et n'a dit que le travail est un mal.

Mais, que d'une part la vie soit impossible sans le travail et que le travail soit d'autre part incompatible avec la dignité humaine, cela représente une antinomie que l'on a sou-

(1) Ainsi Lucien de Samosate qui, envoyé comme apprenti dans l'atelier d'un sculpteur, ne songe qu'à en sortir pour devenir écrivain. Ce qui l'attire vers les lettres, c'est qu'elles *donnent la gloire*. Les arts graphiques, en Grèce, donnaient une forme de renommée qu'aucun citoyen ne daignait ambitionner. La sculpture grecque a profité de ce mépris: elle est faite de vocations découragées, c'est-à-dire éprouvées.

vent essayé de résoudre. Ou bien on nie le second terme ; on attribue au labeur une haute valeur morale et on exalte de préférence le travail manuel, le plus pénible et le plus déconsidéré de tous. Ainsi feront les maîtres du monde romain au début de l'ère chrétienne quand Virgile et Horace, pour obéir à Auguste, loueront les paysans et la vie champêtre. Ou bien on accepte que le travail soit un fardeau et une disgrâce, mais on rejette l'une et l'autre sur des êtres sacrifiés que l'on ravale ensuite pour justifier le sort qu'on leur inflige. Ainsi fait Aristote qui découvre des harmonies préétablies entre la nature de l'esclave et les besognes inférieures qui remplissent son existence. Dans les deux cas, la raison peut se tenir satisfaite, pourvu qu'elle n'aille pas vérifier trop indiscrètement ni éprouver la solidité des postulats sur quoi reposent ces beaux raisonnements.

Or, presque seul dans toute l'antiquité, Hésiode se refuse à l'une et l'autre de ces deux formes d'hypocrisie. Il sait que le travail est dur, fait souffrir et requiert tout l'homme. Et il l'accepte pour lui-même, content simplement si la peine qu'il prend au long de l'année lui donne de quoi vivre et un peu de surplus. Pour lui comme pour l'auteur de la *Genèse*, l'obligation de travailler résulte d'une faute ancestrale ; il est le seul poète grec qui, explicitement, ait lié la destinée actuelle de l'hom-

me aux conséquences d'une chute originelle. Cependant, aucun sentiment religieux n'intervient dans sa totale acceptation de la loi. Ce paysan pessimiste aime la terre et il aime la vie, le rude fil dont sont tissés les jours, assez pour accepter de gagner sa vie et de travailler la terre.

Et il met une sorte d'allégresse à dire l'un après l'autre les articles de la « *loi des champs* » qui assujettit le paysan heure après heure, jour après jour, tout au long d'une année où chaque besogne a sa place marquée. Lorsque Virgile, écrivant les *Géorgiques*, reprendra le même sujet, il lui confèrera un charme souverain, mais, au lieu de suivre simplement le mouvement des saisons, il divisera son livre d'après les différents arts agricoles. Du coup, l'œuvre deviendra didactique, alors que l'almanach rédigé par Hésiode consigne un drame, encore et toujours actuel pour tout être où qu'il vive : la course parallèle de l'homme et du temps, où celui qui se laisse distancer est du coup vaincu. Dans cette marche harassante, il y a parfois des haltes délicieuses :

« *Quand le chardon fleurit et que la bruyante cigale, du haut d'un arbre, verse son chant aigu en battant des élytres, quand l'été pesant est revenu, c'est alors que les chèvres sont grasses, le vin meilleur, plus ardentes les femmes et les hommes plus mous, car*

Sirius leur brûle la tête et les genoux et le soleil leur sèche la peau. Alors je me souhaite l'ombre d'une roche, du vin de Biblos, une galette bien levée, du lait de chèvres dont les petits sont sevrés et de la viande aussi, d'une génisse nourrie au bois et qui n'a pas encore vêlé ou bien d'agneaux de printemps. Et là-dessus, pour boire le vin foncé que je m'étende à l'ombre, comblé par la bonne nourriture, le visage vivement éventé par le zéphyre et qu'une source intarissable, abondante, pure, me donne trois parts d'eau pour une de vin » (Travaux, 582).

C'est en hiver que l'année laborieuse atteint sa crête pathétique, quand chaque heure est comme une ennemie ingénieuse dont il faut déjouer les embûches. Le paysan entend dominer la situation :

« Méfie-toi de janvier. C'est le plus mauvais des mois, le mois des tempêtes, mauvais pour les brebis, mauvais pour les hommes. Alors réduis de moitié la ration des bœufs et double celle des hommes. Les longues nuits seront nos alliées. Jusqu'à ce que l'année soit finie, pense à mettre en équilibre le repos nocturne et le travail des jours » (Travaux, 557).

Celui qui lutte contre la terre et contre les saisons sait que l'homme aussi est son ennemi. Hésiode ne s'attendrit guère : Invite à manger celui qui habite près de chez toi, car c'est à tes voisins que tu recourras d'abord en cas

de besoin. Donne à qui donne ; inutile de donner à qui ne donne pas. Si tu es convenu d'un salaire avec un ami, donne-le lui exactement. Pour traiter, même avec un frère, amène un témoin : la confiance perd autant d'hommes que la défiance. Achète d'abord une maison, un bœuf et une esclave qui puisse au besoin suivre les bœufs. Prends-la sans enfant. Si l'ouvrage est plus dur, achète un homme de quarante ans : les jeunes ne pensent qu'à flâner avec des camarades. Epouse une femme vierge afin de lui donner de bons principes. Dresse-la à travailler beaucoup et à peu demander. Le mieux serait de n'avoir qu'un fils unique et de mourir vieux en le laissant ton héritier. Mais il arrive qu'une famille nombreuse s'enrichisse, car il y a beaucoup de profit là où il y a beaucoup de travailleurs.

* * *

Ainsi parle Hésiode. Son langage restera sans écho. Le préjugé des mains blanches livrera la Grèce à des bavards qui, pendant des siècles, transvaseront du vide. Virgile reprendra le thème des *Travaux* et il écrira les *Géorgiques*. Tandis qu'Hésiode pense simplement à s'enrichir lui-même, Virgile, éclairé par Auguste, conseillera le retour à la terre pour restaurer les forces vives d'un empire fatigué. Comme Hésiode, Virgile met dans

son œuvre de beaux mythes, celui de Protée, celui d'Orphée. Mais, dans les *Géorgiques*, ces légendes ne sont que des hors-d'œuvre. Les *Travaux* se passent de tout ornement; les mythes y sont la charpente même d'une doctrine qui fait corps avec eux. Hésiode, comme Eschyle, pense tout d'un coup les mythes et la vie et les inscrit d'un trait unique. C'est là, je crois, le caractère commun de leur génie poétique et religieux.

4. HYMNES HOMERIQUES.

Les Grecs eurent une poésie religieuse et même plusieurs. Certaines œuvres furent écrites pour être chantées, dansées ou représentées à l'occasion des fêtes des dieux. A ce genre appartiennent des poèmes lyriques et des poèmes dramatiques, par exemple le dithyrambe et la tragédie qui faisaient tous deux partie des fêtes de Dionysos. Cette poésie paraît s'être laïcisée assez tôt; je veux dire que dans les tragédies que nous lisons, dans les dithyrambes qui sont parvenus jusqu'à nous (à vrai dire tout ce qui est antérieur au Vème siècle est perdu), Dionysos ne joue pas un rôle plus grand qu'aucun autre dieu. De plus, ce ne sont pas des personnes divines qui sont au premier plan, mais des héros, c'est-à-dire des hommes ⁽¹⁾. Il en était déjà de même dans

(1) Cela ne veut pas dire que les héros soient en réalité d'anciennes figures historiques. J'ai essayé de montrer ailleurs (*Légendes et cultes des héros en Grèce*, Paris, Leroux, 1942) qu'ils sont, soit des personnalizations de certains rites, soit des petits dieux malchanceux qui n'ont pas réussi à entrer dans l'Olympe. Mais les Grecs les ont considérés tous, sans exception, comme des enfants d'homme et de femme qui ont passé par la naissance et la mort. Le héros,

les épopées où lyriques et tragiques ont pris la plus grande partie de leurs sujets.

Mais, à côté de ce lyrisme religieux si tôt envahi par les légendes héroïques, il existe des morceaux faits pour être récités; ils sont écrits dans la même langue et le même mètre que les épopées. Les uns sont de véritables prières, des litanies où les attributs et les apôtres des dieux sont énumérés avec une sorte de ferveur inquiète, soucieuse de ne rien oublier qui puisse rassurer sa confiance. Les autres sont plutôt des récits qui racontent les légendes divines afin d'expliquer, par elles, les rites qui étaient pratiqués dans les temples. Les Grecs ont attribué à Orphée les hymnes en forme de prières, à Homère tout ce qui rappelait de près ou de loin l'épopée. En réalité, les auteurs de ces poèmes sont tous inconnus et la date de leur composition est purement conjecturale.

Les *Hymnes Orphiques* sont en général assez tardifs et sans grande valeur littéraire. Nous n'en parlerons pas. Quant aux *Hymnes Homériques*, on les a mis un peu trop haut à l'époque où la grâce et une naïveté facile paraissaient être le propre du génie grec. Puis,

défunt honoré d'un culte, est peut-être la création la plus originale du génie grec dans le domaine religieux. Rome n'a rien de semblable. Quant à la conception chrétienne de la sainteté, elle procède directement de la notion hellénique d'héroïsme.

attirés par des formes plus elliptiques, les lettrés se détournèrent de ces poèmes où quelques beaux vers, quelques épisodes heureux brillent dans un ensemble généralement enfantin et verbeux. Cependant, les historiens des religions, étudiant les hymnes, y découvrirent de curieux archaïsmes et tant d'énigmes qu'ils furent obligés d'appeler linguistes et folkloristes à la rescousse. Et, tandis qu'ils révélaient le caractère composite de chaque œuvre et du recueil tout entier, les lecteurs reprenaient le livre avec un intérêt renouvelé.

L'*Hymne à Hermès*, qui doit être du VI^{ème} siècle, est peut-être le seul conte grec qui soit comme tel parvenu jusqu'à nous. Dans une grotte d'Arcadie, la nymphe Maïa met au monde un petit dieu malin qui, à peine né, s'empare d'une tortue dont il fait une cithare. Puis il va voler les vaches de son grand frère Apollon et les ramène en les tirant par la queue afin de dépister les recherches. Apollon qui l'a suivi le trouve blotti dans son berceau et faisant semblant de dormir. L'Archer interroge le prodigieux nourrisson qui ment comme seuls les dieux savent le faire et qui, par l'habileté de ses réponses, met en joie le père Zeus lui-même. Enfin, les deux frères se réconcilient; Apollon reçoit la cithare et donne à Hermès, en échange, un siège oraculaire au pied du Parnasse, pour y prophétiser au moyen de petits cailloux.

Tout cela fourmille de problèmes actuellement insolubles, mais la ligne générale du récit se dégage assez nettement. C'est un conte apparenté à celui de *Tom Pouce*, autre petit homme assez malin pour duper les grandes personnes et leur voler leurs vaches. Et Tom Pouce avec Hermès sont cousins du Petit Poucet. Les trois contes doivent venir des rites d'initiation auxquels, dans les sociétés primitives, on soumettait les novices au moment où ils allaient passer de la classe des enfants à celle des jeunes gens. Nos scouts ne sont point admis à faire leur *promesse* sans avoir, eux aussi, subi quelques épreuves. L'*Hymne à Hermès* nous oblige à imaginer une Grèce antérieure à l'histoire et à la morale où, pour prouver sa force adolescente, un garçon devait voler des bœufs et être capable de ne pas se faire prendre. De tout cela, il n'est pas resté grand chose, sinon dans la civilisation spartiate où les classes d'âge et les épreuves d'initiation se distinguent encore assez nettement. Et Hermès, l'Ingénieux, le Subtil, le Brigand, le Voleur de bœufs, le Maître des Songes, le Guetteur nocturne, Hermès comme le Petit Poucet enseigne aux novices ces vérités qu'ils ne doivent jamais perdre de vue : qu'une bonne tête vaut mieux qu'une haute taille; qu'un cadet l'emporte sur son aîné et un enfant sur un ogre s'il a été un élève docile et s'il sait, ainsi que son maître le lui a

appris, retrouver son chemin, brouiller ses pistes, dominer la peur, réfléchir vite et agir de même.

Pas plus que les lecteurs de Perrault, ceux de l'*Hymne à Hermès* ne sentaient dans le conte la transcription des probations de l'adolescence : l'exégèse du folkloriste les eût bien étonnés. Ils lisaient avec plaisir, sans s'interroger sur ses origines, une histoire amusante, racontée avec drôlerie, mais un peu puérile; et, il faut le dire, la puérité réussissait mal aux Grecs. Cependant Sophocle, reprenant dans les *Limiers* le sujet de l'enfance d'Hermès, en a fait un drame satyrique ravissant. Mais c'est qu'il écrivait une langue d'une fraîcheur exquise, tandis que les poètes des *Hymnes* se servent d'une langue morte: vers, grammaire, images, formules homériques. Malgré leur aisance, on sent la sclérose et le clichage.

L'*Hymne à Déméter* est une œuvre assez belle, pleine d'épisodes graves dont le poète paraît avoir senti le poids : le chagrin de la déesse, sa course parmi les hommes, la divinisation manquée de Démophon qu'elle a voulu rendre immortel en le nourrissant d'ambrosie et en le passant chaque nuit dans le feu; mais la mère de l'enfant le voit; effrayée, elle pousse un grand cri et l'œuvre ineffable est désormais impossible (ainsi la curiosité de Pélée empêcha Thétis de fortifier Achille

afin qu'il pût échapper à la mort). Viennent ensuite la destinée de Perséphone, soumise au cycle des saisons, l'enseignement des semailles et des rites. Mais, à côté de cela, il y a tout un fatras de poésie sacerdotale, de détails enfantins destinés à justifier par des anecdotes vénérables les pratiques du rituel éleusinien dont personne ne connaissait plus l'origine véritable. Les prêtres cherchaient dans les légendes des titres de noblesse pour leurs cérémonies et pour leurs prétentions. C'est ainsi que Déméter et Apollon attestent l'ancienneté de cette curieuse habitude qu'ont les personnes divines, paraissant en un lieu, de demander d'abord qu'on leur élève un temple.

Parmi ces thèmes prévus se trouvent des choses difficiles à comprendre, qui nous ramènent à une antiquité mystérieuse où les fils cassent dès qu'on a cru les saisir. Quand Perséphone est enlevée, ses cris d'appel ne sont entendus ni des Immortels, ni des Hommes, ni des *Oliviers*. Il y a à Delphes des Lauriers qui prophétisent. Chaque fois que naît une Nymphe, il naît du sol un Pin ou un Chêne sacré. L'*Hymne à Dionysos* fait allusion à un Bacchus de la végétation, que nous connaissons par des vases peints, dont la poitrine s'épanouit en feuillage. Quelle dendrolâtrie primitive se cache sous ces survivances? Tout ici est loin d'être d'origine hellénique. Un poète, invoquant Arès, l'identifie à la planète

rouge que nous appelons *Mars*: idée chaldéenne, qui pénétra tardivement en Grèce. Cet *Hymne à Arès* est du reste une litanie fervente qui doit être d'origine orphique. L'Aphrodite de l'hymne, qui s'en vient retrouver Anchise sur l'Ida pour concevoir Enée après s'être unie à lui, c'est une de ces Déeses-Mères qu'on voit associées, dans les religions de l'Asie, à de jeunes amants destinés à périr après la redoutable union. Elle est appelée la *Dame des Fauves*. Les bêtes sauvages la suivent et, touchées, elles aussi, par le désir, elles vont s'accoupler dans les fourrés. Anchise prend peur lorsqu'il apprend que la furtive épouse est une déesse et il supplie sa compagne d'une nuit de ne pas le rendre impuissant. Cela est bien éloigné de la conception indo-européenne du Ciel-Père et de la Terre maternelle.

Au surplus, les morceaux les plus courts ont un accent religieux qui manque aux hymnes narratifs. Voici un *Hymne à la Terre*, œuvre d'un poète inconnu, contemporain, semble-t-il, de Solon :

« *Terre, mère de toutes choses, je te chanterai, toi solidement assise, ô Aînée qui nourris sur toi tout ce qui existe. Ce qui vit sur le sol divin ou dans la mer, ou qui vole dans l'air, tout cela se nourrit de ta richesse. Grâce à toi, les hommes ont de beaux enfants et de belles moissons, ô Souveraine. C'est à toi qu'il*

appartient de donner la vie ou de la retirer aux hommes mortels. Heureux celui que ta bienveillance honore: il a tout en abondance. Lourde de fruits est pour lui la glèbe de vie; dans les champs, ses troupeaux prospèrent; sa maison se remplit de richesses. Ceux qui gouvernent dans la justice un pays où les femmes sont belles, marchent suivis par le bonheur et la richesse. La jeunesse de leurs fils rayonne de joie. Leurs filles, en rondes fleuries, jouent gaîment et dansent parmi les douces fleurs de la prairie: voilà ceux que tu honores, grande Déesse, Puissance généreuse. Salut, Mère des Dieux, épouse du Ciel étoilé. Bienveillante, donne-moi en échange de mon chant une vie qui plaise à mon cœur. Et, de mon côté, je penserai à toi dans mes autres chants. »

Assurément, cela est beau et plein de la piété qui remplit les chœurs des *Suppliantes*, mais, même dans la traduction, on sent, je pense, une forme vieillie, usée. Celle d'Eschyle est la jeunesse même. Voici, sur le même sujet, un fragment tiré d'une des pièces perdues qui suivaient les *Suppliantes*. Aphrodite, le désir créateur qui préside à l'union du couple divin, parle et dit :

« D'un élan d'amour, le Ciel s'ouvre le sein de la Terre et la Terre amoureuse s'abandonne à l'hymen. Du Ciel tombe la pluie et la Terre conçoit. Elle enfante pour les hommes les troupeaux qui les nourrissent et le blé de

Déméter, source de force. La saison des feuilles nouvelles, sous la rosée nuptiale, vient d'éclorre, et de tout cela c'est moi qui suis la cause. »

5. LES POETES DANS LA CITE.

Les Hellènes n'ont jamais conçu le groupement politique sous la forme du royaume. Ils ont même perdu le nom indo-européen du *roi* qui se retrouve en sanscrit, en latin, en celtique, en germanique. Lorsqu'ils voulurent rendre en grec cette idée qui, au cours de leurs migrations, leur était devenue étrangère, ils empruntèrent le mot *basileus* à un des idiomes de la Méditerranée, probablement au crétois.

Ils ont imaginé la cité, unité assez indépendante pour que chacun de ses membres se sente responsable de son sort, assez vaste pour que les intérêts qu'elle représente aient une signification grave, assez petite pour qu'on puisse l'aimer avec son cœur et non pas seulement avec son orgueil. Et ils forgèrent ce mot de *patrie*, entité féminine désignée par le nom du père, comme s'ils avaient voulu indiquer que la cité est pour chaque homme, à la fois, l'équivalent des deux parents. Fait d'attachement au lieu natal d'une part, et, d'autre part, de respect pour une charte de droits et de devoirs, le patriotisme tel que nous le

concevons nous a été enseigné par nos maîtres de Grèce et de Rome.

Au VIIIème et au VIIème siècle, l'Asie Mineure fut menacée par des invasions de Cimmériens qui, eux-mêmes, étaient chassés du nord vers le sud par les mouvements des Scythes. Le roi phrygien Midas mourut en 702 en les combattant; cinquante ans plus tard, ils traversèrent la Lydie où régnait Gygès. Comment les peuples de Gygès et de Midas supportèrent le choc, nous n'en savons rien. Il y avait sur la côte des villes grecques échelonnées et des poètes y exhortèrent les habitants à se défendre. Callinos dit à ses compatriotes éphésiens : „Défendez votre terre, vos enfants et votre femme”, avec l'expérience d'un homme qui sait ce que c'est qu'une invasion. „Et sachez accepter la mort, puisque, quoi que nous fassions, elle nous atteindra toujours. Celui qui meurt au combat a du moins la gloire en plus.” Sur cette même terre d'Asie, Sarpédon avait donné à Glaucos un conseil analogue. Et, cependant, l'Ionie apprendra avant peu une sagesse toute différente, celle de l'homme qui sait que, la vie étant brève, chaque minute a du prix. Gaiement, ironiquement, Mimnerme dénoncera le sophisme de Sarpédon, de Callinos, de tous ceux qui disent: „Puisqu'il faut mourir, autant vaut mourir tout de suite.” Et il faut du reste que la vie soit précieuse pour que la mort accep-

tée soit vraiment un sacrifice. D'autre part, celui qui combat pour sa patrie ne le fait pas seulement pour épargner à sa femme et à ses enfants le sort misérable du réfugié, le sort plus misérable de l'esclave traîné en captivité. Une cité est encore autre chose qu'une ferme qu'on défend contre des pillards. Pour voir la poésie civique se développer peu à peu, élargir, approfondir ses thèmes, les nourrir d'un contenu humain de plus en plus riche, il faut revenir en Europe, là où la cité a pris sa forme parfaite et complète.

Elle se crée en domptant les hommes, ainsi que disait Simonide. L'œuvre de Tyrtée est celle d'un homme qui accepte le mors, qui y fait sa bouche, mais qui sent la blessure. Et son *patriotisme*, c'est la conscience qu'il prend, d'un seul coup, de la violence qu'il se fait et de la victoire finale... Ceux qu'on met au premier rang dans la bataille, ce sont les hommes adultes, parce qu'ils offriront une résistance égale et sûre. En eux, les coups du sang sont amortis : pas de témérités absurdes, pas de paniques à craindre. Au second rang sont les jeunes gens ; c'est pour eux que le poète écrit une incantation qui ne sera pas inutile. Sache-le, mon garçon, si ta ville est détruite, « *tu devras aller mendier, avec ta chère mère, ton vieux père, tes petits enfants et la femme que tu as épousée* ». Donc, apprend à te battre et évite de laisser percer le rang, car derrière

toi sont les anciens que ta défaite exposerait à la mort. Rien n'est plus laid qu'un vieil homme qui agonise nu dans la poussière, protégeant de ses mains son sexe ensanglanté. « *Mais tout sied à un jeune homme tant qu'il est dans la fleur de l'aimable jeunesse; les hommes le regardent, les femmes le désirent et lorsqu'il est vivant et aussi lorsqu'il est mort, tombé au premier rang* » (Bergk, fr. 10).

Leurre éternel. Voici trois millénaires que l'on appâte des jeunes gens condamnés en leur promettant que leur mort sera belle et glorieuse. La *désirable jeunesse*, Mimnerme la chante aussi, car l'amour meurt en même temps qu'elle et, sans amour, la vie ne vaut pas d'être vécue. Dans le monde ionien et dans le monde dorien, en venant de deux routes différentes, on découvrait à la fois la tragique élection de la jeunesse. Pour Mimnerme, elle est simplement l'heure fugitive où la vie fleurit, puis se fane. La brève rencontre qui comblera l'âme d'une joie inoubliable, prends garde de la manquer aujourd'hui, car tu ne retrouveras pas demain l'occasion perdue :

« *Peut-on vivre, peut-on être heureux sans Aphrodite dorée? Que je meure quand je serai devenu indifférent aux amours dérobées, aux présents ravissants, au lit, fleurs fugaces de la jeunesse pour les hommes et pour les femmes. La douloureuse vieillesse enlève à l'homme sa beauté et sa valeur; les soucis qui*

le rongent affaiblissent son esprit et il n'a plus aucune joie à voir la lumière du soleil. Les enfants le fuient, les femmes ne le regardent plus. Tant Dieu a disgrâcié la vieillesse » (Bergk, fr. 1).

Tyrtée nous livre un pathétique implicite infiniment plus riche : l'âge où vivre est le plus précieux, c'est aussi celui où l'on risque le plus, en défendant la cité, de perdre la vie elle-même. Vingt autres après Tyrtée ont décrit le dur dressage spartiate, avec d'autant plus d'admiration qu'ils risquaient moins d'y être soumis. Tyrtée seul a fait sentir la résistance de l'animal humain, le regard affolé jeté vers le côté où l'on pourra fuir, la lèvre mordue pour empêcher les dents de claquer, la révolte de l'adolescent qu'il faut griser de flatteries parce qu'on espère qu'il fera meilleur visage à la mort s'il croit que, mort, il sera beau encore, et désirable. Et cette dérisoire vanité donne son âcre goût au civisme spartiate.

On voudrait s'arrêter encore à une autre élégie. « *Celui que je veux rappeler à la mémoire, dit le poète, ce n'est pas un homme plus fort que les Cyclopes, ni un homme plus rapide à la course que Borée, ni celui qui est beau comme Tithon, riche comme Midas, royal comme Tantale, éloquent comme Adraste, s'il n'est pas en même temps bon soldat, résistant au combat.* » Nous voici au début d'un mou-

vement qui va soulever toute la vieille légende et la remplir d'un sens nouveau. Homère s'intéresse à Diomède, à Hector, à cause de leur singularité, de leur excellence, à cause de ce qui, en eux, fait qu'ils sont eux et non pas nous. Le poète qui parle au nom de la cité soumet le héros lui-même à la collectivité, l'aligne dans le rang et l'interroge sur ses qualités de citoyen. Eschyle le replacera dans l'humanité et ne verra plus en lui qu'un homme, si bien que le plus humble des spectateurs reconnaîtra ses luttes, ses aspirations, ses problèmes dans les aventures d'Ulysse et d'Agamemnon. Voilà où aura conduit l'esprit civique.

Il ne faut chercher dans les fragments de Tyrtée aucune trace de patriotisme lyrique. L'homme adossé au mur et qui défend la ville n'a pas le temps de l'admirer : c'est l'ennemi, et non pas elle, qu'il a devant soi. Au surplus, la cité, à cette époque, c'est simplement le rempart pour la vie en commun, la certitude d'être autre chose qu'un errant ou un mendiant. Pour voir la notion de cité devenir, sur le plan abstrait, quelque chose de positif, il faudra attendre jusqu'à Solon. Celui-ci saura si fortement conjoindre son amour pour Athènes avec son idéal de justice sociale qu'il nous est également impossible d'imaginer Solon aimant une Athènes injuste ou travaillant en dehors d'Athènes à la réalisation de

la justice. On se souvient de ce que fut la réforme sociale qu'il accomplit : trouvant la classe paysanne endettée au point d'être menacée du sort des hilotes spartiates, il abolit les dettes et supprima la contrainte par corps, puis, toujours pour améliorer le sort des petits propriétaires, il dévalua la monnaie. On l'accusa d'avoir averti certains de ses amis pour qu'ils pussent profiter de la mesure avant qu'elle fût connue de tous. Voici comment il se défend, prenant à témoin la Terre, c'est-à-dire à la fois la déesse et le sol de sa patrie :

« Elle rendra témoignage pour moi à l'heure de la Justice, la Grande Mère des dieux Olympiens, la Terre noire de laquelle j'ai naguère enlevé les bornes plantées de tout côté. Auparavant esclave, la voici libre. J'ai ramené dans Athènes, dans leur patrie fondée par les dieux, bien des Athéniens qui avaient été vendus, ceux-ci illégalement, ceux-là conformément à la loi. Les uns, pour vivre, avaient été forcés de dire la bonne aventure, et ils ne parlaient même plus l'attique, si loin ils avaient été. Les autres, subissant ici même une indigne servitude, tremblant devant leurs maîtres, je les ai faits libres. Voilà ce que par mon autorité, mettant ensemble force et justice, j'ai accompli et comment j'ai tenu tout ce que j'avais promis. J'ai écrit des lois égales pour le pauvre diable et pour le seigneur. Un autre

que moi, s'il avait pris l'aiguillon, un homme maladroit ou cupide, aurait failli à contenir le peuple et à l'apaiser. Ou bien, troublant la crème, il aurait perdu le lait... Si j'avais voulu faire ce qui plaisait à mes adversaires ou au contraire imposer par la force ce qui était agréable à leurs ennemis, la ville aurait été veuve de beaucoup de ses hommes. Pour toutes ces raisons, assailli de tous côtés, j'ai dû faire front, comme un loup entouré par des chiens » (fragments 36 et 37 de Bergk).

Cet homme d'action voit dans la ville un problème à résoudre et non une réalité acquise à contempler. Ce que nous appelons le *patriotisme*, c'est un luxe d'héritiers. Des sergents comme Tyrtée, des législateurs comme Solon ont un avenir devant eux, mais, derrière eux, de passé à considérer, point. Ou, s'il y en a un, ils l'ignorent; leur ingratitude est la condition même de leur force.

Avant de trouver un éloge des cités, il faudra attendre un siècle encore, et jusqu'à Pindare. Mais, ici encore, ne nous laissons pas tromper par les mots. Un athlète vainqueur commande à Pindare une cantate qu'on lui chantera à son retour chez lui, à Delphes, à Syracuse, à Cyrène. Le poète accepte la tâche.

*Il trouve son sujet plein de récits tous nus,
Les parents de l'athlète étaient gens inconnus,
Son père un bon bourgeois, lui sans autre mérite,
Matière infertile et petite...*

Le poète alors replace l'homme dans la cité et l'un et l'autre dans le mythe qui ne se distingue pas de l'histoire. Au lieu d'un boxeur, au lieu d'un propriétaire de chevaux, voici un homme inscrit dans une continuité, prolongé dans le passé par ses attaches avec la légende, prolongé dans l'avenir par la conscience des devoirs que crée une origine illustre. La patrie est devenue une réalité sur laquelle on réfléchit; les relations du citoyen avec la cité comportent un va-et-vient de dons réciproques. Assurément, Pindare a loué l'une après l'autre, dans ses poèmes de circonstance, toutes les villes de la Grèce; ses éloges vont, fidèlement, d'où lui vient son salaire. Ceux qui veulent absolument trouver en lui un patriotisme local semblable à celui de Démosthène veulent qu'il ait parlé de Thèbes, ou il était né, plus chaleureusement que d'aucune autre cité. C'est possible. Ce qui est sûr, c'est que, dans chacune de ses cantates, il revient par la pensée au village du vainqueur et parle comme s'il en était issu. Et il n'y a là nulle insincérité. Pindare est moins Thébain que Grec; il admire dans la Grèce une synthèse de différences bien accordées, une complexité dont la richesse l'enchanté. Seulement, dans ces odes si belles, pleines de réalités contemplées de haut, il ne faudrait pas trop chercher de l'émotion patriotique au sens sentimental où nous le prenons.

Le frémissement charnel qui fait sourdement trembler les élégies de Tyrtée, on le perçoit de nouveau dans l'œuvre des grands Athéniens, Eschyle et Euripide. Eschyle s'est battu; tous deux ont vu plusieurs fois l'Attique envahie, Eschyle en 490 et en 480, Euripide pendant cinq printemps à partir de 432. Leur amour pour Athènes, ils en ont pris conscience en souffrant avec elle et pour elle. Leur *patriotisme* est à peine autre chose que le sentiment à la fois aiguïté et approfondi de la douleur et de la misère des hommes, leurs frères. La joie des Athéniens sauvés après Salamine, ce n'est pas un sujet digne d'un poète tragique : Eschyle se transporte à Suse et montre la douleur des Perses. Qu'on n'interprète point ce retournement en disant que les spectateurs grecs se sont délectés d'avoir fait pleurer tant de vieillards et de femmes. Il n'y a dans les *Perses* que deux ou trois cris de triomphe aussitôt réprimés. Composer une ode victorieuse est une tentation vulgaire à laquelle un Eschyle ne cède pas. Ce qu'il écrit, c'est un grave avertissement : Xercès a été vaincu à cause de sa démesure; gardons-nous des ambitions démesurées. Léon Parmentier s'étonnait que les triomphes romains n'eussent pas fait naître un poète et que Pindare eût créé la plus grande poésie à propos de courses de chevaux. Est-ce vraiment si étonnant? La victoire saoule d'un gros vin qui

trouble l'esprit, tandis qu'un événement médiocre le laisse vacant, prêt à se laisser habiter par des images bien ordonnées.

Comme Eschyle, Euripide se sent en contact avec Athènes au moment où Athènes souffre. Alors son exaltation dépasse la mesure et il accable Sparte d'injures pesantes et puérides. Mais, dès que le danger s'éloigne, l'âme du poète se retrouve en équilibre. Dans les tétralogies de ses dernières années, il se plaît à inscrire d'amples légendes qui sont le patrimoine commun de toute la Grèce. La sérénité des mythes rapproche des cités qui, à la fin du Vème siècle, se faisaient sauvagement la guerre. Euripide essaie de pondérer les extrêmes comme Pindare l'avait fait. Assurément, il y a chez ce nerveux des préférences passionnées qui sont étrangères à Pindare. Mais lui-même savait parfaitement qu'il enrichirait Athènes, moins en écrivant son éloge ⁽¹⁾ qu'en traçant, dans le plus pur langage

(1) Et cependant, qui ne se souvient de ces vers exquis de Médée: « Descendants d'Erechthée, depuis si longtemps heureux, vous êtes les fils des dieux du ciel, nés d'une terre sainte qui jamais ne fut conquise, nourris de la plus illustre sagesse, marchant légèrement dans un air éclatant, où, dit-on, la blonde Harmonie enfanta jadis les neuf Muses, les saintes Piérides. Aux belles eaux du Céphise, Cypris, comme on le raconte, puise, pour en éventer votre pays, des brises légères au souffle délicieux; une couronne de roses toujours fraîche est mêlée à ses cheveux et elle envoie, pour aider la Sagesse, les Amours auxiliaires de toute vertu » (824).

athénien, une image éternelle des souffrances et des amours humaines.

Ici, Platon prend la parole. On sert sa patrie, non par ce que l'on dit, mais par ce que l'on est. Il est honorable de défendre ses murs, mais il importe peu que les murs tombent autour d'une cité où n'est point la justice. Le courage militaire n'est ni la première, ni même la seconde des vertus civiques. Louer sa patrie, comme Thucydide raconte que fit Périclès, c'est la flatterie la plus insidieuse qui soit, car c'est donner la gloire des morts en pâture à des vaniteux; et c'est la plus dangereuse aussi, car chacun préfère ne pas voir que tout cela n'est rien qu'un tour de gobelets. Il n'y a, dans toute l'œuvre de Platon, qu'une seule bouffonnerie, et elle est énorme : c'est ce *Ménexène* où Socrate, chargé de faire l'éloge d'Athènes, répète tous les clichés dont se gargarisent les orateurs, dont la foule s'enivre béatement, passe en revue les légendes et les guerres et, entraîné par son propre verbiage, s'exalte sur la guerre spartiate qui eut lieu *après* qu'il eut bu la ciguë. L'éloquence patriotique est un genre facile où la sentimentalité donne l'impulsion aux plus basses complaisances, puis, avec elles, tourne à vide sans que rien, pas même la mort, parvienne à les arrêter.

Voilà pour les batteurs d'estrade. Mais les vieux poètes pouvaient soutenir l'examen du

philosophe; ils avaient refusé le gros vin d'un patriotisme qui fait croire à des gens médiocres qu'ils sont grands parce qu'ils appartiennent à une grande cité. Chez chacun d'eux, avec un accent différent, on retrouve la dure leçon civique : „Le courage de ton père ne t'ajoute rien. La cité te demande beaucoup et ne te doit rien en échange. A toi d'exiger ton salut de toi-même". Individualisme ascétique. Le civisme de Tyrtée et d'Eschyle aboutit au point exact où l'un et l'autre rencontrent le spiritualisme platonicien.

Au moment où Platon tourne en ridicule les professionnels du patriotisme et tous leurs flonflons, les cités, ayant achevé leur propre construction, avaient épuisé leur pouvoir créateur. Ce qui reste de la plus illustre d'entre elles, on peut le lire chez Isocrate, prêcheur insupportable, mais bon politique. On retrouve chez lui le thème dominant de la pensée athénienne au Vème siècle : celui de la *vie dangereuse* qui est réservée aux grands Etats tandis que les petites cités goûtent dans l'ombre leur humble bonheur. De même Périclès, Cléon et Alcibiade étaient d'accord pour dire aux Athéniens que ni eux ni leur ville n'étaient faits pour le repos et l'existence facile. A vrai dire, bien des gens se laissaient malaisément persuader et, avec Aristophane, ils se seraient mieux accommodés d'une bonne vie obscure et grasse. Mais, quand Isocrate écrit

l'Eloge d'Athènes, cinquante ans ont passé depuis la mort de Périclès et, citoyen d'une ville politiquement abaissée, il se replie habilement sur le plan spirituel et décrit l'atticisme comme une culture. Sur ce point, tout le monde était d'accord.

A égale distance entre Cimon et Alexandre, Isocrate voit comme eux le salut de la Grèce dans l'union de tous contre le barbare perse, en quoi il avait certainement raison, car aucune autre idée n'a eu la vertu de détourner les cités de leurs stériles querelles. Comme Cimon, il aurait voulu que la croisade se fit sous la direction d'Athènes. Mais il n'attend plus grand chose de la démocratie et il cherche des individus capables de réaliser le grand dessein, souhaitant voir un despotisme éclairé remplacer un régime dont il sentait l'usure. Au terme de l'évolution commencée par Isocrate, il y a le messianisme politique qui éclatera dans l'œuvre de Virgile. Sans lyrisme, mais non sans espérance, Isocrate salua en Philippe l'homme qui pourrait — quoique la Macédoine fût à demi barbare — grouper la Grèce entière contre la Perse : vue bien plus intelligente que l'atticisme étroit où s'enfermera Démosthène. Isocrate a compris que le temps était passé d'opposer les cités aux cités et, pour rénover les Etats, il a cherché des hommes. Qu'est-ce qu'un Epaminondas aurait donné dans le cadre isocratéen ? La première

erreur de Démosthène fut de ne pas comprendre que l'énergie athénienne, même s'il arrivait à la faire renaître, serait rendue inefficace par l'étouffante politique de la cité. La seconde fut de méconnaître (ce qui éclatait au yeux des plus intelligents de son temps) que son ennemi allait faire régner le génie d'Athènes, d'abord sur la Macédoine, puis sur toute la Méditerranée orientale, et que le patriotisme de clocher à quoi il se cramponnait désespérément était une chose vieillie et morte.

6. ARCHILOQUE.

Les Grecs ont mis dans la même classe qu'Homère — sinon au même rang — un poète de Paros qui, au VIIème siècle, gagna sa vie à burlinguer d'une mer à l'autre comme mercenaire. Il écrivait un dialecte très proche de l'ionien que l'on parlait de son temps et il se servit du vers iambique avec une grâce et une autorité telles qu'il passa pour l'avoir inventé. Archiloque était un mauvais garçon, comme Catulle, comme Villon, comme Rimbaud. Il est très étrange que ses compatriotes et les critiques latins, qui tous l'ont beaucoup admiré, n'aient pas mieux conservé ses œuvres. En effet, les livres en général étaient d'autant plus soigneusement copiés et transmis qu'ils étaient estimés davantage. Or, nous lisons tout le long poème de l'insupportable Théognis qui consacra un grand nombre de distiques élégiaques à déplorer la décadence des mœurs et la révolution qui l'avait écarté du gouvernement de Mégare, sa patrie, alors que les vers conservés d'Archiloque tiennent dans le creux de la main.

Ils sont charmants, vifs et moqueurs.

« Je n'en tiens pas pour un capitaine haut de six pieds, et qui marche au pas de parade, et qui est fier de ses cheveux ondulés et qui est rasé de près. Mais j'en veux bien un petit, cagneux des mollets, solidement campé sur ses pieds, et qui ait du cœur » (fragment 58 de Bergk).

« A la pointe de la lance, les bonnes galettes bien pétries; à la pointe de la lance, le bon vin d'Ismaros; et, pour le boire, je m'appuie sur ma lance » (fr. 2).

« Allons, la coupe en main, passe dans les bancs du vaisseau rapide et tire le vin de la cruche rebondie; prends-le jusqu'au fond, sur la lie, bien rouge; car, pour la veillée que nous allons avoir, il ne s'agit pas de nous faire jeûner (fr. 4).

« Quelque Saïen maintenant se pare de mon bouclier, une belle pièce que j'ai jetée près d'un buisson, hélas! Après tout, j'ai fui l'heure fatale de la mort: adieu, l'ancien bouclier; j'en achèterai un neuf qui le vaudra bien » (fr. 6).

Ainsi parle un homme pour qui la guerre est, non un devoir, mais un sport. Il boit la vie comme le vin, jusque sur la lie.

« Thasos ressemble à l'échine d'un âne, entourée de bois sauvages. On ne peut pas dire que ce soit un beau pays, ni aimable, ni qu'on

y soit pour son plaisir, celui qui est près des rives du Siris... Toute la misère du monde s'est donné rendez-vous à Thasos (fr. 21 et 52).

« ... Une branche de myrte suffisait à la parer et une belle fleur de rosier; ses épaules et son dos étaient dans l'ombre de sa chevelure... Les cheveux et le sein parfumés, elle eût donné de l'amour à un vieillard... » (ir. 29 et 30).

Il ne faut jamais s'attarder; si des gens s'avisent de mourir en mer, est-ce une raison pour arrêter le cours normal de la vie?

« Notre deuil et nos pleurs, il n'est pas un citoyen qui les trouve excessifs, et les fêtes ne réjouiront plus beaucoup la cité, tant valaient ceux que le flot de la mer bruyante a submergés. Le chagrin nous gonfle le cœur. Mais les dieux, dans des maux irréparables, nous ont donné un remède, la patience courageuse. Le malheur va de l'un à l'autre; aujourd'hui, c'est nous qu'il frappe et la blessure saignante nous fait gémir; demain ce sera le tour d'un autre. Allons, vite, courage, et loin d'ici ces pleurs de femmes » (fr. 9).

Étrange est cette dernière remarque, car Dieu sait si les héros d'Homère versent des larmes et se soucient peu d'étouffer leurs sanglots. Plus étrange est la remarque des commentateurs lorsqu'ils voient dans ce fragment

une preuve „du caractère fier d'Archiloque qui oppose à la douleur un courage viril". Un homme qui risque sa vie tous les jours trouve absurde qu'on pleure trop longtemps. Les morts vont vite et bientôt nous les aurons rejoints : jouissons de la vie...

Une épode retrouvée sur un fragment de papyrus est une sorte de malédiction adressée à un ennemi qui prend la mer. Le poète furieux espère bien que le voyageur fera naufrage et ne reviendra jamais :

« Puissent les Thraces de Salmydessa, avec leur toupet de cheveux, le saisir nu et tout transi de froid — la bonne affaire ! — et qu'il goûte là-bas tous les maux en mangeant le pain des esclaves. Puisse-t-il sortir du ressac tout couvert d'algues et claquant des dents, rester là, vautré comme un chien, la gueule à plat par terre, étendu sans force sur le rivage où se brisent les flots ! Voilà ce que je voudrais voir, car il m'a fait tort, il a piétiné ses serments et il fut autrefois mon camarade ! »

Le propre d'Archiloque, c'est que la fraîcheur ou la violence de son sentiment ne faiblit pas à se transposer en paroles, de telle sorte que ses vers nous donnent l'impression d'être l'homme même. Très peu de poètes ont eu ce don d'inscrire immédiatement en signes brûlants, sans aucune perte de force, les mouvements de leur sang, de leur bile ou de leur

sève vitale (1). Pour l'avoir eu, Archiloque vient à nous paré des prestiges de la jeunesse. Reconnaissons cependant que les raisons nous échappent pour lesquels les Grecs lui attachaient presque autant d'importance qu'à Homère. Mais, s'il ne nous restait que quelques fragments de Villon et de Catulle, admettrions-nous si aisément qu'ils furent parmi les plus grands lyriques de France et de Rome?

(1) Cependant, il est parfois sage de se méfier. Un simple trompe l'œil peut parfaitement donner l'impression de la réaction immédiate. Ainsi, la dixième épode d'Horace paraît née d'un brusque et irrépressible mouvement de colère. On l'interprétait ainsi jusqu'au jour où fut découverte l'épode d'Archiloque, dont celle d'Horace est une simple imitation. Le même accent direct donne son prix à l'ode de Ronsard *Contre Denise sorcière* (II, 14) :

*L'inimitié que je te porte,
Passe celle, tant elle est forte,
Des aigreaux et des loups,
Vieille sorcière deshontée,
Que les bourreaux ont fouettée,
Te deschirant de coups.*

que Gide découvrit le 6 avril 1906, avec admiration, dans le grand Ronsard de Hérédia. Or cette invective, et sa palinodie, sont imitées de deux épodes d'Horace. La double rencontre donne à penser.

7. ALCEE ET SAPHO.

Dans la Grèce d'il y a vingt-six siècles, l'île de Lesbos était un peu un monde à part. Les femmes y vivaient libres et heureuses et les poètes s'y envoyaient l'un à l'autre des vers charmants, pleins de fraîcheur et de vivacité. Ils employaient pour cela, non une langue littéraire, mais simplement le dialecte du pays qu'ils rythmaient suivant des cadences très anciennes, car on en trouve d'analogues dans l'Inde et elles peuvent nous donner une idée de la métrique dont usaient les peuples indo-européens antérieurement à leur séparation. Deux poètes illustres vécurent à Lesbos au VIIème siècle avant notre ère. Des grammairiens anciens ont sauvé, en les citant, deux ou trois poèmes de Sapho. De son ami Alcéc, jusqu'au début de ce siècle, nous avons moins encore. Mais, dans l'Égypte hellénisée des rois Lagides, on lisait encore les lyriques de Lesbos. Les papyrus ont restitué des fragments dont beaucoup sont lisibles, mais qui sont presque tous plus brefs et plus mutilés que les citations des grammairiens. Ils font sortir de

l'ombre une image ravissante, un geste plein de grâce, une pensée ingénieuse, puis tout s'évanouit et rentre dans le silence parce qu'à cet endroit le papyrus s'est déchiré, rendant à la nuit l'invention du poète.

* * *

C'est surtout Alcée que l'on souhaiterait connaître mieux. Il dit aux Dioscures :

« Accourez ici, quittant l'Olympe étoilé, glorieux fils de Zeus et de Léda, et d'un cœur bienveillant venez briller sur nous, Castor et Pollux,

Vous qui, à travers la vaste terre et la mer tout entière, chevauchez sur vos coursiers rapides, et préservez sans peine les hommes de la mort glacée,

En bondissant sur le sommet des bateaux où de loin vous brillez dans les cordages; dans l'affreuse obscurité, vous éclairez la marche du navire tout noir. » ⁽¹⁾

Les Dioscures, c'est le feu Saint-Elme. Alcée a connu l'aventure et les nuits de marin, grelottantes de froid et d'angoisse, où le météore est le bienvenu, car rien n'est plus dangereux que la simple réalité des ténèbres et de la direction perdue. Ailleurs, en une langue

(1) Fragment 20 de l'édition Reinach-Puech. Le texte est incertain.

étrange qui paraît être une sorte d'argot de cabaret, il invective contre des ennemis politiques, contre un amant toujours prêt quand il s'agit de festoyer ensemble, mais qui se dérobe au moment d'un coup dur. Quel coup dur? Alcée a parfois la verdeur de Villon et, comme Villon, il sait simplifier le trait, suggérer, ne pas peindre, comme il dit, « *le lion jusqu'à la griffe* ». Quelques vers auxquels, bien malgré nous, nous ne pouvons donner aucun contexte, prennent, à être ainsi isolés, la netteté d'un haï-kaï :

« *Enfant de la roche et de la mer écumante,
tu amuses l'esprit des enfants, coquillage
marin.* »

Mais, en somme, tout cela est de la veine d'Archiloque ou de Mimnerme :

« *Il ne faut pas abandonner son cœur à
l'infortune. Nous ne gagnerons rien à nous
chagriner, ô Bycchis; le meilleur remède,
c'est de faire apporter du vin pour nous en-
ivrer* » (fr. 63).

« *Zeus fait tomber la pluie, du ciel tombe
le grand hiver, les fleuves sont gelés... mets
l'hiver à la raison, en plaçant près du feu, sur
le foyer, en versant dans les coupes, sans
l'épargner, le vin au goût de miel et que ta
tempête repose sur un mol oreiller* » (fr. 62).

« *Allons, que l'on jette autour de mon cou
un collier d'anis. Mal fâcheux que la Pau-
vreté, mal intolérable qui abat grandement le*

peuple, en compagnie de sa sœur, l'Impuissance » (fr. 90).

Tous ces vers sont charmants, mais, ni dans les fragments anciens, ni dans ceux qui ont été révélés par les papyrus, on ne lit rien qui apporte un accent nouveau. Et le charme infini du style, plus fluide que celui d'Archiloque, plus familier, plus dru que celui de Mimnerme, ne peut guère passer dans une traduction.

* * *

Sapho — *Sapho aux tresses sombres, pure Sapho au doux sourire*, dit Alcée — elle, est un grand poète. Elle a touché du premier coup le fond tragique de l'élection amoureuse. Je te choisis ; toi seule comptes pour moi ; les autres tous ensemble ne peuvent contrepeser l'irremplaçable. Elle sait cela et l'angoisse sans cesse fait trembler sa voix : « *Eros a secoué mon âme comme le vent montagnard qui tombe sur les chênes* » (fr. 44). « *Tu es venue, tu as bien fait. J'aspirais après toi. Tu as allumé dans mon âme un désir qui la dévore* » (fr. 46). Jamais l'amour ne s'est exprimé d'une façon plus simple, plus directe, plus rustique : « *Ma douce mère, je n'ai plus la force de tisser ma toile, tant je me meurs d'amour pour un garçon, par la faute de la tendre Aphrodite* » (fr. 104). Un langage aussi direct exclut tout pathétique, fait sentir

tout proche le sourire délivrant. Mais que l'être aimé s'éloigne et voici l'amoureuse qui scrute anxieusement la nuit de l'absence :

« Sans mentir, je voudrais être morte. Elle, en me quittant, pleurait à chaudes larmes et me dit: « Ah! quelle est ma détresse, ma Sapho! je te jure que je te quitte malgré moi! »

Et moi je lui répondis: « Pars en joie et souviens-toi de moi, car tu sais combien je me suis attachée à toi... »

... Souvent, la pensée de l'exilée se reporte ici. D'une voix claire, elle nous crie de venir la rejoindre et, son appel mystérieux, la nuit aux mille oreilles le redit, à travers les flots qui nous séparent » (fr. 93 et 96).

Cette ode, célèbre dans toute l'antiquité, nous a été conservée par plusieurs grammairiens :

« Toi dont le trône est brillant, immortelle Aphrodite, fille de Zeus, rusée, je t'implore; de dégoûts et de chagrins, Souveraine, n'accable pas mon cœur.

Mais viens vers moi, si jamais autrefois entendant de loin ma voix tu m'as écoutée, quand, quittant la demeure dorée de ton père, tu venais

Après avoir attelé ton char: de beaux passereaux rapides t'entraînaient autour de la terre sombre, à grands coups d'ailes et du haut du ciel fonçant en plein éther,



Vite, ils étaient là. Et toi, bienheureuse, un sourire sur ton visage immortel, tu demandais quel était mon nouveau mal et cet appel nouveau,

Et quel désir violent travaillait mon cœur insensé: « Qui est-elle? tu veux que la Persuasive l'amène à t'aimer? Qui, ma Sapho, t'a fait de la peine?

Parle. Si elle te fuit, bientôt elle courra après toi; si elle refuse tes cadeaux, bientôt elle t'en offrira; si elle ne t'aime pas, bientôt elle t'aimera, qu'elle le veuille ou non. »

Cette fois encore, viens à moi, délivre-moi de mes âpres soucis; tout ce que désire mon âme, exauce-le. Sois mon alliée » (fr. 1).

Le fragment que voici a été conservé par l'auteur inconnu de ce *Traité du Sublime* que l'antiquité attribuait à Longin (1).

(1) Il a été traduit, avec le traité lui-même, par Boileau; il a transcrit en lourds alexandrins carrés la strophe aérienne que les anciens, du nom de la poétesse, appelèrent *saphique*:

Heureux, qui, près de toi, pour toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire.
Les dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égalier?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois;
Et dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue.
Je n'entends plus; je tombe en de douces langueurs;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

Mais, quand on n'a plus rien, il faut tout hasarder...

« Celui-là me paraît être l'égal des dieux,
l'homme qui, assis en face de toi, tout près,
écoute ta voix douce,

Et ton rire charmant qui a fait fondre, oui,
fondre mon cœur dans ma poitrine; car, dès
que je t'aperçois un instant, je ne puis plus
parler.

Mais ma langue se brise; un feu léger cir-
cule brusquement sous ma peau; mes yeux ne
voient plus; mes oreilles bourdonnent;

La sueur trempe mon corps; un frisson me
saisit toute; je suis plus verte que l'herbe; et
je me sens mourir, ou peu s'en faut...

Mais on doit tout oser, puisque... » (fr. 2).

Que l'amour puisse ainsi retrécir le monde,
l'identifier à un seul être dont un autre, les
genoux tremblants, attend le bon plaisir —
tout le reste effacé, sans chaleur, inefficace —,
Sapho le sait et le dit avec une simplicité, une
beauté incomparables. Après elle, le thème de
l'élection ne sera plus traité qu'à travers de
longues intermittences, par Euripide, par
Théocrite. Mais il manque à Euripide ce don
de poésie et ce sens du mystère humain; et
Théocrite n'a point ce naturel exquis.

Quelques fragments font entrevoir une
Sapho mariée et mère d'une enfant amie du
jeu :

« J'ai à moi une jolie petite fille, qui res-
semble à une fleur d'or, ma Kléis chérie. Je

ne l'échangerais pas contre toute la Lydie, ni contre l'aimable... » (fr. 141).

« Etoile du soir, tu ramènes tout ce qu'a dispersé l'aurore brillante, tu ramènes la brebis, tu ramènes la chèvre, tu ramènes l'enfant à sa mère... » (fr. 121).

...Pure Sapho au doux sourire...

8. CONFLIT ET DETENTE DANS LA TRAGÉDIE GRECQUE.

On a étudié le développement de la forme tragique, recherchant comment apparut le premier acteur, le dialogue, comment se constitua la scène et d'où vient le chœur. Tout cela est obscur, plein d'hypothèses invérifiables. Ce qui semble sûr, c'est que la structure même du drame existait longtemps avant Thespis qui, disent certaines sources, ne fut que le seizième en date des poètes tragiques. Puis, entre le premier concours, celui de 536 où Thespis fut vainqueur, et la plus ancienne des pièces conservées d'Eschyle, il s'écoula encore un demi-siècle. La forme tragique resta donc très longtemps disponible, attendant un grand poète ou, si l'on veut, une grande réussite. On peut donc s'interroger au sujet même du drame : de quels débats viennent les conflits qui nourrirent la vie spirituelle des Athéniens au Vème siècle ?

Nietzsche pensait que l'esprit critique a détruit la tragédie ; et, en un certain sens, cela est vrai. Cependant, c'est l'esprit critique qui

l'a créée d'abord, en poussant une première pointe contre de vieilles fables auxquelles personne, pendant longtemps, n'avait songé à demander un sens moral, après quoi l'on s'était contenté d'explications superficielles, pourvu que la majesté des dieux parût sauve ; Pindare ne fait pas autrement. Mais le jour où Eschyle met en doute, à propos d'Oreste, qu'un fils ait le droit de tuer sa mère, fût-ce pour venger son père, le jour où Euripide met en doute, à propos d'Admète, qu'un homme fasse bien d'accepter le sacrifice d'un autre être humain, dès ce moment la légende cesse d'être un récit pour devenir un entretien véhément où les hommes discutent leur destinée même. Du reste, Nietzsche garde raison en ceci : lorsque la critique eut détruit les opinions traditionnelles, la tragédie n'eut plus qu'à mourir. Il n'y a plus de drame possible là où l'idée nouvelle ne rencontre pas une suffisante résistance. Chaque électricité doit maintenir par sa présence même la charge de nom contraire.

Le drame grec est fait des questions qui se pressent au sujet de la position de l'homme dans le monde et des rapports de l'homme avec les dieux, et, davantage, de tout ce qui concerne les droits et les devoirs de l'individu s'affirmant au sein d'un groupe dont il cherche à se libérer. Ce n'est certainement pas l'effet d'un hasard si, parmi sept tragédies conservées d'Eschyle, il y en a trois —

les Suppliantes, les Perses, les Sept devant Thèbes — qui sont nourries de problèmes relatifs à une communauté tout entière. On voit bien ici comment l'animal moral a commencé par être un animal politique. A la fin du Vème siècle, la conscience individuelle se sentit totalement affranchie et, faute d'une tension antagoniste, les légendes perdirent leur charge de drame. Elles redevinrent des récits, comme au temps d'Homère. Du reste, les rapports de l'homme avec le monde inspirèrent une tragédie nouvelle qui est incluse dans le dialogue platonicien.

Eschyle s'entend à merveille à pousser un conflit à l'extrême : chacun des adversaires a ses raisons, puissantes, excellentes, obligeant l'autre à en avoir de non moins bonnes. Son impartialité, égale à celle de Shakespeare, nous apparaîtrait plus vivement encore si nous pouvions lire de lui plusieurs trilogies complètes, car, après avoir plaidé une thèse dans une pièce, il changeait de point de vue dans la suivante et laissait la parole à un antagoniste qui, jusque-là, était resté silencieux. C'est ainsi que le *Prométhée délivré* faisait la part de Zeus, rétablissant l'équilibre rompu par la véhémence du Titan dans *Prométhée enchaîné*. Le poète admet mal que la lutte, après avoir détruit, se termine autrement que par une réconciliation. La vie reste possible dans un monde partagé entre des énergies ad-

verses; bien plus, elle doit s'enrichir de toute la force vive développée par la lutte elle-même. La forme trilogique, c'est-à-dire la succession de trois pièces consacrées au même sujet, permettait admirablement à Eschyle d'inscrire dans un seul cadre légendaire ces compensations qui sont essentielles à son image du monde. Et l'on peut même se demander si la trilogie, dont les origines sont obscures, n'a pas été inventée par lui, tant elle convient bien à son génie. Ce qui est sûr, c'est que rien, dans l'histoire ancienne de la tragédie, n'explique pourquoi on conçut comme unité un ensemble de trois pièces et non une seule d'entre elles. A partir de Sophocle, on continua à jouer les trois drames le même jour, mais ils cessèrent d'être consacrés à un même sujet. C'est-à-dire que la forme trilogique subsista dans les coutumes, mais vidée de sa signification esthétique et morale. Une tragédie est désormais une unité à l'intérieur de laquelle un conflit se noue et se résout. Chez Sophocle et surtout chez Euripide, il arrive souvent que l'individu succombe à sa défaite. Hippolyte mort devient un héros honoré par les habitants de Trézène. L'homme brisé reçoit compensation, non en bonheur, mais en puissance accrue. Ici encore, pour finir, le conflit a fortifié les deux adversaires.

Seulement, le spectateur ne doit pas oublier que le théâtre n'est qu'un jeu d'où l'on rentre

les nerfs remis, prêt pour l'action et la réflexion. C'est pourquoi la trilogie tragique se termine par le jeu satyrique, où l'on se délivre de l'angoisse par le rire.

Le drame satyrique ne se joue pas entre hommes : les conflits entre les hommes, il est impossible de les prendre autrement qu'au sérieux. Il se joue parmi les dieux qui n'ont aucune question à se poser au sujet de leur destinée. Le monde hellénique était plein de petites divinités agrestes, de monstres effrayants, mais peu respectables, d'êtres dansants qui ressemblent à des fées. Le drame satyrique a pour acteurs des hommes égarés parmi des nymphes et des chèvre-pieds. Parfois interviennent Hermès ou quelque dieu qui n'intimide personne. Des aventures se déroulent où la force et la ruse sont les ressorts essentiels. Il s'agit de savoir si Ulysse aura raison du Cyclope, si Ménélas apprendra de Protée ce que sont devenus ses compagnons, et si Apollon pardonnera au Roi des Menteurs qui lui a volé ses bœufs. Personne ne s'interroge plus sur le juste et l'injuste qui, dans ce contexte, n'ont plus aucun sens ; on désire savoir qui l'emportera et à la suite de quelles prouesses. Le dieu est simplement ici un être affranchi des nécessités humaines, allégé de nos fardeaux, appauvri de toutes nos inquiétudes, délivré de la pesanteur, restitué à la

fantaisie pure. Pour nous rendre compte de ce qu'un Grec pouvait éprouver en entendant, après l'*Orestie*, *Protée*, relisons, après le *Roi Lear*, le *Songe d'une nuit d'été*.

9. MYTHES, LEGENDES ET DRAMES.

La tragédie grecque prend ses thèmes dans la légende. Mais elle n'a trouvé son sujet profond, qui est l'âme de l'homme, qu'en s'évadant de la légende pour s'installer à ses confins. Cela paraît assez clairement lorsqu'on lit l'un après l'autre deux drames de Sophocle, *Œdipe-Roi* et *Antigone*.

D'anciennes épopées, aujourd'hui perdues, traitaient l'histoire des rois de Thèbes, racontant comment Laïos et Jocaste avaient reçu un oracle qui leur interdisait de faire souche. A la naissance de leur fils, effrayés, ils l'exposèrent sur le Cithéron. Mais le nouveau-né fut sauvé pour une destinée à la fois glorieuse et funeste. Car, plus tard, il tua son père sans le connaître et il mit à mort la Sphinx après avoir deviné son énigme. Cette prouesse lui valut la main de la reine veuve et la couronne de Thèbes. Œdipe épousa sa mère sans le savoir et dut à sa valeur de régner sur le royaume qui lui revenait par droit de naissance. La tragédie d'*Œdipe-Roi* commence au moment où le double crime va

être découvert. Jocaste, devant l'effrayante révélation, se tue de désespoir. Œdipe se crève les yeux et part pour l'exil.

Il nous est impossible de savoir si les épopées du cycle thébain faisaient déjà d'Œdipe une figure aux traits individuels, comme l'*Iliade* l'a fait pour Achille et pour Agamemnon. Ce qui est sûr, c'est que, derrière la légende que je viens de rappeler, on devine encore les éléments mythiques qui ont servi à la composer. Appelons *mythe* tout récit né d'une réalité religieuse, toute histoire où apparaît, transposé, un rite ou une croyance prêts à tomber en désuétude. Sous les aventures d'Œdipe, on distingue de véritables *sacrements* archaïques, ceux qui confèrent à un homme la qualité royale. En effet, il y eut à une époque très ancienne des charges de rois-prêtres où le prétendant devait tuer son prédécesseur pour ensuite régner à sa place (1). D'autre part, nombreux sont les contes où un homme reçoit une couronne après avoir tué un monstre, ou après avoir deviné une énigme, ou après avoir épousé une princesse. Il arrive du reste que le mariage avec la reine soit la récompense des épreuves surmontées. Celles-ci représentent un très ancien souvenir : celui de la probation des futurs

(1) C'est ce que les lecteurs du *Golden Bough* appellent le rite de Némé.

chefs dans les sociétés primitives. Souvent, les novices admis à passer dans la classe des adultes sont en même temps admis à se marier, double promotion dont les légendes ont gardé la trace en montrant le héros conquérant à la fois la femme et le pouvoir. Les différents signes qui servent à désigner le conquérant se trouvent associés dans bien des légendes, par exemple dans celle de Persée qui tue un monstre gardien d'une princesse qu'il libère et qu'il épouse (1). Ce qui caractérise l'histoire d'Œdipe, c'est que tous les thèmes s'y trouvent, non point accumulés, mais soumis à une cohésion étroite. Œdipe tue son père à la suite d'une querelle de carrefour; après quoi, Thèbes sans roi étant ravagée par la Sphinx, la reine promet sa main à qui délivrera la ville éprouvée et le jeune héros vainc la Sphinx parce qu'il a résolu l'énigme. Une légende aussi savamment agencée est un mythe revu par des poètes.

Mais l'histoire d'Œdipe recommence où finit celle de Persée, parce que la princesse à laquelle il s'unit se trouve être sa mère. S'il

(1) Persée, comme Œdipe, est un enfant exposé: ceux qui sont promis à de hautes destinées sont souvent persécutés. Je laisse de côté le thème de l'union avec la mère qui, lui aussi, a une valeur religieuse. Ceux que ces choses intéressent pourront en trouver un exposé un peu moins sommaire dans mes *Légendes et cultes des héros en Grèce* (Paris, 1942, Leroux).

ne la connaît point, s'il n'a pas reconnu son père au moment où il l'a tué, s'il est à son insu parricide et incestueux, c'est parce qu'il a été exposé comme enfant. Et le royaume qui lui échoit est celui de ses pères. Jamais roman n'a été mieux composé. Il faut le démonter pièce à pièce pour y découvrir les éléments mythiques analogues à ceux qu'une analyse semblable isole dans les contes populaires de tous les pays.

Ce qui a donné aux contes grecs une fortune exceptionnelle, c'est qu'ils ont été tôt soustraits à la tradition populaire et qu'ils sont devenus le bien des poètes. Les gens du peuple sont sentimentaux et veulent à tout prix que le bien soit récompensé, que le mal soit puni. Ils voient un châtement dans toute défaite qui n'est pas suivie d'une revanche éclatante; un homme frappé doit être un coupable, si finalement il ne triomphe pas de ses ennemis. Après avoir pris plaisir à un conte de Perrault aucun poète n'en pourra rien faire. Cendrillon est parfaite; sa belle-mère est haïssable : tout est dit. Des récits de ce genre continuent à se transmettre; leur fécondité littéraire est nulle.

S'il en a été tout autrement pour les légendes grecques, c'est que les poètes se sont emparés d'elles avant qu'elles se soient chargées d'intentions morales. Et, au lieu d'y lire le duel du juste et du coupable, ils ont respecté

la divine impartialité des mythes. Un homme qui, obéissant à une liturgie, tue un vieillard pour régner à sa place, n'a rien à se reprocher. Mais le parricide est le plus grand des crimes. Un Œdipe antérieur à l'histoire immolait rituellement son prédécesseur; celui de nos légendes tue son père. Est-il innocent ou criminel? Ni l'un ni l'autre, répondent les poètes : dans une querelle où il y avait des torts des deux côtés, il a mis à mort un homme qu'il n'avait jamais vu. Voyez moins les actes et davantage les sentiments.

Cela revient à dire que l'on jugera les héros légendaires non d'après ce qu'ils font, mais d'après ce qu'ils sont et ils sont ce que les poètes veulent qu'ils soient. Voilà ouverts les chemins qui conduisent à la découverte de l'âme. Car si le mythe est formel lorsqu'il s'agit des événements, il se désintéresse des mobiles que le dramaturge recompose à sa guise. Peu à peu, l'intérêt se déplace : ce qui est éclairé, ce n'est plus tant l'acte que l'homme agissant, puis l'homme tout court. L'*Odyssee* raconte longuement comment Ulysse vainquit le Cyclope. Mais aucune tragédie ne décrit le duel entre Œdipe et la Sphinx. Nous savons qu'il devina une énigme, qu'elle reconnut sa défaite et que Thèbes fut délivrée; c'est tout. La victoire d'un héros sur un monstre a perdu tout caractère pittoresque pour devenir une note presque abstraite, faite uni-

quement pour enrichir la seule réalité qui compte désormais : l'homme (Edipe, centre du drame. Les actions n'importent plus que dans la mesure où elles révèlent le caractère.

A partir du moment où la psychologie devient, dans le drame, l'essentiel, les poètes (et surtout Euripide) modifient les légendes, non par besoin d'inventer des événements, mais pour éviter toute disparate psychologique. Les données traditionnelles obéissent désormais à une réalité née d'elles et devenue impérieuse. De pâles héros sont nés des mythes. Comme Ulysse ranimait les ombres en leur versant le sang chaud des victimes, les poètes ont nourri de leur substance ces fantômes qui ont pris visage et voix et qui ont exigé leur dû. Ils déclarent qu'ils ont fait ceci, qu'ils sont incapables d'avoir fait cela. Les poètes sont bien obligés de les croire, car leurs créatures sont devenues plus existantes qu'eux-mêmes.

Assurément, la subordination de l'événement à l'homme est déjà sensible bien avant le Vème siècle et la poésie dramatique. La primauté du caractère éclate dans l'*Odyssée*, où tous les épisodes sont agencés pour révéler l'âme d'Ulysse. Dans l'*Iliade*, également, les légendes sont vidées de leur contenu religieux primitif à tel point qu'il est devenu indiscernable; elles ne valent plus que par leur contenu humain. Les hommes qui se meuvent dans

Les épopées ont une individualité forte; si extraordinaires que soient leurs prouesses, on est moins attentif aux aventures qu'à l'individu qui les accomplit. Cependant, la forme même du drame lui impose une richesse psychologique plus grande encore. L'épopée peut décrire Ulysse enfonçant le pieu dans l'œil du Cyclope; sur la scène, nous entendons seulement un homme courageux et rusé qui se prépare à une lutte inégale. Le centre éclairé, ce n'est plus un acte, mais un caractère servi par un cerveau, des muscles et un système nerveux.

On pourrait tirer des tragédies attiques d'étonnantes illustrations pour un cours de psychologie normale ou pathologique. Hermione (*Andromaque*) est une neurasthénique hantée d'idées de suicide, mais qui souhaite moins encore mourir que donner son agonie en spectacle. Ajax (*Ajax*) est un cyclothymique qui passe de l'extrême exaltation à l'extrême découragement. Oreste (*Iphigénie à Tauris*) est un psychasthénique qui se délecte de son propre malheur. Jason (*Médée*) est le type du mufle, Admète (*Alceste*) celui du fils unique gâté. A la vieille reine Hécube (*Hécube*) une infortune exceptionnelle révèle à la veille de la mort que tout ce qu'elle a jusqu'alors estimé convenable est en réalité hypocrite, inefficace, factice et elle passe de la plus parfaite décence au cynisme total.

Clytemnestre vieillissante (*Electre* d'Euripide) essaie de reconquérir sa respectabilité perdue. *Electre* (*id.*) donne sa déchéance en spectacle aux dieux et aux hommes; vierge aigrie, elle lutte à coups d'épigrammes avec sa tante Hélène, coquette sur le retour (*Oreste*). Ion a la pédanterie, la fausse naïveté et l'égoïsme de l'âge ingrat. Sophocle a fait dans *Œdipe à Colone* une effrayante étude de sénilité rancunière et prompte aux larmes. De chaque tragédie se lèvent ainsi des individus dont le visage inoubliable porte des rides et des stigmates. Leurs voix ont des fêlures, des notes fausses. Ce ne sont plus des personnages de légende, ce sont nos frères.

Mais, à partir du moment où l'être prend une telle importance, le poète est tenté de se libérer de la tradition légendaire. Un mythe, en effet, du moment que l'on essaie de le ser-
rer de près, est toujours absurde ou invraisemblable. Il transcrit en termes humains une réalité d'origine toute différente. Il n'est pas né de l'expérience et il se moque d'elle. Et si elle entreprend de le critiquer, il résistera difficilement à l'examen.

Cela se voit bien dans l'histoire d'*Œdipe*. Elle est faite de plusieurs épisodes synonymes, agencés de manière à composer une biographie. Les différents rites préalables à la conquête du pouvoir ont été ordonnés et soumis à la durée. Dans la légende épique antérieure

à Homère, il semble bien que les prouesses avaient lieu en très peu de temps et que Jocaste découvrait l'identité de son mari aussitôt après leur mariage, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pas d'enfants. Mais la révélation du double crime prend une signification bien plus grave si l'union incestueuse a duré et si elle s'est trouvée féconde. Les deux époux sont attachés l'un à l'autre par une longue habitude: ils s'aiment l'un l'autre en ceux qu'ils ont appelés à l'existence. Et voici que ce bonheur apparaît fondé sur ce que les dieux et les hommes condamnent le plus sévèrement. Seulement, s'ils ont vécu ensemble pendant des années, comment aucune parole de Jocaste ou de quelque Thébain n'a-t-elle pas fait connaître à Œdipe l'identité de l'homme qu'il a tué au carrefour? Comment le devin Tirésias, qui accuse le roi après quinze ans passés, n'a-t-il point parlé plus tôt? Avec un art prodigieux, Sophocle obtient que les auditeurs, distraits par la rapidité de l'action et par la beauté du poème, ne se posent aucune de ces questions. Mais il ne peut empêcher qu'elles n'assaillent le lecteur.

On pourrait multiplier les exemples analogues. Le mythe de Médée qui tue et rappelle à la vie vient probablement de rites d'agrégation où le novice est supposé mourir et renaître, comme c'est le cas dans la prise d'habit des ordres cloîtrés. Lorsque cela cessa

d'être compris, on vit dans Médée une enchantresse capable de ressusciter et qui, si elle tue, le fait par haine ou par vengeance. Du mythe transformé en légende s'est levée la prodigieuse figure de Médée déçue et redoutable, telle qu'elle apparaît dans la tragédie d'Euripide. Et si habile est Euripide qu'il parvient à nous faire admettre deux choses contradictoires : Jason, décidé à épouser la princesse de Corinthe, chasse ses enfants avec leur mère; Médée, pour blesser Jason, égorge les deux fils nés de leur union. Le premier fait est vrai psychologiquement et il ne cadre plus avec la fable nouvelle, car Jason, souhaitant recommencer sa vie, désire se débarrasser des enfants nés de l'étrangère et Médée le sait trop bien. Cependant, le poète nous donne le sentiment que la pensée du meurtre est bien née dans l'esprit de la femme outragée. De telles réussites montrent l'extrême difficulté du jeu. Cette difficulté, Eschyle seul parmi les tragiques paraît ne l'avoir nullement éprouvée.

Cela se comprend si l'on compare son œuvre d'une part à celle de Pindare, et d'autre part à celle de ses deux successeurs. Pindare, louant des vainqueurs, évoque sans cesse les légendes. Les aspects qui lui plaisent le plus sont précisément ceux où nous reconnaissons des mythes. Il les accepte tels quels, essentiellement hétérogènes à toute expérience,

irréductibles à la vie quotidienne. Jamais il n'entreprend de les conter à la manière d'un historien qui fait un récit. Il se borne à quelques brèves allusions, associant à un nom un geste, une parole, un autre nom. Cela ne dure pas plus qu'un éclair, puis tout rentre dans l'ombre, tandis qu'un halo subsiste autour du mystère entrevu. Le climat des mythes est le climat même de la poésie pindarique. Des réalités énigmatiques et belles affleurent comme des coraux à la surface d'une mer rayonnante. Où sont les racines de cette étrange végétation? d'où vient-elle? comment s'est-elle propagée? quelle eau vivante a pu la nourrir? Jamais le poète ne tente de coordonner les images fabuleuses auxquelles il se complaît; jamais il ne les associe pour en faire des histoires suivies. Il les propose juxtaposées, laissant aux lecteurs⁽¹⁾ le plaisir de retrouver, d'ellipse en ellipse, la ligne une, mais sans cesse interrompue, qui circonscrit sa pensée. Cette forme de lyrisme admet spontanément

(1) Laissons de côté le problème de l'auditeur, qui me paraît insoluble. Je ne vois pas comment un public de gens simples a pu comprendre quoi que ce soit à des poèmes écrits dans une langue tendue, prodigieusement brève, que le poète crée à chaque mot. Et ces odes étaient chantées et dansées. Si légère que fût la musique, si simples que fussent les mouvements des choreutes, ils distraient des paroles. Le même problème se pose à propos des chœurs tragiques. Dans les adaptations modernes, le public distingue à peine ce que dit le chœur et n'en comprend pas un mot.

ce que les légendes archaïques ont d'incohérent et de fragmentaire.

Mettre un mythe en scène est infiniment plus difficile parce que le poète doit tout exposer, même des choses qui, vues de trop près, paraîtraient absurdes et invraisemblables. Le génie d'Eschyle arrive à nous faire admettre la fuite des cinquante princesses devant leurs cinquante cousins et l'entretien du Titan enchaîné avec la jeune fille transformée en vache. C'est qu'il excelle à exposer sommairement, rapidement, obligeant l'attention à se fixer où il veut et non ailleurs. Le don d'éclairer vivement quelques points et de laisser tout le reste dans l'ombre, il l'a comme Pindare et s'en sert comme lui pour exprimer dans la langue de la vie une réalité transcendante à la vie. De plus, le récit et l'action tiennent peu de place dans ses tragédies. Une grande partie du champ est occupé par les chœurs où l'on retrouve un impressionnisme voisin de celui de Pindare. Et cette écriture sommaire, rompue, aussi éloignée que possible de la diction quotidienne, crée une lumière irréelle qui convient au mythe.

De plus, l'œuvre d'Eschyle contient, elle aussi, d'admirables caractères. Dans les *Perses*, Xercès faible et impressionnable, Atossa énergique, autoritaire, mais incapable de rien apprendre d'une défaite; dans les *Sept*, Étéocle, une brute qui fait admirable-

ment son métier de roi-soldat; dans *Agamemnon* surtout, l'incomparable Clytemnestre, la figure la plus vivante, la plus chaude de tout le théâtre antique. Mais comment ne pas voir que ces trois pièces sont précisément celles où le mythe ne joue aucun rôle? où les fables sont le plus éloignées de leurs origines religieuses? Les *Perses* sont une pièce historique; le sujet des *Sept* vient du roman de chevalerie qui fut tardivement cousu à la légende d'Œdipe; quant à la geste des Atrides, dans les poèmes homériques déjà elle apparaît si savamment rationalisée que bien des gens s'y sont laissé prendre et ont vu dans Agamemnon un authentique roi d'Argos ou de Mycènes. Et cependant on adorait un Zeus Agamemnon en Laconie, ce qui en dit long sur l'origine mythique du roi des rois. Eschyle, comme Homère, voit en lui un homme et rien de plus.

Résumons. Les poètes tragiques traitent une matière qui leur vient des fables. Ils ne peuvent pas, comme les lyriques, en éclairer uniquement quelques sommets à leur gré. Les lois de leur art leur imposent un certain réalisme, du moins en ce qui concerne la psychologie. Mais toute interprétation réaliste corrode la légende et d'autant plus grièvement que celle-ci a été choisie plus bas sur la longue route qui, partie des profondeurs du mythe, monte vers les clartés familières du

roman. Comment sauver à la fois l'observation exacte des caractères et l'atmosphère religieuse hors de laquelle la tragédie ne saurait vivre?

Les dramaturges du Vème siècle ont résolu la question avec un tact infini. Tantôt ils élisent des épisodes qui ont déjà été transformés en chansons de geste par des poètes antérieurs et dont le caractère mythique est à demi effacé (Eschyle dans *Agamemnon*, dans les *Sept*, Euripide dans *Hécube*, dans les *Troyennes*; Sophocle dans *Philoctète*); tantôt ils prennent un épisode peu connu, pour lequel la tradition leur impose des contraintes minimales (Euripide dans *Ion*); tantôt ils donnent une suite à une histoire célèbre (*Iphigénie à Tauris*); tantôt ils mettent au premier plan un personnage dont l'existence légendaire était restée jusqu'alors imprécise. C'est ce que Sophocle a fait dans *Antigone*, avec un bonheur incomparable.

Avant lui, les poètes du cycle thébain avaient raconté la destinée des enfants d'Œdipe, attachant certainement plus d'importance aux deux fils, Étéocle et Polynice, qu'à leurs deux sœurs. Ils semblent aussi avoir connu des traditions relatives à Ismène à une époque où Antigone n'était encore qu'une ombre sans corps. D'autre part, il existait de très anciennes traditions relatives aux funérailles des chefs argiens tombés devant Thèbes. On ra-

contait que les Thébains avaient refusé de rendre les corps de Polynice, de son beau-père Adraste et de leurs alliés. Alors les gens d'Eleusis s'étaient mis du côté des Argiens et, leurs armes ayant obtenu satisfaction, ils avaient inhumé les morts sur leur territoire après leur avoir rendu les derniers honneurs. Cet état de la légende existe encore dans les *Suppliantes* d'Euripide, modifié en ceci que le poète fait de Thésée et des Athéniens les champions des morts et de la piété outragée.

Sophocle substitue à ces actions collectives des volontés individuelles. Le conflit intéresse quelques personnes seulement, mues par des sentiments vifs, par des affections passionnées. Un roi refuse la sépulture à l'ennemi du pays. Une sœur enfreint la défense par amour pour son frère. Un jeune homme partagé entre son père et sa fiancée, le cœur déchiré, prend parti pour la condamnée. Une mère désespérée suit son fils dans la mort. Et le roi paie de son bonheur sa coûteuse victoire. Ces conflits seraient exactement aussi graves si le roi n'était pas Créon, frère de Jocaste, si l'héroïne n'était pas la fille de Jocaste et d'Edipe. La légende sert simplement à dépayser le sujet, à le transporter dans l'atmosphère qui, pour des Hellènes, est celle de la poésie même. De plus, en se rattachant à des événements connus, cent fois racontés avant lui, Sophocle peut faire l'économie d'une exposi-

tion. Le drame est engagé dès les premières répliques.

Voilà donc, le poète libre de traiter à sa guise un sujet taillé par lui, où l'essentiel est non plus une fable, mais des conceptions hostiles qui vont se heurtant. Le drame est tout intérieur et chaque personnage est un caractère. Le Créon d'*Edipe-Roi* est à peine un être réel; fuyant, insaisissable, il paraît seulement pour exécuter les ordres d'Edipe, les désapprouver secrètement et provoquer un magnifique accès de colère. Le Créon d'*Antigone* est autrement vivant. Et nous serions plus sensibles à sa plénitude psychologique si, pour arbitrer le débat entre Antigone et lui, nous pouvions nous faire l'âme d'un spectateur de 440. Nous hésitons trop peu avant de donner raison à Antigone. Pour un Grec, la question était complexe. Assurément, les vivants ont des devoirs envers les morts et la tendresse d'une sœur est un sentiment respectable. Mais un Etat est perdu s'il ne fait aucune discrimination entre ses ennemis et ses défenseurs. Et Créon représente l'Etat. C'est parce qu'ils ont volontairement soumis à l'Etat leurs aspirations et leurs sentiments individuels que les Hellènes sont devenus un peuple civilisé au milieu de voisins restés barbares. En face de Créon (dont le nom signifie *le roi*), Antigone revendique la primauté des droits de la conscience et des lois non écrites.

L'anarchie ne s'est jamais exprimée autrement. Quelle juridiction supérieure départagera deux consciences qui, loyalement, ne pourront se mettre d'accord? Dans le théâtre, des hommes vieux qui avaient combattu dans la guerre de l'indépendance ont dû condamner très vivement et cette fille qui prétend dicter la loi à son souverain et le poète qui la tient finalement victorieuse. Victoire disputée, dont toute la valeur nous échappe si nous voyons dans la pièce un conflit réglé d'avance entre un roi méchant et une enfant héroïque. Les raisons de Créon sont excellentes. Des Créons et des Antigones ont fait de la Grèce ce qu'elle fut : un juste équilibre de collectif et d'individuel. En prenant parti pour Antigone trop vite et sans avoir assez réfléchi (c'est ce que nous faisons tous), nous diminuons la tension antagoniste et nous appauvrissons le drame d'une moitié de sa signification.

Une fois appelée à la vie, Antigone devait poursuivre son existence poétique. Née en marge d'une grande légende, devenue un caractère, maintenant qu'elle était Antigone, une jeune fille différente de toutes les autres, elle continuait d'agir. A la fin des *Phéniciennes*, Euripide imagine de la donner comme compagne à Œdipe partant pour l'exil. Cette vision fugitive d'un vieil homme accablé et d'une enfant courageuse, Sophocle l'a reprise

dans *Œdipe à Colone* et lui a donné sa densité psychologique. Et, à la fin du siècle, lorsqu'on voulut reprendre les *Sept devant Thèbes*, on y ajouta un dénouement nouveau où l'on voyait Antigone résolue, malgré toutes les interdictions et les menaces, à rendre les honneurs au cadavre de Polynice (1). Il ne semble pas que, pour Eschyle, Antigone ait été autre chose qu'un simple nom. Mais, après Sophocle et Euripide, il était devenu impossible de penser à elle sans l'imaginer aussitôt comme une créature indomptable, sœur et fille parfaitement, héroïquement fidèle.

Ainsi les poètes ont collaboré avec le peuple créateur des légendes. Les actes consignés dans les fables sont devenus des âmes. Puis les âmes vivantes ont agi et de nouvelles légendes, nées en marge des plus anciennes, sont entrées à leur suite dans le trésor des traditions nationales. Nous reconnaissons ces additions récentes à leur caractère simple, rationnel, exempt de l'étrangeté qui marque les vieux mythes. Entre eux, un Grec ne faisait aucune distinction, car, même dans les récits les plus vénérables, il ne voyait rien qui ressemblât à une révélation. Mythes archaïques et versions nouvelles étaient pour lui des œuvres de poètes qu'un autre poète pouvait mo-

(1) Ce dénouement figure dans les manuscrits des *Sept* et, par conséquent, dans toutes les éditions.

difier à son gré. Ce peuple qui a tant inventé ne s'est jamais trompé sur le caractère humain de sa création. Jamais il ne l'a prise pour un message divin auquel il faille croire.

Mais jamais non plus il n'a confondu les légendes avec des fictions gratuites. Sans avoir rien de dogmatique, elles doivent quelque chose de surnaturel à la présence des dieux, au caractère exceptionnel des aventures, aux sanctions mystérieuses qui les terminent. C'est grâce à cela qu'elles rayonnent cette lumière dont la tragédie a besoin. A la fin du Vème siècle, Agathon imagina d'écrire un drame sur un sujet forgé de toutes pièces. La tentative échoua. Il existe quelques moments choisis où religion et poésie semblent en Grèce ne composer qu'une seule et même réalité.

10. NATURE ET PRESENCE DU COMIQUE.

Après tant d'études et de recherches, la nature même du comique reste mystérieuse. Tout ce que nous pouvons faire, c'est signaler sa présence et dire simplement que, tandis que *je ne fais qu'un* avec le personnage tragique au moment où il souffre, *je fais deux* avec le personnage comique dont je vais rire. Je me dissocie de lui, je le juge autrement qu'il ne se juge ; je le vois tout autre qu'il ne se voit, à tel point que je me détourne de lui pour fraterniser avec un autre que lui : mon voisin de salle sur le visage de qui, fût-ce un inconnu, je guette le rire que je vais partager. Dans le spectacle tragique au contraire, aucun spectateur ne songe même à ceux qui l'entourent. Chacun s'unit en pensée au héros souffrant.

Le comique implique sociabilité et mise en commun. C'est peut-être à cause de cela qu'il s'évapore si rapidement alors que la matière tragique paraît presque indestructible. J'ai vu des enfants émus jusqu'aux larmes au moment où Antigone dit adieu à la vie. Au contraire,

ce qui a fait rire nos grands-pères ne nous amuse plus guère; et ce qui nous fait rire n'aura plus de sens quand aura disparu le public que nous composons. Les auteurs comiques survivent pour des raisons étrangères à leur faculté de provoquer la gaiété : Aristophane parce qu'il est poète ; Plaute, à cause de l'impartialité goguenarde et méprisante avec laquelle il secoue et malmène ses personnages; Molière, par son sens de la vie et des âmes. Et le cas de Molière garde ceci d'exceptionnel : son comique n'est plus pour nous, dans son œuvre, le principal ; mais du moins il ne s'est ni effrité, ni dénaturé, et après trois siècles il nous fait rire encore. Cela est unique. Nous ne sentons plus la moindre drôlerie dans Térence. Si Beaumarchais nous plaît toujours, c'est par son romanesque et cette grâce brillante qu'il met dans les moindres choses. Regnard est assommant.

Le comique pur n'est peut-être pas assimilable. Molière le présente allié au sentiment, de telle sorte que l'auteur se place avec les spectateurs du côté de quelques-uns de ses personnages. De là, tous ensemble, ils rient des autres. Nous avons tort de croire qu'Élise et Cléante sont sur la scène, Molière dans la coulisse et nous dans la salle. Eux tous et nous-mêmes, nous sommes ensemble sur le belvédère élevé d'où l'on juge Harpagon ridicule. A vrai dire, nous n'y sommes réunis qu'à la fin

de la pièce, quand Cléante et son amie ont traversé la mélancolie des amours menacées et nous-mêmes la colère que l'avarice inspire à notre sympathie. Les erreurs que l'on a commises en interprétant le *Misanthrope* viennent peut-être de ce que Molière y a enfreint les règles du jeu. Un même personnage, Alceste, est chargé de ridicule et cependant il provoque notre intérêt romanesque, alors que, partout ailleurs, les deux fonctions, rigoureusement dissociées, se font repoussoir. Les lecteurs, déroutés, se sont refusés à voir dans l'*atrabilaire amoureux* (1) un personnage ridicule et ils l'ont mis de force de leur côté, celui des juges. Les spectateurs auront été plus clairvoyants.

Les ressorts d'Aristophane sont plus complexes. Le comique se révèle chez lui au contact d'une réalité perçue avec vivacité et avec mécontentement. Il est né de l'esprit satirique et il en est encore mal dégagé, c'est pourquoi chaque pièce semble une scène d'une vaste revue où les Athéniens illustres paraissent pour être vigoureusement étrillés et, s'en allant, céder la place à d'autres. Le rire succède à une irritation et il délivre d'elle; mais il est possible uniquement parce que le poète est capable, à un moment donné, de substituer brusquement à la cité réelle où il se trouve et où il

(1) Sous-titre de la première édition.

se trouve mal, un monde imaginaire où tout marche si bien qu'on ne songe plus à se fâcher, mais seulement à s'amuser des erreurs passées et des erreurs des autres. Dicéopolis déclare la paix pour lui tout seul; Trygée monte la chercher dans le ciel; Pisthétairos s'en va vivre parmi les oiseaux, dans un air ravissant plein de calme et de chansons, Lysistrata découvre qu'une femme a ses moyens à elle pour obtenir de son mari bien des concessions et notamment qu'il renonce à une guerre qu'elle déteste et que lui-même fait sans grande conviction. Tous sont avec le poète du côté des rieurs. Seulement, eux aussi, par moments, sont risibles. Ce qui distingue en profondeur l'utopisme aristophanien du romanesque de nos comédies françaises, c'est qu'Aristophane, bien plus que Molière, est détaché de ses personnages.

Molière fait naître le comique en marge du sentimental (et il est difficile de savoir si le comique garderait sa qualité une fois le sentimental mis de côté). Il en était de même, semble-t-il, dans la comédie nouvelle, celle de Ménandre et de son école, que nous connaissons mal, mais dont les œuvres de Plaute et de Térence, heureusement conservées, sont des imitations. Il suffit de lire le *Cordage* de Plaute, tout le théâtre de Térence, pour voir d'où vient le drame larmoyant : il apparaîtra dès que les éléments romanesques qui

cernent le comique l'auront étouffé et se seront mis à vivre de leur vie autonome.

Chez Plaute, le ridicule naît en plein tragique, du tragique même, pourrait-on dire. Voyez *Pseudolus*: un fils de famille aime une esclave qui est la propriété d'un *leno*. Celui-ci la vendra à qui lui en donnera le meilleur prix. Le jeune homme, Calidore, n'a pas d'argent; mais son esclave et complice, *Pseudolus*, promet de lui en procurer : « *Si je ne peux taper personne d'autre, je taperai ton propre père, — Fort bien, répond le fils, les dieux te gardent toujours à mon affection; mais, s'il est possible, tape aussi ma mère* ». Voilà le ton. Le *leno* est décidé à tirer le plus d'argent possible du troupeau de femmes qu'il a chez lui. Si elles ne peuvent obtenir assez de leurs amants, il en fera des prostituées publiques qui rapporteront davantage. Ses esclaves ont les côtes endurcies à tel point que, lorsqu'on les bat, on se fait plus mal qu'à eux. Heureusement pour les bons principes et pour l'autorité, leur cuir ne sera jamais aussi dur que le fouet. *Pseudolus* roulera le *leno*, le père et quelques autres, mais, après tout, il n'est qu'un esclave aussi et ses fourberies pourraient lui coûter gros. Dans le *Marchand*, un père et son fils se disputent une petite servante. Elle finit par être vendue aux enchères et elle pleure tandis qu'on se demande si elle sera bonne « à moudre le

grain, à faire la cuisine, à filer sa tâche ou à être rossée au fouet ». Nous n'arrivons plus à lire les pièces de Plaute dans le ton où il les a écrites : l'esclavage rend pénibles pour nous bien des situations dont les anciens ne s'émouvaient guère. Il reste que Plaute sert pour révéler le comique d'un réactif si puissant qu'une goutte de plus détruirait tout effet. Ce jeu difficile, il le joue avec une adresse étonnante. Aux moments les plus dangereux, ses personnages s'expriment ou bien avec une crudité terre-à-terre ou bien avec une emphase si drôle qu'on ne songe pas à trembler pour eux. Du reste, si ses comédies restent des comédies et ne deviennent point des drames, s'est surtout parce que Plaute lui-même se désolidarise totalement de ses créations. Les forces qui devraient inhiber le rire sont plus puissantes chez lui que chez Molière. Si elles agissent peu, c'est que lui-même, le tout premier, échappe à leur action.

Chez Aristophane, ces forces sont nulles. Dès les premières répliques, l'action est située hors du réel, dans un monde peuplé d'animaux éloquents, guêpes, oiseaux, grenouilles, tous aussi moqueurs et prompts à railler la sottise humaine. L'irritation déclenche chez le poète, simultanément, la raillerie et une sorte d'utopisme bougon qui le transporte dans un univers assez analogue à celui du drame satyrique : rien n'y est sérieux, rien ne compte.

Les idées montent comme des fusées sans rencontrer aucune résistance et elles s'évanouissent aussitôt. Aucune vibration grave ne peut se propager dans cet air trop ténu. En revanche, un contraste, une brusque rupture de ton, un mot inattendu, une parodie, toutes ces choses qui nous égaient sans que nous sachions très bien pourquoi, prennent ici une valeur incomparable. Un mot obscène clôt un passage de la poésie la plus délicate ; un bravache qui fait la roue trébuché et s'étale au plus fort de son exhibition : libérés du réel, nous sommes tout à ces parades, à ces mots contrastants, à ces calembours et nous retrouvons pour y applaudir une sorte de gaité enfantine.

J'entends ce qu'on objecte. Socrate et Euripide, qui sont en scène sous leur nom, sont des êtres réels. Et Platon dit, dans l'*Apologie*, que les *Nuées* calomnièrent Socrate si efficacement qu'Aristophane doit se tenir pour une large part responsable de sa mort. Cela voudrait dire que la comédie n'était pas un simple jeu sans conséquences. Seulement, ici, ne serait-ce point Platon qui se trompe ? Il avait cinq ou six ans seulement lorsque les *Nuées* furent jouées et il n'en connut que le texte, car la pièce ne fut certainement pas reprise pendant le dernier quart du Vème siècle. Elle n'avait eu que le troisième et dernier rang au concours de 423 et elle venait en

un temps de grande production. Pour chaque fête, des auteurs en renom apportaient des œuvres nouvelles; on ne songeait guère à remettre à neuf des choses déjà entendues et qui n'auraient point plu, car une bonne comédie doit être pleine d'allusions aux scandales, aux modes, aux événements de l'année. Les Athéniens ne virent donc qu'une seule fois la farce des *Nuées* représentée sur le théâtre. C'était en 423. Très rares furent ceux qui lurent le livret. Vingt-cinq ans après, leurs fils condamnèrent Socrate à boire la ciguë parce qu'il ne croyait pas aux dieux de la cité et qu'il corrompait la jeunesse. A cette époque, il y eut des gens instruits pour se rappeler qu'Aristophane, parmi d'énormes plaisanteries, avait dit quelque chose de semblable. Ces souvenirs, quoiqu'ils ne dussent franchir que vingt-quatre années, remontaient à un temps reculé, car entre les *Nuées* et la mort de Socrate il y avait eu les deux dernières phases de la guerre du Péloponnèse et la défaite athénienne. Depuis la victoire spartiate, il n'était plus permis de mettre en scène des gens sous leur nom. Aristophane lui-même avait cessé d'écrire de grandes revues satiriques. Il composait maintenant des ensembles d'une fantaisie plus abstraite et plus sèche, l'*Assemblée des Femmes*, *Plutus*. Lui-même et bien d'autres regrettaient le bon temps où un Athénien pouvait dire en plein théâtre tout ce qui

lui passait par la tête. Le malheur avait développé un conformisme dont souffraient tous les hommes de l'ancienne génération. Platon, lui, n'avait qu'un peu plus de vingt ans au jour du désastre, lorsqu'il fallut décidément se reconnaître vaincu, démolir les Longs-Murs et accepter le gouvernement des trente Tyrans. Il n'a connu d'autre régime que celui de cette après-guerre déçue, timorée, ombrageuse, soucieuse de chercher des coupables, prompte à en trouver jusque parmi les poètes et les philosophes. En un temps où de terribles disgrâces ont enseigné que tout est sérieux, rien d'étonnant s'il accorde une gravité excessive à la bouffonnerie de 423, et s'il appelle calomnie ce qui n'était qu'une caricature un peu poussée.

Du reste, lui-même est loin d'avoir toujours représenté Aristophane comme un ennemi de Socrate. Dans le *Banquet*, qui est censé se passer chez Agathon en 416 (sept ans après les *Nuées*, dix-sept ans avant le procès), Socrate et Aristophane se rencontrent chez cet ami commun, boivent ensemble et, à l'heure où chantent les coqs, quand tous les autres convives sont depuis longtemps endormis, eux causent encore, en se passant la coupe l'un à l'autre. Dans le *Banquet*, qui fut écrit après l'*Apologie de Socrate*, Platon semble avoir voulu se corriger lui-même et indiquer plus

exactement dans quel esprit il faut lire les *Nuées*.

Ce qui est réel dans la comédie ancienne, ce ne sont pas les individus, même lorsqu'ils paraissent en scène sous leur propre nom, ce sont les groupes, les paysans d'Acharnes furieux parce que les Spartiates ravagent leurs champs et leurs chères olivaias qu'il faut si longtemps pour reconstituer; les gens de la Ligue excédés par l'impérialisme attique; les chevaliers hostiles à la politique de Cléon et désireux de restaurer les mœurs d'autrefois. Tout cela est court, mais solide. La réalité qui blesse Aristophane et qui donne l'élan à la fois à son utopisme et à son génie satirique l'atteint chaque fois, non comme personne, mais comme membre d'une société. En Grèce, tout commence par le collectif. En psychologie aussi bien qu'en morale, on pense par ensembles avant de penser par individus. Nous connaissons fort mal la comédie moyenne qui se développe pendant le IV^{ème} siècle, mais nous avons des titres de pièces perdues : ce sont généralement des noms qui désignent un métier, ou une condition sociale, ou un pays. Cela revient à dire que l'on raillait les gens, non à cause de ce qu'ils étaient en eux-mêmes, mais à cause du pli que leur avait donné leur origine ou leur profession. Il faut attendre jusqu'à la comédie nouvelle avant de trouver quelque intérêt pour le singulier, son carac-

tère, sa destinée. Encore l'observation portée d'abord sur des types schématisés : l'avare, le superstitieux, le père autoritaire, le fils prodigue. La psychologie est encore subordonnée à des relations sociales ou familiales. L'homme avec ce qu'il y a en lui de bon et de mauvais mêlés l'un à l'autre, d'inattendu, d'inclassable, la comédie ne fait que l'ébaucher alors que la tragédie en a donné déjà les dessins les plus fermes.

A cela, on mesure l'avance que les légendes ont donnée aux poètes qui ont pris en elles leur point de départ. En présentant ses créations comme des figures historiques, la tradition populaire invitait à les prendre au sérieux. En n'esquissant que sommairement les caractères, elle invitait à parfaire ce qu'elle-même laissait inachevé. Et les tragiques ont répondu à la double invitation. En revanche, l'histoire de la comédie grecque montre avec quelle timidité un homme se risque à inventer de toutes pièces le caractère d'un autre homme, et combien sa timidité s'aggrave dès qu'il a conscience du caractère gratuit de son invention. Le romancier, dit Mauriac, est le singe de Dieu. Mais il a fallu des siècles avant que l'homme se risque à imaginer d'autres hommes à sa ressemblance. L'audace des tragiques leur est venue pour une grande part de ce qu'ils ne savaient pas qu'ils inventaient. Ils croyaient copier.

11. LES GUEPES.

Les *Plaideurs* commencent par un long monologue criblé de proverbes, où le fil casse presque à chaque vers; mais, ensuite, l'action s'achemine vivement vers la forme presque géométrique qu'elle prend au milieu du second acte, quand les trois fous sont en présence, Dandin à la lucarne du toit, Chicaneau et la comtesse s'injuriant au rez-de-chaussée tandis que l'Intimé, un peu en retrait, donne le *la* au public. Un spectacle bouffon constitue dans la comédie française un sommet, c'est pourquoi il vient au milieu ou à la fin de la pièce. Dans la comédie grecque, il vient au commencement, pour obtenir le silence du peuple dans l'immense théâtre ouvert où nul rideau ne marque une séparation nette entre le profane et le sacré, entre le bavardage et l'attention. Les *Guêpes* s'ouvrent ainsi par une bouffonnerie. La maison de Philocléon, le Dandin grec, est entièrement entourée d'un filet. Le vieux, que son fils a mis sous les verrous, dort en haut de la terrasse; devant la porte, les deux esclaves chargés de le surveiller tombent de sommeil, se houspillent, se

chamaillent et lancent des lazzis aux spectateurs. Dans ces sortes de parades foraines, une scène muette précédait certainement les premiers vers de notre texte. Plaute et Térence employaient encore le même procédé.

Philocléon est juge comme on l'était dans Athènes, où les tribunaux étaient constitués par de simples citoyens tirés au sort et payés trois oboles par jour, avec quoi il y avait moyen, non de vivre, mais de ne pas mourir de faim. Pour multiplier les indemnités et les cadeaux des plaideurs, Démos-Juge encourageait la délation, faisait durer les procès et attirait à lui ceux des alliés : du fond des îles, les gens étaient obligés de venir à Athènes pour soumettre leurs litiges à un tribunal athénien. Aristophane se moque du système et, surtout, de la médiocrité des ambitions populaires. Est-ce que des gens qui ont vaincu à Marathon devraient se contenter d'une aumône de trois oboles, alors que les requins qui ont institué le régime vivent comme des princes, recevant « pots de salaisons, vins, tapis, fromages, miel, sésame, coussins, coupes, manteaux, couronnes, colliers, vases à boire, riche santé » ? Pour détourner le vieux de la course aux trois oboles, son fils lui promet « tout ce qui convient à un vieillard, du gruau à savourer, un manteau moelleux, une bonne fourrure, une courtisane qui lui frotera le membre et les reins ». Sans

compter qu'il pourra juger à domicile, tant qu'il lui plaira, deux chiens maraudeurs qui portent les masques de Lachès et de Cléon.

Seulement, cela ne prend pas si aisément. Philocléon, détourné des procès, prend goût aux orgies. Il a le vin mauvais et s'empiffre, après quoi « *il danse, saute, pète, rit aux éclats, comme un âne repu d'orge* » ; il bat les esclaves et chipe aux convives la joueuse de flûte. Le fils poursuit le *vieil imbécile, tripoteur de truies*. Comédie, non d'un homme (ni, comme chez Racine, d'un pli du caractère), mais d'une génération : celle qui, après la victoire, a eu la part trop belle, la vie trop facile et qui s'est engourdie dans sa médiocrité. Les jeunes regardent avec dégoût cette sénilité hilare. Eux-mêmes ne valent pas mieux. Ils ont simplement les dents plus longues et une volonté de puissance un peu plus dépouillée.

Aucun respect des fils pour les pères. Il n'y en a pas davantage dans la comédie nouvelle telle que Plaute nous en donne le reflet. Or, en Grèce comme en Italie, le père a légalement toute autorité sur ses enfants. L'esclave n'est rien : le citoyen et lui n'appartiennent pas à la même humanité. La femme n'existe que comme mère des enfants. Dans le monde de Plaute, ce sont les esclaves qui mènent le jeu ; les vieillards sont bafoués par les jeunes gens et par leurs valets. Les courtisanes sont

bonnes filles, spirituelles, écoutées. Nulle part, la vertu antique n'est plus allègrement tournée en dérision. La littérature ne reflète pas les mœurs; elle les compense.

12. LA PAIX.

En 421, au moment où, après onze ans de guerre, Nicias allait signer la paix avec Sparte, le petit peuple de l'Attique en avait prodigieusement assez d'être convoqué à chaque instant avec des vivres pour trois jours, puis d'être nourri d'oignons et couché sur la dure. Tout le monde avait envie de « *naviguer, demeurer, faire l'amour, suivre les processions, jouer au cottabe, faire les sybarites et chanter tra la la* », le tout à sa guise. Trygée monte au ciel sur le dos d'un escarbot et il ramène la Paix. « *Elle embaume la saison des fruits, le bon accueil, les Dionysies, les flûtes, les tragédiens, les chants de Sophocle, les grives, les petits vers d'Euripide, le lierre, la passoire au marc, les gorges des femmes courant aux champs, la servante ivre, la mesure renversée et bien d'autres choses encore.* » Les fabricants de panaches, de lances et de boucliers s'arrachent les cheveux, mais celui qui vend des pioches, heureux de voir l'heure de sa revanche, pète en riant au nez du fourbisseur.

Victoire de la faux sur la pique. Aristopha-

ne a écrit la plus jolie, la plus délicieusement ailée de ses pièces sur ce thème qui, à vrai dire, n'est nullement celui de la guerre, mais tout au plus celui de la mobilisation. C'est à peine si le nom de la mort est prononcé dans ces scènes charmantes où la guerre est honnie, non parce qu'elle tue — les batailles dans l'antiquité devaient être si peu meurtrières — mais simplement parce qu'elle empêche de jouir. Eschyle, dans les chœurs d'*Agamemnon*, juge durement le marché absurde que font les belligérants auxquels Arès rend un peu de cendre sèche en échange d'un beau corps, vivant, lourd, aimé. Mais ce n'est point là un thème bon pour la comédie, ni davantage de savoir si la guerre est ou non utile à l'État. L'État, ce n'est plus du tout une idée abstraite, un ensemble de volonté bien accordées; c'est un conflit d'intérêts déchaînés où chacun essaie de se faire entendre et de couvrir la voix des autres. Dans le nombre, la sympathie d'Aristophane n'hésite pas. Elle va tout droit à ces paysans qui ont faim de bonnes tripes bouillies, de figes sèches, de marc de raisin. L'État, c'est eux, car c'est eux qui donnent à manger aux autres. L'État peut-il se bien porter quand le citoyen a la panse vide? Non. Aussi, dans les *Acharniens*, Dicéopolis, en pleine guerre, déclare la paix pour son compte personnel et agit en conséquence. Que les autres continuent à se battre pour peu qu'il

leur en chaille. L'individu a bien repris sa revanche sur la cité dompteuse d'hommes. Il a appris ce que c'est que vivre sa vie (c'est-à-dire celle qui est conforme à son génie, dût-elle déplaire à tout le reste du monde); il a inauguré l'ère du bonheur individuel. Cet hédonisme populaire et bonhomme, Aristophane l'approuve de tout son cœur d'Athénien grandi dans l'euphorie des Cinquante Années. Cela ne l'empêche du reste nullement de louer sincèrement et de regretter le cher vieux passé où le citoyen était rigoureusement soumis à l'Etat et astreint toute sa vie au service militaire. Un poète comique peut se permettre semblables illogismes.

13. ANTHOLOGIE.

Les Grecs ont toujours aimé les petits poèmes où quelques vers enferment une pensée ingénieuse et fine. Ils les appellent des *épigrammes*, c'est-à-dire des inscriptions, parce qu'en effet les plus anciennes étaient destinées à être inscrites soit sur des tombeaux ou des monuments, soit pour accompagner des offrandes. Bientôt, d'autres poètes adressèrent de petites pièces, composées de deux ou plusieurs distiques élégiaques, à des jeunes filles, à des adolescents aimés. L'épigramme devint ainsi un genre littéraire et les écrivains s'amusaient au jeu des répliques; à un poème sur un sujet donné on répondait par un poème de la même dimension où le thème reparaissait sous un aspect renouvelé. Il faut lire et comparer les deux pièces pour juger de la réussite. Jeu très ancien : à Mimnerme qui souhaitait mourir avant sa soixantième année, Solon, amicalement, répondit :

« Consentirais-tu à m'écouter? supprime cela et ne m'en veuille pas si je te donne un meilleur conseil. Corrige ce vers, fils d'Apol-

lon, et chante désormais: « Que j'aie quatre-vingts ans quand la destinée m'enverra la mort ».

Ainsi l'homme de devoir fait la leçon à l'hédoniste. Voyons ce que donne le jeu appliqué aux épigrammes funéraires. En voici une que les Anciens admiraient beaucoup :

« L'homme avait nom Hippémon, le cheval Podargos, le chien Léthargos, le serviteur Babès; c'était un Thessalien, venu de Crète, Magnésien d'origine, fils de Hémon, et il est mort au premier rang à la rencontre de l'âpre Arès » (Anthologie Palatine, VII, 304).

Elle résume en effet une destinée exemplaire, celle d'un homme qui était assez riche pour combattre à cheval et avoir une ordonnance, qui mourut dans la force de l'âge, car on ne mettait au premier rang ni les recrues ni les aînés, et qui est tombé en plein combat, faisant le seul métier digne d'un homme, celui du citoyen-soldat. L'homme, le cheval, le chien et le valet ont dû périr ensemble, et la stèle donne à leur courte existence le seul prolongement sur lequel ils aient pu compter : un nom conservé. Au VI^{ème} siècle de notre ère, un chrétien, Paul le Silenciaire, se moque de la fallacieuse promesse d'immortalité ainsi donnée par un poète à un pauvre mort et il écrit ce dialogue désabusé qui est la satire de toutes les épigrammes funéraires :

- « — *Mon nom...*
 — *Cela m'est égal.*
 — *Ma patrie...*
 — *Cela m'est égal.*
 — *Je suis d'une race illustre.*
 — *Et quand tu serais de la plus obscure?...*
 — *J'ai quitté la vie parmi les honneurs.*
 — *Et quand tu n'en aurais point eu?*
 — *Et maintenant je repose ici...*
 — *Qui? quoi? à qui parles-tu? »* (A. P. VII, 307).

Maintenant, voici les deux autres points cardinaux : l'épithaphe que Sardanapale avait composée pour lui-même en assyrien et qui fut traduite en grec :

« *Tout ce que j'ai, ce sont mes mangeailles, mes débauches, les délices que j'ai apprises en compagnie des Amours: le reste, ma prospérité, j'ai tout laissé »* (A. P. VII, 325).

Et la réponse de Cratès de Thèbes à ce méprisable épicurisme :

« *Tout ce qui me reste, c'est ma science, mes méditations et les nobles choses que j'ai apprises en compagnie des Muses; le reste, ma prospérité, est parti en fumée »* (A. P., VII, 326).

Ces quatre épigrammes composent une rose des vents par rapport à laquelle les autres poèmes du recueil s'ordonneront assez aisément.

C'est à l'époque alexandrine, semble-t-il, que

l'on commença de faire des collections d'épigrammes, chaque poète ajoutant à ses œuvres personnelles des poèmes du même genre afin de former ce qu'on appelait volontiers des *Couronnes*. Plus tard encore, ces *couronnes* qui avaient sans cesse été accrues furent groupées en *anthologies* auxquelles on continua d'ajouter des pièces aussi longtemps que vécut la culture grecque. L'*Anthologie Palatine* contient près de 4000 *inscriptions*, réparties, sans aucun souci de la chronologie, en quinze livres d'après les sujets. Ce classement permet de suivre l'histoire d'un thème à travers différentes époques et de voir comment, peu à peu, il s'affine, puis se dégrade.

Parmi les épigrammes funéraires figurent deux pièces d'Anacréon.

« C'est pour Abdère qu'il est mort, Agathon à la force terrible; toute la ville, près de son bûcher, jeta le cri funèbre. Un jeune homme pareil, jamais le sanguinaire Arès n'en a fait périr dans les tourbillons affreux de la bataille » (A. P., VII, 226).

« Et toi aussi, Cléanoridès, c'est la nostalgie de la terre natale qui t'a perdu. Tu as affronté le Notos et ses tempêtes en hiver; la saison t'a retenu sans vouloir accepter de toi une caution, et le flot transparent a ballotté ta désirable jeunesse » (A. P., VII, 263).

On connaît peu de pièces authentiques d'Anacréon et celles-ci le sont probablement, pré-

cisément parce qu'elles n'ont rien d'anacréontique. Un faussaire y aurait mis des roses, du vin et des Amours. Il n'aurait pas trouvé cette précision sèche et le tragique implicite d'un corps adolescent pour toujours inaccessible, effacé par la mer. Ces deux pièces ont une simplicité, une netteté de lignes qui eut tôt fait de disparaître dans un genre où chaque poète, pour donner une réplique à des œuvres précédentes, fut induit, soit à raffiner, soit à exagérer. C'est par la préciosité et par l'outrance que pèchent les pièces un peu tardives. Si l'on veut sentir les progrès de la sclérose, il faut lire les épigrammes où s'expriment le père spartiate enterrant sans une larme le fils qui s'est bien conduit, la mère spartiate plongeant une lance meurtrière dans les larges flancs du déserteur. Haïssables géniteurs, détestable littérature. Tyrtée disait qu'il fallait tenir bon dans le rang, mais il savait bien que cela coûte cher, que le jeune soldat lutte durement contre la peur et qu'il mord sa lèvre dans son affolement maîtrisé. Tyrtée écrivait pour des hommes qui faisaient la guerre et lui-même la connaissait. Les poètes de l'époque romaine, visiblement, n'en ont plus qu'une notion toute livresque et leur héroïsme est sans frontière.

14. DIEU, L'HOMME ET LE MONDE CHEZ LES PHILOSOPHES.

Les langues indo-européennes donnent à l'homme un nom qui signifie tantôt le *mortel* comme en grec ⁽¹⁾, tantôt, comme en latin, le *terreux*. *Homo* se rattache à la même racine que *humus* et *humilitas*. Sans le savoir, Péguy commentait une étymologie savante lorsqu'il écrivait les strophes d'*Eve*:

*Seigneur qui les avez pétris de cette terre,
Ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés
terreux,
Vous les avez pétris de vase et de poussière,
Ne vous étonnez pas qu'ils marchent
[poussiéreux...*

Dans toute la poésie ancienne, le *mortel*, le *terreux* s'oppose dans sa bassesse aux dieux immortels. « Il n'y a rien de plus misérable que l'homme parmi tous les êtres qui respirent ou qui rampent sur la terre »,

(1) *Brotos*. *Anthrôpos* vient de *anêr*, mais le mot est difficile à expliquer.

dit Zeus dans l'*Illiade* (XVII, 447). Et Métanire dit, dans l'*Hymne à Déméter*: « *Ce que les dieux nous envoient, même si nous en souffrons, force nous est de nous y résigner, nous les hommes. Car le joug est sur notre cou.* »

On voit ici la différence entre ce sentiment et l'humilité chrétienne. Un chrétien reconnaît qu'il est peu de chose parce qu'il compare son néant à l'infinie perfection de Dieu; le Grec, parce qu'il redoute les caprices d'un dieu méchant. Un mortel, dit Hérodote, ne doit pas se dire heureux avant que sa dernière heure ait sonné, l'affranchissant de toutes les vicissitudes. Car la divinité est chose envieuse et brouillonne : elle se plaît un jour à dépouiller celui qu'elle avait comblé jusqu'alors.

Tel est le sentiment instinctif du Grec : l'homme est faible; le dieu est puissant, mais il n'est point bon. Le point de vue changera avec les philosophes. Lorsque les poètes parlent de l'homme et de Dieu, allons au fond des choses : ils confrontent simplement le projet de l'un de nous avec l'imprévu qui le sert ou qui le dessert et ils généralisent rapidement le jugement tout sentimental qui leur vient aux lèvres si le ciel ne dispose point comme le mortel avait proposé. Les philosophes, tout au contraire, voient l'homme au milieu du monde. Il constatent que l'homme connaît le monde, ce qui peut se comprendre seulement si les dieux, le monde et l'intelligence humaine

sont des réalités accordées entre elles. Du coup, l'homme cesse d'être pur néant, le dieu d'être pur caprice. Tous deux font partie d'un système unique, intelligible, dont les éléments sont tous nobles, même s'ils le sont inégalement. Voilà le point de départ. Quelle est, pour les philosophes anciens, de Platon à Plotin, la position de l'homme dans l'univers?

Platon pense en figures vivantes et ne peut s'imaginer un plan du monde et de la vie sans voir au centre l'homme à qui correspondent ces constructions. Socrate est l'homme pensant qui est nécessaire au monde platonicien, de même que l'univers platonicien est nécessaire à Socrate. La prodigieuse impression de réalité, de solidité que nous donne Socrate vient moins de ce qu'il a pu être de son vivant que de l'intensité avec laquelle Platon sentait le „vivre pour penser” qu'il a incorporé en Socrate. La réussite de Platon, c'est de lui avoir à la fois laissé tant de traits individuels et donné une signification si générale.

Accorder une telle primauté à l'activité pensante conduit nécessairement à accentuer l'antinomie entre l'âme et le corps. Aussi, ce que Platon cherche à situer dans l'univers, ce n'est pas à proprement parler l'homme — pour cela il faudra attendre Aristote —, c'est l'âme, accompagnée du corps et gênée par lui. La vie ordinaire, avec ses éléments tangibles, n'a aucune réalité pour Platon. La vraie vie, c'est

la connaissance de plus en plus pénétrante, c'est une aspiration entraînant, de l'être, des éléments de plus en plus nombreux. L'âme s'harmonise et s'assainit à mesure que la fonction de connaissance y devient dominante; elle entraîne le corps qui voudrait lui faire mener une vie pour laquelle elle n'est point faite; puis, lorsqu'elle est bien organisée, elle se met à chercher la justice.

Une Idée qui cesserait d'être désirée et aimée ne serait plus une Idée, de même qu'une âme qui ne chercherait plus l'Idée ne serait plus une âme. Ame et Idée ne peuvent se dissocier l'une de l'autre. Ce n'est que de leur corrélation telle qu'elle est vécue dans l'expérience philosophique que les deux termes reçoivent leur sens plein.

Quant au sort de l'homme, c'est-à-dire à l'aventure que vit l'âme dans le monde, cela est de l'ordre du mythe. C'est le mythe qui rétablit l'unité entre la vie et la pensée, irréalisable ici-bas, puisque l'âme contemplatrice des Idées n'a nul besoin du monde, tandis que l'homme ne peut exister en dehors du monde. Le monde est nécessaire pour donner à l'homme la plénitude de son être et de sa signification : pensée qui sera développée et achevée par Aristote, tandis que le thème de l'âme sera repris par Plotin et par saint Augustin. Les deux thèmes conjugués détermineront l'ambiance philosophique du moyen-âge.

Aristote est le premier à situer l'homme dans le monde et par rapport au monde, le monde étant un tout bien organisé où l'homme tient sa place. Il ne s'agit plus ici de l'homme platonicien dépouillé, transformé par l'activité philosophique, être vivant subordonné à l'âme qui pense et qui cherche. Voici l'homme normal, tel qu'il est par nature et dans la nature, déterminé par tout un ensemble de relations; il fait partie d'un système donné de moyens et de fins sans lequel il ne peut se comprendre et qui est incomplet sans lui.

La philosophie gréco-romaine — chez Cicéron, Sénèque, Epictète, Marc-Aurèle — reprendra cette idée, mais du point de vue de la vie individuelle. Ce qu'elle cherche à saisir, c'est la notion de personnalité, située à l'intersection d'un caractère et d'une expérience. Il ne s'agit plus ici de définir l'homme comme élément du monde naturel et moins encore la relation de l'homme à l'éternel, mais de juger une vie humaine, c'est-à-dire une durée considérée en un individu et chargée d'événements. Dans une telle conception, la philosophie accepte d'être jugée en son efficacité à agir sur la vie. Premier dialogue entre la sagesse et l'expérience; première élévation de la personnalité sur le plan philosophique. Car la personnalité véritable, c'est celle du sage, qui sait exactement quel anneau il représente dans la chaîne des effets et des cau-

ses, à quelle juste place il trouvera sa liberté et son efficacité. L'homme, pour bien jouer son rôle, doit être bien portant et réaliser en lui le vœu de la nature. Ainsi, la philosophie devient un humanisme qui dépasse l'homme en cherchant à le situer dans un ensemble de relations bien établies. Quant au sage, son devoir est de se perfectionner, non dans le sens du dépouillement platonicien, mais en mûrissant ce qui, dans son individualité, sert le mieux les fins auxquelles il est, comme individu, subordonné. Il est indispensable qu'il se voie lui-même tel qu'il est dans le monde, ni trop petit, ni trop grand. Lorsqu'il aura pris cette exacte conscience de soi, il constatera les obstacles et il saura les vaincre. Sagesse et volonté sont les deux aspects de sa personnalité: agir en accord avec soi-même et avec la nature. L'être n'est qu'en partie donné à la naissance: c'est la volonté personnelle qui achève de le construire et de l'harmoniser avec le tout. L'affirmation des philosophes latins, ce n'est plus: *Je suis*, mais: *Je suis moi*. La connaissance pure cède devant le primat de la vie.

Tout opposée est la position de Plotin. L'homme sait que son âme n'est qu'une fraction de l'âme immense qui dépasse et déborde chaque moi individuel. Le mythe, qui chez Platon complète simplement le tableau du monde, envahit ici tout le champ. Personnalité dans le sens latin signifie possession de

soi. L'âme humaine décrite par Plotin s'évade au contraire pour s'en aller, par delà l'Âme du monde, retrouver l'Un et s'unir à lui en une fusion d'où elle souhaite ne plus jamais revenir vers la simple humanité.

Gide note dans son *Journal*: « *Plongé dans les Ennéades de Plotin. Tous ceux qui détournent l'homme de la vie me deviennent ennemis personnels.* » La remarque aurait peiné Plotin, car il enseignait qu'être philosophe, ce n'est pas professer telle ou telle doctrine, mais arriver à tel degré de puissance contemplative et de sagesse pratique. Cela revient à dire que le véritable sage est celui pour lequel le philosophe et le vivre se recouvrent exactement. Vit excellemment celui qui, par le recueillement intérieur, se reprend lui-même, échappant au mouvement de descente qui plonge l'âme dans le sensible. Et la grandeur de Gide, c'est précisément d'avoir éprouvé dans tout son délice le glissement vers le multiple, d'avoir épousé avec joie le courant que Plotin entreprend de remonter. Tout compte fait, Gide s'entendrait encore mieux avec un chrétien, car le chrétien accepte d'être *ici* pendant son existence terrestre et réserve le *là-bas* pour après la mort. Plotin veut se transporter tout vivant dans une vie spirituelle qui n'a plus qu'à s'hypostasier pour s'identifier avec la réalité métaphysique; ce monde privé d'atmosphère respirable, il

prétend s'y installer. Et, pour entreprendre l'évasion qui conduit à la béatitude, il ne recourt à aucun sauveur, à aucun médiateur, à l'aide d'aucune grâce (dont le silence pourrait lui servir d'excuse), mais seulement à la raison. Tout ce qu'elle découvre, elle est jugée capable de le conquérir. Démontrer le principe premier et s'unir à lui sont deux aspects d'un seul et même acte. Rien de plus ascétique qu'un rationalisme qui, exigeant tout de la raison, l'oblige à prendre conscience de chacune de ses déchéances, à remonter les pentes que la moindre fatigue lui fait redescendre, à s'élever du sensible à la faculté discursive et de celle-ci à l'Intelligence.

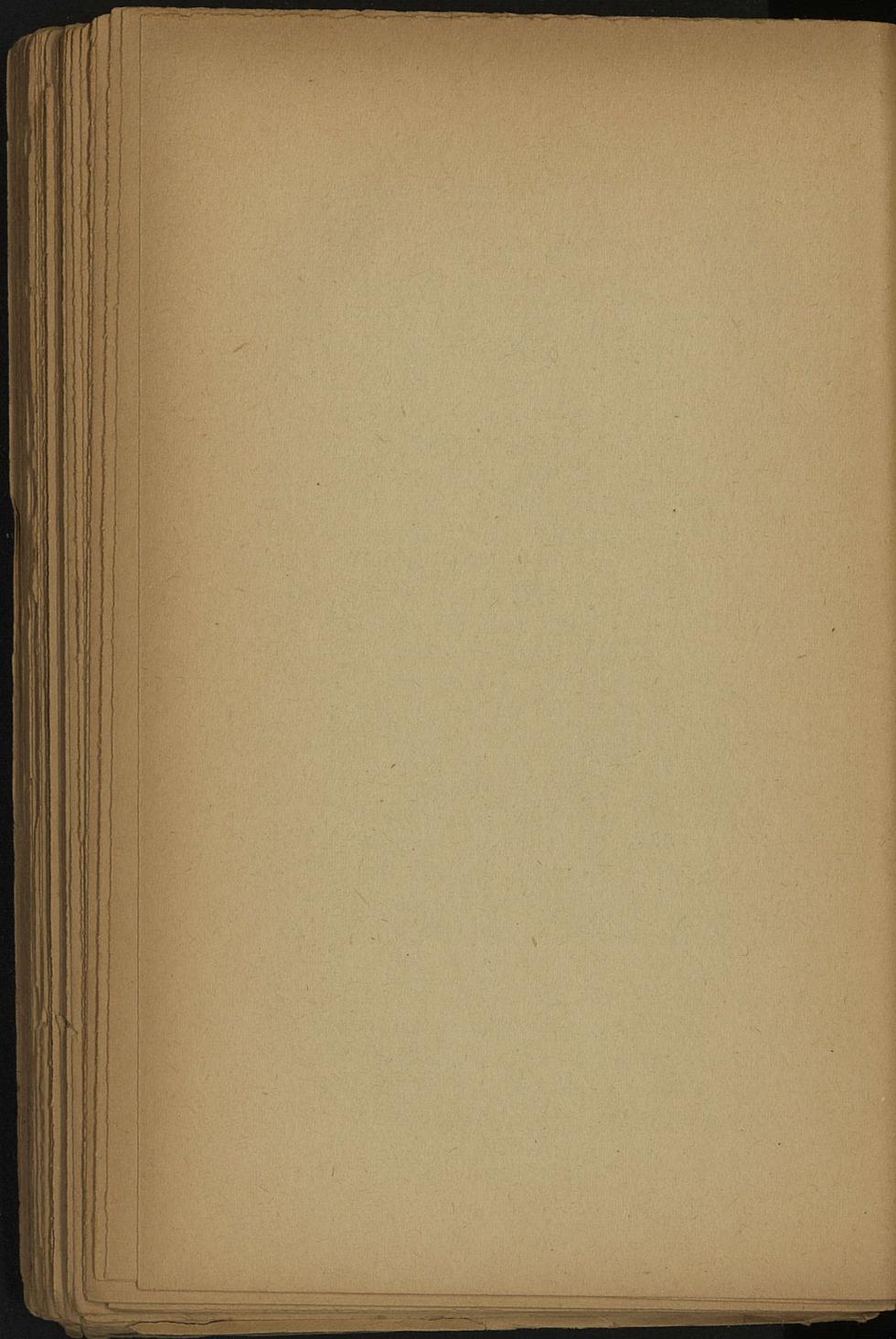
Ici, le poète retrouve son compte. Plotin peut être indiciblement attachant. On ne recherche pas sa propre permanence, on ne fuit pas le multiple avec une telle passion si l'on n'a pas été mille fois sollicité par l'immédiat, en danger de se résorber dans l'instant. Résister à la descente vers le sensible est pour Plotin aussi grisant que pour Gide s'y prêter. Aussi le sommet de l'expérience plotinienne, le moment d'élection où l'esprit retrouve l'Un dans l'extase, c'est le point culminant des activités qui mettent en jeu l'être tout entier. Platon considère le corps avec mépris. Plotin au contraire a le sentiment vif et frais de la *personne*, entité vivante coexistant à la dualité métaphysique décrite par Platon. Le

corps et l'âme sont unis naturellement, nécessairement. A mesure que l'âme échauffe le corps davantage et l'éclaire, ainsi croissent en lui les désirs, les plaisirs, les souffrances. Ainsi l'évasion, même si la raison seule, affranchie, allégée, la dirige, c'est l'homme tout entier qu'elle emporte.



Nous voici à la fois très près et très loin du christianisme. Que l'on donne seulement une signification sentimentale à la fusion de l'âme dans l'Un, à la doctrine de l'évasion et de l'extase, que l'Un devienne Dieu, et voici des ponts jetés entre Platon et saint Augustin.

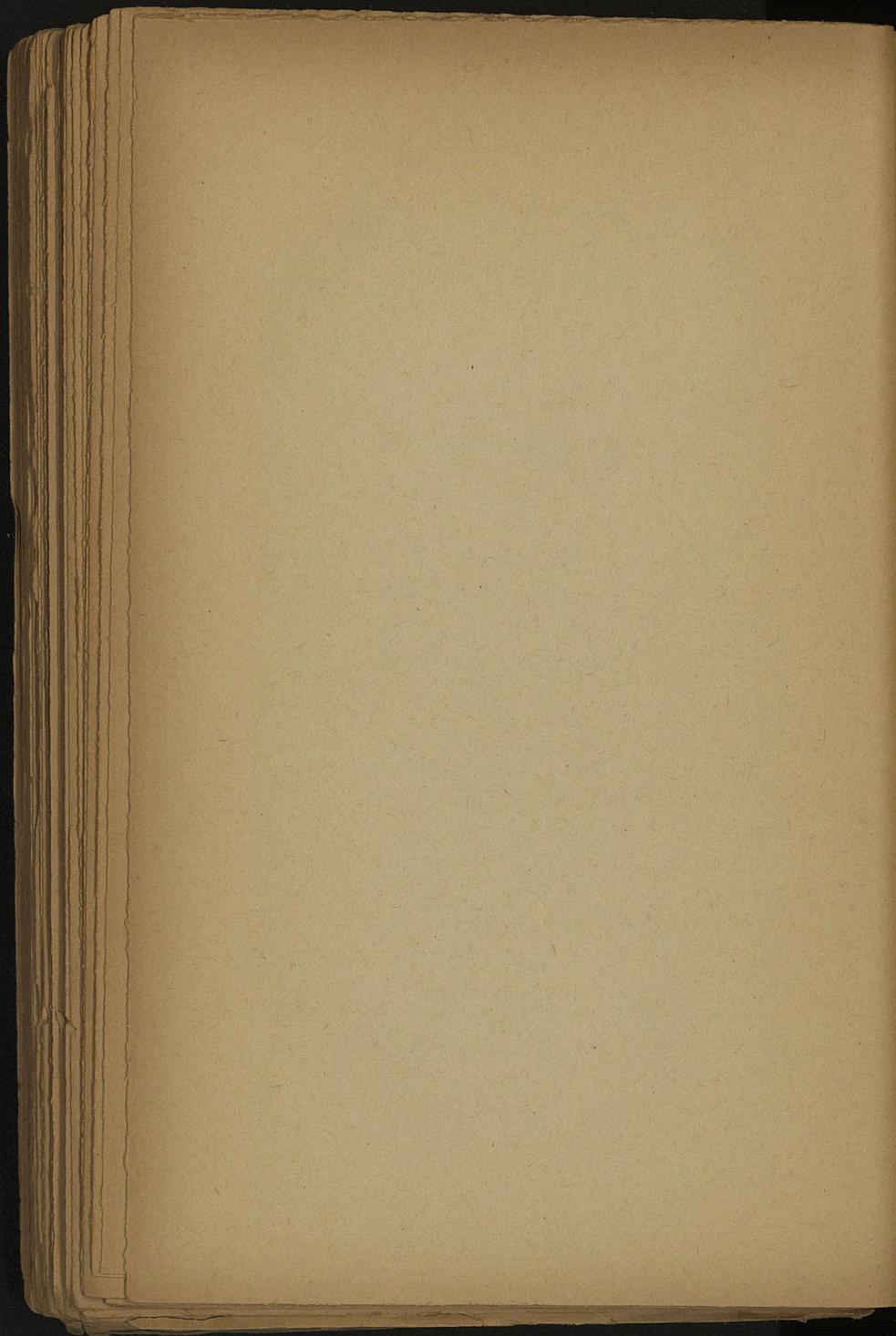
Désormais, chacun pour son propre compte devient protagoniste dans le drame du péché. Le drame recommence avec des données nouvelles pour chaque individu et l'on ne dit plus *l'âme*, mais *mon âme*. On ne dit plus *Dieu* mais *mon Dieu*. Ce qui est en face de l'univers, ce n'est plus l'homme en soi, mais l'homme qui a péché envers Dieu et qui lui demande rédemption. Avec la doctrine du salut personnel commence un monde nouveau.



SECONDE PARTIE

*En souvenir du beau voyage
où j'eus la joie d'accompagner
notre amie commune,
Aline Mayrisch de Saint-Hubert.*

M. D.



1. CROISIÈRES.

Si agréable que puisse être une croisière en Méditerranée, rien ne peut remplacer le contact du sol. Pour voir la Grèce, il faut avoir circulé sur les routes, pris des trains, déjeuné dans des auberges de village et flâné dans les rues des villes. Assurément, les images de la mer sont merveilleuses : rien n'est plus beau que, sur l'horizon, le pur dessin des îles montagneuses. Mais, vu de la côte, il prend plus de grandeur encore. La ligne des roches sur le ciel se répète, avec d'autres tons, dans la ligne fuyante des îles, comme un motif de fugue. Il y a là quelque chose qui rappelle la pure, la sévère beauté du nombre. A bord d'un bateau, on peut rêver de la Grèce d'Ulysse. J'ai peur qu'il ne faille coucher à terre si l'on veut retrouver quelque chose de la Grèce de Platon.

Et de même si l'on veut découvrir la Grèce contemporaine dans son émouvante pauvreté. A la fin d'avril et au commencement de mai, c'est le moment de la transhumance. L'herbe est, dans toute la plaine, rasée par les dents

avides, grillée par le soleil. Les troupeaux de chèvres et de moutons s'en vont vers la montagne. Le berger les conduit, emportant sur un ou deux mulets sa famille et son campement pour six mois. On vivra là dans un dénuement absolu, qui n'a presque rien de commun avec la misère telle que nous la connaissons. De leur hutte, ces bergers font souvent une ou deux heures de marche pour trouver de l'eau. Il faut avoir reçu leur salut, leur sourire courtois et un peu triste, pour comprendre la noblesse cachée de l'âme hellénique.

Et, lorsqu'on a vu cela, on regrette de ne pas voyager plus lentement. L'automobile va trop vite; heureusement, il y a les pneus qui éclatent, les haltes au bord de la route, le déjeuner sur une table empruntée à la maison voisine, l'eau glacée bue à la source, l'œuf dur émietté à une poule maigre, le pain tendu sur la paume de la main à un mulet effarouché : sans cela, que saurions-nous des paysans grecs d'aujourd'hui?

Lorsque Barrès s'en fut à Sparte, il partit de Tripolitza : « *Vers les cinq heures du matin, je me levai d'entre les punaises. Soixante kilomètres d'une excellente route séparent Tripolis de Sparte.* »

La route était peut-être bonne il y a trente ans. Les autos lancées à toute vitesse en ont eu raison. Barrès fit le chemin dans un landau confortable dont le cocher était vêtu à l'euro-

péenne. « *Mais il se mit à chanter pour lui-même une sorte de plainte gémissante et monotone qui, malgré l'air vif, me tournait le cœur. C'était une chanson si accablée et gisante qu'on craignait que les mouches ne s'y missent.* » Aucun de nous n'entendra plus la dormante chanson du voiturier pendant la traversée des montagnes qui séparent l'Arcadie du pays laconien. Les chauffeurs conduisent à une allure qui signifie vieillese précoce pour les routes, mort prématurée pour les voitures; lorsqu'ils s'arrêtent en croisant un confrère, on distingue dans la phrase grecque les mots internationaux de *carter* et de *différentiel*. Alors on regrette un peu le temps où les voyageurs n'abordaient chaque paysage qu'après une lente préparation d'inconfort, d'attente et de rêve.

2. TROIS PAYSAGES POLITIQUES.

Il y eut, en Grèce ancienne, trois grandes étapes politiques qui furent marquées par trois villes, Mycènes, Sparte, Athènes.

Mycènes paraît bien cachée dans la gorge argienne qui l'abrite, mais elle n'est pas loin de Nauplie et l'accès à la mer lui fut toujours aisé. Ce nid de pirates commandait la

région maritime et vivait d'elle. Nous nous plaisons à imaginer, dans l'acropole que Schliemann a déblayée, une agora marquée par des pierres où des sénateurs venaient s'asseoir et délibérer. Ainsi font les vieillards du chœur dans l'*Agamemnon* d'Eschyle. Mais Eschyle était un Athénien et du Vème siècle. Il repensait la vieille et terrible histoire d'après les idées de son temps et de son pays. Il a fait de Mycènes une vraie cité grecque, alors qu'elle devait, au temps de sa splendeur, ressembler davantage à un Etat oriental. (1)

Le seigneur Atrée et ses fils, nourrissons de Zeus, étaient certes de redoutables pirates qui s'enrichissaient en enlevant des bateaux et en faisant le commerce des esclaves. On a retrouvé beaucoup d'or dans les ruines de la ville et les formidables tombeaux n'ont pu être édifiés que par de la main d'œuvre asservie. Des écumeurs de mer, marchands de bétail

(1) La civilisation mycénienne apparaît brusquement sur le continent à une époque intermédiaire entre le minoen moyen et le minoen tardif, soit que des colons crétois se soient établis à Mycènes, soit que des Grecs, arrivés avec les autres au cours du second millénaire et établis en Argolide, aient adopté l'essentiel de la civilisation crétoise. Ce qui est sûr, c'est que des différences subsistent entre les deux cultures : le palais crétois n'est point bâti comme le *mégaron* mycénien ; le costume des femmes est le même, mais non celui des hommes ; on trouve de l'ambre à Mycènes, non en Crète ; des tablettes inscrites en Crète, non à Mycènes ; et les artistes du continent dessinent des chevaux plus souvent que ceux de l'île.

humain, ne sont pas des rois constitutionnels, ni même des rois patriarches comme ceux qu'Eschyle met en scène.

Au temps de Thucydide déjà, Mycènes n'était plus qu'un village de montagne, célèbre par sa puissance défunte. Et l'historien dit: « *Mycènes paraît peu considérable, mais il ne faut pas pour cela révoquer en doute l'importance attachée à la guerre de Troie par les poètes et par la tradition. Si Sparte devenait déserte et qu'il n'en restât d'autre vestige que les temples et les édifices publics, la postérité, je pense, aurait peine à se persuader que la force de cette ville fut vraiment à la hauteur de sa réputation.* » La prédiction s'est réalisée. Il ne reste rien de l'ancienne Sparte et nous arrivons mal à nous représenter qu'il y eut là une ville capable de faire trembler Athènes.

Sparte représente quelque chose de très supérieur à l'orientale Mycènes. On n'y a retrouvé que quelques bases de colonnes qui marquent la place des temples et le plan d'une petite acropole sans magnificence. Pas de traces de murs d'enceinte. Sparte est une cité bâtie dans la pure spiritualité. A Mycènes, il faut de lourdes fortifications pour protéger les pirates contre des attaques venues de la mer. Et les rois eux-mêmes, si le peuple se révolte, ont besoin d'un donjon bien défendu où ils puissent se mettre à l'abri. A Sparte, l'accord des

individus est si parfait que même sans remparts la cité est invincible. A ce degré de réussite, les murailles deviennent inutiles. La cité est vraiment la *dompteuse d'hommes* qui tient serrées pour un but unique toutes les énergies des citoyens.

Nous qui voyons les choses de l'extérieur, nous nous imaginons une domination lourde et accablante qui pèse sur les individus. Tel n'était pas le sentiment des Anciens. Hérodote met dans la bouche de deux Spartiates parlant à un seigneur perse le plus bel éloge de la liberté. Elle est si douce, disent-ils, « *que si vous en aviez essayé, vous nous conseilleriez de combattre pour elle, non seulement par la lance, mais par la hache aussi* ». Entendons par l'assassinat. Le crime politique fut toujours extrêmement rare en Grèce, mais les meurtriers des tyrans y furent grandement honorés, car on estimait qu'ils avaient agi à bon escient, et poussés par une haute et pressante nécessité. Ainsi donc, au cinquième siècle, Sparte paraissait la cité la plus digne de revendiquer les droits et de louer la douceur de la liberté. Nulle part, la loi ne laissait à l'individu aussi peu de jeu qu'à Sparte, mais nulle part mieux qu'à Sparte la loi n'était respectée. Et la liberté, pour un Grec, c'est la certitude que la loi sera observée parfaitement.

Entre *Athènes* et Sparte, l'écart est certes

moins grand qu'entre Sparte et Mycènes. Athènes voulut laisser plus de champ à la personnalité et concilier ses exigences avec le plan idéal d'une cité où chaque unité vivante doit rester subordonnée à l'ensemble. Elle n'y put arriver, probablement parce qu'une telle conciliation n'est possible qu'en temps de paix. Les comédies d'Aristophane montrent ce que devient l'individualisme une fois déchaîné contre la guerre: Dicéopolis déclare la paix pour lui tout seul parce que la guerre le gêne. Contre la cité qui veut du prestige et des accroissements, l'égoïsme personnel regimbe et proteste. Pendant les campagnes contre Philippe, lorsque Démosthène veut concentrer toutes les énergies nationales, il les trouve débandées, chacune suivant la pente de ses fins propres.

C'est pour cela que Platon marque une réaction violente, un retour à l'idéal spartiate. Contre l'individualisme tel que le tolérait Athènes, il ne voit qu'un remède: le communisme complet, allant jusqu'à la communauté des femmes et des enfants. Telle est sa *République*. Plus tard, dans les *Lois*, œuvre de son extrême vieillesse, il revint à un mysticisme qui eût probablement étonné Socrate. Il demande aux dieux de rendre à la ville l'unité qu'elle a perdue, au sentiment religieux de concentrer toutes les énergies autour de l'idée civique.

Il faut se rappeler cela pour donner au Parthénon toute son importance et sa signification. Ce n'est pas seulement un monument, le plus beau probablement qui ait jamais été construit (il est prodigieux qu'après toute la littérature qui s'est accumulée à ses pieds il fasse cependant une impression qui dépasse toute attente), il est aussi un centre de ralliement. Nos villes ont leurs beffrois où l'on sonnait le tocsin aux heures de danger. L'acropole d'Athènes est le centre vivant où chaque citoyen doit sentir sa subordination à l'égard d'une ville qui est représentée par une déesse. A Sparte, le rappel est inutile : les rênes sont toujours tendues ; aucune bouche ne cesse jamais de sentir le mors. Athènes joua la partie dangereuse : elle laissa les individus libres de suivre leur génie. Mais elle dressa le Parthénon pour leur rappeler qu'ils étaient d'abord fils de Pallas. Quelques-uns l'oublièrent, mais ceux qui en gardèrent le souvenir méritèrent que le Parthénon fût sauvé.

3. ATHENES.

Premières images.

D'Europe occidentale, on peut arriver dans Athènes par le chemin de fer qui vous débar-

que au nord de la ville, dans un décor auquel Pallas n'a point souri, ou bien en bateau, au Pirée, ce qui est déjà mieux. Le port lui-même est encombré de barques d'où montent un peu trop de cris et d'injures. Beaucoup de navires à l'ancre, en chômage : il y a une crise du fret et la navigation souffre du marasme de l'industrie. Tout cela et le souci qu'il faut avoir de son bagage font que l'on a un peu de peine, si près de Salamine, à retrouver tout de suite le souvenir de Thémistocle.

Si l'on vient de Crète, en laissant Egine et Salamine à gauche, on découvre d'abord le cap Sounion, puis, en plein ciel, un pont de marbre qui est l'Acropole, où l'on distingue peu à peu toutes les colonnes. Mais les bateaux qui viennent de Venise empruntent le canal de Corinthe; ils passent ensuite entre Egine et Salamine. La colline sacrée apparaît un instant lorsqu'on approche de la rade, et elle disparaît aussitôt.

Lorsqu'on revient du Péloponnèse en voiture, on franchit le frêle petit pont qui, à cent mètres au dessus de l'eau bleue, enjambe le canal. La route passe ensuite par Mégare, puis par Eleusis et, depuis Eleusis, elle coïncide à peu près avec la voie sacrée que suivaient autrefois les mystes se rendant à l'initiation. La voie des processions est aujourd'hui une admirable piste macadamisée construite par le dictateur Pangalos, lequel

était né à Eleusis. Les dictateurs passent et les routes restent. Une seule autre est comparable à celle-ci, celle qui va d'Athènes au Pirée. Dans tout le reste du pays, elles ne valent rien.

Lorsqu'on vient par Eleusis, l'on a d'Athènes la découverte merveilleuse qui ravit Chateaubriand arrivant en voiture par le même chemin il y a cent vingt-quatre ans. Un peu avant le couvent de Daphné, l'Acropole apparaîtrait haut dans le ciel. Sur la lumière bleue, les colonnes sont une pure lumière blanche. C'est d'une beauté inoubliable, ineffable, inaccessible. Mais à mesure qu'on se rapproche, la hauteur a l'air de tomber, mangée par les quartiers voisins. Il faut alors se souvenir que l'on a derrière soi Eleusis où naquit Eschyle, à droite, de l'autre côté du détroit, Salamine où naquit Euripide, à gauche, Colone où naquit Sophocle. Mais Colone n'a plus ses bosquets d'oliviers pâles. C'est un faubourg assez laid, gâté par les baraquements des réfugiés. Eleusis et Salamine au contraire ont gardé quelque chose de leur noblesse et composent un beau prélude à la symphonie athénienne.

1830.

Chateaubriand vint dans Athènes en 1806. C'était un village assez agréable à voir, avec des maisons à toits plats, parmi lesquels s'arrondissaient les dômes des mosquées. Tout

cela était coupé de minarets, de cyprès, de colonnes, de ruines, et rien ne troublait le calme des cigognes perchées dans leurs gros nids broussailleux. Le bazar était frais, bien approvisionné en viandes, en gibier, en herbes et en fruits.

Vingt ans après, l'insurrection disputait Athènes aux Turcs. De la ville plusieurs fois prise et reprise, il ne restait, en 1830, exactement rien. En 1829, Edgar Quinet, qui faisait partie de la commission de Morée, poussa jusqu'à Athènes; l'Acropole était occupée par les Turcs; au pied de la montagne, il n'y avait plus rien que des ruines. « *J'eusse pu, dit Quinet, me croire arrivé au lendemain de l'incendie de Xercès... L'œil, fatigué d'errer sur un sol brûlé par l'incendie, sur des décombres, sur des buttes de branches de pin, cherche pour se reposer les colonnes et les murailles de l'antiquité.* »

Mais, en Orient, les désastres se réparent d'autant plus vite que les hommes ont moins de besoins. Lors de l'invasion perse, en 480 avant J.-C., les familles athéniennes qui avaient fui à Egine revinrent chez elles dès Xercès mis en déroute. Il en fut de même après la guerre de l'indépendance. Dans l'été de 1832, lorsque Lamartine vint en Grèce, on commençait à rebâtir les maisons en se servant des décombres pour dresser les murs. « *Ruines de ruines, dit Lamartine, repaires sales et*

infects où des familles de paysans grecs sont entassées et enfouies. » On l'aurait étonné en lui disant que les Athéniens de l'époque classique trouvaient normal de vivre dans une saleté et un dénuement tout semblables. Des repaires de ces réfugiés allait sortir la nouvelle Athènes.

Cependant, le roi Othon arrivait en Grèce et, pour commencer son règne, rejoignait Capo d'Istria dans Nauplie. C'était un jeune homme blond, gras, rose, qui s'en allait précédé de trois cents soldats bavarois. Le 1^{er} avril 1833, les trois cents Bavarois défilèrent dans les rues d'Athènes et l'évêque Néophytis les reçut dans le Théséion qui était alors une église, l'église Saint-Georges. Le 12 avril, la garnison turque quittait l'Acropole pour toujours et la Grèce enfin était libre. Mais c'était la liberté parmi les ruines. La ville est un labyrinthe de sentiers étroits où l'on trébuche parmi les décombres; les chemins descendent dans la cour d'une maison écroulée, escaladent un toit effondré. Est-ce là une capitale? Il n'y a pas un bateau dans le port. Capo d'Istria a établi son gouvernement provisoire à Nauplie où le roi Othon a débarqué au milieu de l'enthousiasme général. Pourquoi ne pas garder Nauplie comme capitale? Ou choisir quelque autre port, Corinthe ou bien Patras? Mais Athènes est un trop grand nom. Athènes représente trop de souvenirs. Le jeune roi de la jeune Hellade ne

peut pas avoir d'autre capitale que la ville de Périclès.

Du 1^{er} avril au 23 mai 1833, la garnison bava-
roise campa sur l'Acropole. Le 23, elle se por-
ta à la rencontre du roi qui faisait sa première
visite en Attique. Le roi arrivait de Nauplie
par l'isthme de Corinthe, Eleusis et Daphné,
comme Chateaubriand l'avait fait, mais il n'a
rien dit de l'impression que fit sur ses yeux la
colline sacrée se levant sur le ciel du prin-
temps. Nous savons seulement qu'il songea à
faire élever son palais sur l'Acropole. Son père,
le roi Louis de Bavière, lui déconseilla sage-
ment de se bâtir une maison en face de celle
de Pallas. En récompense, il lui envoya un ar-
chitecte bavarois qui construisit à l'est de la
ville un palais royal assez semblable à la pina-
cothèque de Munich.

La croissance de la ville fut extrêmement
rapide, surtout à partir de 1860. En 1834, c'était
un bourg de 14.000 habitants; en 1860, elle
en a 42.000. En 1924, avec la banlieue, elle a
600.000 habitants. L'arrivée des réfugiés d'A-
sie Mineure, en 1922, a précipité l'extension
et bouleversé les plans des architectes et des
urbanistes.

Au Pirée, il n'y avait plus en 1831 que quel-
ques cabanes. On transportait les bagages du
port à Athènes à dos de chameau. Aujourd'
hui le Pirée a plus de 400.000 habitants. Par
rapport à la population totale du pays (six

millions et demi environ) Athènes-Pirée est une des plus fortes concentrations urbaines de l'Europe. C'est une capitale qui a réussi.

1930.

Lorsque le roi Othon vint s'installer dans Athènes, il pouvait voir, à cent pas de son palais de marbre trop blanc, des bœufs qui labouraient un champ. Les ambassadeurs étrangers campaient dans la rue Hadrien, une venelle au pied de l'Acropole. Ils avaient le droit de suspendre quatre lanternes allumées, la nuit, au-dessus de leur porte, de façon que la police pût les protéger plus efficacement.

En 1847, une souscription publique, à laquelle les plus humbles ouvriers apportèrent leur quote-part, avait permis d'élever une Université. Mais Athènes n'était encore qu'un grand village. Les cochons se battaient devant les portes et les ruelles étaient encombrées d'ordure, comme elles pouvaient l'être au temps de Périclès. Les années suivantes furent décisives. Malheureusement, l'extension se fit sans plans, ou plutôt les plans, qui étaient bons, ne furent pas suivis. On construisit bien des rues tirées au cordeau, comme la rue Eole, la rue du Stade, qui sont encore aujourd'hui les grandes avenues athéniennes. Mais, le long de ces voies, chacun fit ce qu'il voulut. C'est ainsi qu'on voit encore un grand immeuble de rap-

port à côté d'un petit pavillon, une banale bicoque en matériaux vulgaires à côté d'une jolie villa à l'italienne. Le seul trait commun de toutes ces constructions, c'est les escaliers extérieurs, qui font chaque maison ressembler à un bateau amené au débarcadère. A part cela, l'individualisme grec a marqué les villes, les empêchant d'avoir la moindre unité.

Athènes se ressent de sa croissance rapide. A part les ruines et quelques églises, elle n'a gardé aucun vestige de son passé. C'est une grande cité construite à la hâte, en matériaux qui ne paraissent pas être de bonne qualité. En été, on n'a pas d'eau tous les jours. Il y en avait en abondance à la fin du siècle dernier, mais à cette époque la ville n'était pas encore surpeuplée. On fait de grands travaux à Marathon pour amener à un million d'Athéniens toute l'eau dont ils ont besoin.

Le présent et le passé.

N'est homme, disait un vieux proverbe cité par Platon, que celui qui sait lire et nager. Ainsi pense encore un Grec d'aujourd'hui. L'Université, installée en 1841 dans une maison particulière, avait alors 150 élèves. Elle en a 11.000 à présent (il y a, pour le bien du pays, trop d'inscrits à la Faculté de droit, et en revanche, trop peu de futurs médecins et d'ingénieurs). On imprime dans Athènes vingt

journaux quotidiens. Tout le monde sait lire et tout le monde lit. Dans les villages perdus du Péloponnèse, on attend dans la gare l'arrivée du train qui apporte les gazettes. Le seul luxe de ce peuple si pauvre, c'est le goût de la lecture. Et il ne s'applique pas uniquement à des choses médiocres.

Le jeudi et le dimanche, quand l'entrée est gratuite à l'Acropole et dans les musées, on y rencontre des hommes et des femmes du peuple qui considèrent toutes choses avec piété. Si cette nation n'avait pas eu, pour se soutenir, le sentiment constant et sans cesse rafraîchi de communier avec son passé, jamais elle n'aurait pu supporter tant d'épreuves ni une si longue pauvreté. Mais il y avait là une source d'orgueil et d'énergie toujours ouverte, à quoi chacun venait boire sans cesse. Une vieille femme passe, en coiffure nationale : une étoffe de laine noire enfermant toute la chevelure, à la manière des résilles du siècle passé. Droite, elle s'arrête devant les *Korai* du musée de l'Acropole, qui sont ses aïeules à elle ; puis elle se détourne pour suivre du regard une bande d'étrangers qui déferle, des livres sous le bras. Elle n'a même pas l'air méprisant. Mais entre eux et elle, il n'y a rien de commun.

Cette bruyante Athènes, qui ressemble un peu à Marseille ou à Nice, ou à n'importe quelle échelle de la Méditerranée, elle a encore

des traits qui rappellent l'antiquité. Toutes les dix maisons, dans les rues commerçantes, il y a une boutique de changeur. Il en était déjà ainsi au temps de Platon, où les changeurs siégeaient derrière des tables. Car au temps de Solon déjà et certes bien avant Solon, les Grecs aimaient spéculer.

Dès neuf heures du matin, les cafés sont remplis d'hommes attablés derrière une toute petite tasse de café et un grand verre d'eau. Beaucoup jouent aux échecs ou au tric-trac. C'est le vertueux Palamède, fils de Nauplios, qui inventa les dés pour charmer les longs loisirs du siège de Troie. D'autres disent que ce fut le sage Titan Prométhée, plus rusé que Palamède, mais non plus brave. Les bourgeois grecs sont fils de Palamède et de Prométhée. A quelle heure peuvent-ils bien travailler? Toute la ville dort de midi à quatre heures, les magasins fermés pour la sieste. Pas une femme assise aux tables des terrasses : elles n'ont pas le temps, car elles travaillent. Dans les campagnes également, elles peinent dur pendant que le mari fume et bavarde. Si vraiment saint Joseph mit sur l'âne la Vierge portant l'enfant, il dut étonner beaucoup ceux qui les rencontrèrent; car, dans tout l'Orient, c'est l'homme qui est monté tandis que la femme, les bras et le dos chargés de paquets, trotte dans la poussière. Bien entendu, elle ne vote pas.

Ces hommes attablés ne boivent guère. Ils jouent et ils causent. Ils causent sérieusement, comme des gens pour qui causer est, non une distraction, mais l'essentiel même de la vie. Dans les villages, ils se groupent sur la place et discutent: c'est la *lesché* d'Homère, le centre vivant du bourg où l'on se réunit pour vivre, c'est-à-dire pour parler. Dans une *lesché* d'aujourd'hui, la fumée des cigarettes est le seul détail qui étonnerait un causeur d'il y a trois mille ans.

Passent des prêtres en longue robe noire traînante, les manches larges tombant sur les doigts, le grand bonnet noir évasé du haut, la barbe inculte, le chignon rituel bouclant sur la nuque. Des enfants qui les croisent leur baisent la main, puis s'en vont jouer à l'ombre du dôme rond de l'église. Cela, c'est l'Orient byzantin.

Et, souvenir de l'Athènes campagnarde du roi Othon, voici un mulet, avec, dans ses deux paniers équilibrés, des légumes, des fromages, des paquets, un enfant. Rien n'est plus charmant que de se réveiller, le lendemain de son arrivée, et de voir ainsi sous la fenêtre un ânon arrêté, une pleine charge de fleurs débordant de chaque corbeille. C'est l'offrande de la Grèce printanière, plus riche de fleurs que de feuillage. D'ici au cap Sounion, l'herbe est dévorée par la camomille et les épis par

les coquelicots, des coquelicots plus petits que les nôtres, et d'une pourpre plus foncée.

Et l'on n'a qu'à lever les yeux pour voir l'Acropole. Puissent ceux que nous aimons ne pas mourir sans l'avoir vue.

4. ARGOLIDE.

Route de Corinthe.

On va d'Athènes à Corinthe par Eleusis et la blanche Mégare, parmi des oliviers clairsemés : c'est ce que les Anciens auraient appelé une forêt et qui ressemble davantage à un verger. Au milieu de ses carrières de chaux, Mégare paraît un village oriental. Au centre des maisons cubiques et qu'on dirait taillées en pleine craie s'élève une grande bâtisse qui est le lycée, dédié à Byzas, héros mythique qui, né à Mégare, fonda l'illustre Byzance. Un Mégarien du siècle passé, enrichi en Amérique, revint chez lui et fonda cette école. Un Grec ne respecte rien plus que l'instruction.

Admirable est la route en corniche qui contourne le golfe pour atteindre l'isthme. Le paysage rappelle certains sites du Midi français, mais il est plus dur et plus dépouillé, réduit à la pure harmonie des lignes et de la lu-

mière. Pour trouver la Provence heureuse, détendue, il faudra aller jusqu'à la grasse Olympie. Le pays de Thésée doit sa beauté à son architecture parfaite, à la rencontre de la mer et de la sèche olivaie, à d'exactes compensations de rigueur et de mobilité, de couleurs assourdies et de lumière éclatante. Les seuls éléments pittoresques et romantiques sont les célèbres falaises où le héros vainquit le brigand Sciron et le lança dans les vagues.

L'on arrive chez Pélops par le pont jeté à cent mètres au-dessus du canal. Celui-ci, qui a un peu plus d'une lieue de long, a été strictement calculé: les bateaux doivent être pilotés et mettent une heure à passer d'une mer à l'autre. Lorsqu'on en voit le profil, il paraît avoir été taillé dans la roche par un géant enfant qui se serait servi de son couteau à dessert. De la hauteur du pont, on dirait un mince ruban bleu bien tendu d'une mer à l'autre. Aux deux bouts, les deux golfes s'épanouissent comme deux fleurs d'azur et d'or. C'est un vestibule bien somptueux pour arriver à la pauvre Corinthe.

L'on a peine aujourd'hui à s'imaginer que Corinthe fut jamais une ville de luxe et de richesse. Le tremblement de terre de 1928 la détruisit entièrement et les baraquements des sinistrés voisinent encore avec ceux des réfugiés de 1922, venus ici après les massacres d'Asie Mineure. Une poussière blanche couvre

tout et la verdure en avril est sèche. Au sud, la montagne ronde de l'Acro-Corinthe occupe l'horizon. Les Turcs, puis les Vénitiens ont eu là une forteresse où l'on monte aujourd'hui à mulet, pour avoir une vue merveilleuse. C'est à la fontaine de Pirène, sur l'Acro-Corinthe, que Pégase vint boire et Barrès a écrit un beau chapitre en l'honneur du cheval ailé. Mais ceux qui ont peu de temps sont bien obligés de prendre tout de suite la route d'Argolide.

Au pays d'Atrée.

Voici la terre la plus vénérable de tout le continent européen, la plus chargée d'histoire et de légende. A côté de Mycènes, Sparte est une enfant et Athènes une parvenue. Lorsque Schliemann, fouillant les tombeaux, y trouva des squelettes, des armes et des masques d'or, il crut avoir retrouvé les ossements d'Atrée ou bien d'Agamemnon. Mais les squelettes sont de deux ou de trois siècles plus anciens que la guerre de Troie et, pour retrouver la trace de ceux qui furent enterrés là, il faut remonter dans le passé à une hauteur que Schliemann n'osait mesurer.

Depuis Schliemann, on a découvert les palais crétois, Cnossos, Phaestos. L'on a pu voir que la civilisation mycénienne est proche parente de la dernière période crétoise, celle qui va de 1800 à 1200 avant Jésus-Christ. Et voici

que la guerre de Troie, qui pour les Grecs eux-mêmes représentait une haute antiquité, devient pour nous une pierre sur le gué, et non la plus lointaine : les fouilles crétoises nous font remonter à trois millénaires avant notre ère. Mycènes, plus ancienne que Schlie-mann ne croyait, paraît presque récente dans une antiquité dont il ne soupçonnait pas la profondeur. C'est bien souvent faute d'audace et d'imagination que nous nous trompons dans nos conjectures.

Tirynthe, Mycènes et Assiné se ressemblent : acropoles haut perchées, reliées à la plaine par des voies d'accès bien défendues. Les murs sont prodigieux : pierres entassées d'abord, puis taillées à joints. A Tirynthe, elles forment des galeries qui se rétrécissent au sommet et sont fermées par un bloc en équilibre. Dans le bas, la roche est polie, lustrée et comme vernie de cire. C'est là que, pendant des années et des années, ont passé les moutons du seigneur Atrée, de ses pères et de ses fils ; la laine grasse, à force de frotter la pierre, a fini par l'user et l'on voit briller dans l'ombre un peu de ce suint vieux de trois millénaires.

Pausanias, qui vivait à l'époque romaine et qui était habitué à voir de véritables voûtes, a cru en reconnaître dans les constructions archaïques de la Grèce. Il ne se rend pas compte que les tombes mycénienne, comme les

galeries de Tirynthe, sont formées de pierres disposées en encorbellement, très solidement équilibrées, l'angle en haut fermé par une assise qui fait couvercle. Et il est convaincu que la pierre supérieure est la clef de la construction, qui s'appelle en grec l'*harmonie*.

Il ne faudrait cependant pas croire que les architectes helléniques eussent ignoré la voûte : on en trouve des emplois anciens dans les régions frontières, en Acarnanie et à Cnide, mais ils ne se multiplièrent pas. Les constructeurs avaient à leur disposition de belles roches cristallines, des tufs calcaires très résistants, capables de couvrir les vides d'une façon plus simple que par l'agencement des voussoirs. Et ils étaient passés maîtres dans la construction de ces fausses ogives en encorbellement, dont les chefs-d'œuvre sont à Mycènes.

Mycènes, riche en or.

L'on arrive à Mycènes par une route qui, en se repliant plusieurs fois, monte de Nauplie vers l'intérieur de l'Argolide. Le nid de pirates était bien relié à la mer et en même temps bien protégé contre les repréailles. Homère entendit parler de Mycènes riche en or pendant les derniers temps de sa splendeur qui déclinait lorsque commença la guerre de Troie. Un peu de l'or de Mycènes a été re-

trouvé, non dans les grands tombeaux le long de la route, mais dans les caveaux de l'Acropole. A un moment donné, on a dû craindre pour la sécurité des sépultures et l'on a ramené à l'intérieur de l'enceinte les squelettes et les momies, avec leurs couronnes d'or battu et les masques d'or bien collés sur la peau du visage.

A l'intérieur de l'Acropole, l'or et les ossements étaient à l'abri. La ville est bâtie comme celle de Tirynthe : les palais en haut de la colline; tout autour les magasins et les communs, les maisons des chefs et une petite place. Les rois porte-sceptres descendaient dans l'agora plutôt pour dicter leurs volontés que pour délibérer avec les vieillards. Tout en haut de la plus haute tour, on s'imagine en permanence le guetteur couché sur le ventre, appuyé sur les coudes et attendant le signal. Non certes la flamme du bûcher allumé pour faire savoir que Troie est prise, mais un feu sur une roche ou un son de trompe venant de la plaine pour annoncer que la chasse fut bonne, que l'on rentre avec du butin ou bien que l'on est suivi et que ceux de la ville doivent envoyer du renfort. La richesse de Mycènes n'a pu provenir que du trafic des esclaves. Jamais la maigre Argolide n'a produit de quoi acheter tant de matière précieuse.

Dans ce *Voyage de Sparte* où Barrès met toute sa coquetterie à manquer la rencontre,

à demander à la Grèce autre chose qu'elle-même. on trouve ceci :

« A Mycènes, plus qu'ailleurs, on subissait les ordres des tombeaux. J'ai vu dans les vitrines du musée athénien la dépouille des sépulcres, les vases d'or et d'argent, les sphinx, les griffons, le beau lion d'or, les bibelots d'ivoire, la tête mitrée qui sent l'Assyrie, les œufs d'autruche ornés de dessins, le grand cachet babylonien. Que devaient valoir ces morts, pour qu'on les comblât de si grandes richesses? »

Il faut vraiment avoir envie de demander une leçon aux morts pour venir interroger les princes-pirates de Mycènes. La fidélité à la race, ici, ce serait la cuisine d'Atrée, Iphigénie assassinée et Clytemnestre criant sous le cou-teau. Oreste en Attique était le patron de la tribu des Eupatrides, parce qu'il s'était parfaitement bien conduit envers son père. Les Anciens sont les Anciens et nous sommes les gens de notre temps. Goethe exprime le fond même de l'espérance moderne lorsqu'il montre une Iphigénie réconciliée qui rompt la chaîne des fatalités familiales. Barrès l'en blâme. Mais qu'aurait-il été lui-même si les générations s'étaient pliées aux contraintes qu'il prétend imposer, si tout homme avait pensé comme son père, si Eschyle le premier, puis tout Athènes après lui et le plus Athénien des Athéniens, Euripide, s'étaient tenus liés par

l'ordre venu des tombeaux et ne l'avaient point discuté?

Au surplus, Barrès, qui fait tant de littérature sur les sépultures mycénienne, ne les a point seulement vues. Il ne connaît que les caveaux ouverts dans l'Acropole: « *Dans l'enceinte sacrée de la citadelle, l'heureux épiciere d'Allemagne a trouvé dix-sept corps ensevelis luxueusement; la Société archéologique d'Athènes, au pied de la colline et sur les pentes voisines, a exploré cinquante-deux sépultures. Un crâne se brisa, ne laissant aux mains impies qu'un riche diadème. Certains de ces squelettes furent conservés entiers parce qu'on les arrosa d'alcool saturé de résine. L'un d'eux, au lever de son masque d'or, avait encore les chairs de sa figure, ses deux yeux, et, dans sa bouche entr'ouverte, trente-deux dents. Certes, ce fut un beau spectacle, quand ces buttes furent éventrées; mais l'émouvant, c'était de les imaginer pleines et puis de les ouvrir. Avec la réussite, tout le jeu est fini. J'arrive pour qu'on me dise: « M. Schliemann s'est bien amusé ». M. Schliemann, soit, mais moi? Le chercheur emporta la truffe. »*

Le linteau d'Atrée.

Si l'on veut se guérir de ce goût pour le pathétique et le bibelot, il faut pénétrer dans ce que Barrès appelle „les buttes” (ce littérateur n'avait pas d'yeux pour un simple tra-

vail d'architecte), les admirables tombeaux à coupole au pied de la colline. La plupart furent trouvés vides ou bien l'on y découvrit quelques squelettes sans armes ni ornements. Il n'y a rien ici que de la pierre taillée, un plan, de l'industrie humaine, du travail humain, de l'effort humain ; mais les dimensions sont si prodigieuses que les voyageurs qui arrivent là, fatigués par la chaleur du jour, restent muets et la gorge serrée.

Les sépultures mycéniennees sont les seuls tombeaux à coupoles que l'on trouve en Grèce. Toutes ont à peu près le même plan. La plus grande est celle que l'on appelle le *trésor d'Atrée* ou le *tombeau d'Agamemnon*. On y arrive par une allée à ciel ouvert, que Schliemann a déblayée et qui descend lentement pour conduire à la galerie souterraine, à flanc de coteau. Les parois sont des blocs d'amygdalite taillés à joints, pierre admirable qui brunit en vieillissant. Plus que le marbre, elle révèle sa structure, mais elle est plus homogène que le coquillier des temples d'Olympie où, d'un coup d'ongle, on détache du calcaire les coquillages. A Tirynthe, il y a des seuils de palais en amygdalite sciée. Les rois s'envoyaient en cadeau, d'une ville à l'autre, les produits célèbres de leurs carrières.

Au fond de l'allée s'ouvre la galerie qui était close par une porte. Il en reste les montants, hauts de huit mètres, et le linteau. Ce-

lui de la Porte des Lionnes, à l'entrée de l'Acropole, est épais, renflé au milieu pour mieux supporter le triangle de porphyre de l'énorme écusson. Celui du tombeau, au premier regard, fait moins grande impression : il n'a qu'un mètre vingt de hauteur et, en largeur, les trois mètres de la porte; mais, en longueur, il couvre d'un seul bloc toute la profondeur du corridor, une dizaine de mètres. Comment la formidable pierre fut-elle extraite de la carrière? Comment fut-elle amenée à pied d'œuvre, soulevée au levier, traînée sur des rouleaux et des plans inclinés, sans crics ni poulies? Elle dut arriver intacte, mais, tandis qu'on la mettait en place, elle se fendit. La fissure est à peine visible. Le bloc entier pesait 168.000 kilogrammes.

Le corridor conduit à une chambre en ruche d'abeilles dont on peut s'imaginer la construction. On a creusé à flanc de colline une fosse circulaire avec une coupure qui débouchait sur la pente la plus voisine. Sur le sol nivelé, on a tracé au compas (à l'aide d'une corde tournant autour d'un axe) une première assise horizontale, puis des assises successives, de plus en plus étroites et diminuant en même temps de hauteur. A mesure que le travail progressait, on rabattait à l'extérieur de la coupole naissante les débris et les terres. Ces matériaux entassés formaient une banquette où circulaient les ouvriers.

Le diamètre horizontal du Trésor d'Atrée est de 14 m. 20 à la base. Il nous est beaucoup plus difficile d'imaginer la façon dont fut établi le profil vertical. La hauteur est de 13 m. 60, et la coupole est une courbe à trois centres, le rayon du sommet étant très court. Si la coupole avait été une demi-sphère, les dernières assises auraient été difficiles à équilibrer et l'on comprend aisément pourquoi le constructeur a voulu terminer en pointe. Mais nous ne pouvons mesurer les tâtonnements qui ont dû précéder cette étonnante réussite, assurer la symétrie parfaite de toute la ruche et sa stabilité. Il est vrai de dire que sans le matelas de terre qui contre-bute la maçonnerie celle-ci se serait peut-être disjointe. La pierre qui sert de couvercle a disparu dans presque toutes les coupoles et les paysans, trouvant ces alvéoles vides, les ont pendant des siècles utilisées comme silos. La construction de la grande pyramide est peut-être plus remarquable encore, car, malgré la formidable pression au-dessus de la chambre du sarcophage, pas une pierre n'a bougé. Les architectes mycéniens savaient du reste résoudre des problèmes analogues : craignant pour le linteau le poids de la masse de pierre et de terre qu'il doit porter, ils ont évidé au-dessus du porte à faux. Ce vide était caché par une plaque de porphyre semblable à celle qui a été retrouvée en place sur le linteau de la Porte

des Lionnes. Les précautions ont été si bien prises qu'aujourd'hui, après trente ou trente-quatre siècles, aucun linteau n'est brisé à la hauteur du porte à faux. Quelquefois les extrémités ont souffert de la pression excessive reportée sur elles.

L'énigme mycénienne.

Ces travaux sont d'un millénaire plus anciens que le Parthénon. Ce qui les rend si énigmatiques, c'est que nous ne connaissons rien de la vie intellectuelle dans ces étranges cités : elles ne nous ont laissé que peu d'écriture, et indéchiffrable. Seules, leurs constructions prouvent qu'elles avaient des ingénieurs capables de calculer le poids et le volume d'une pierre; qui connaissaient les lois du levier du premier genre, celle de l'équilibre des corps. Sinon, ils n'auraient pas pu faire amener les monolithes, ni édifier ces encorbellements que la moindre erreur rendrait fragiles. Ils devaient de plus savoir tracer une épure. Leurs méthodes n'étaient certainement pas les nôtres, mais il est impossible d'attribuer à l'empirisme pur des constructions aussi difficiles que les coupoles qui entourent la citadelle.

Il nous semble donc que de telles réussites supposent la connaissance explicite d'un grand nombre de principes. Mais ici, nous pouvons nous tromper. Nous avons dans la

tête des couples composés par des principes et des applications. Nous croyons que la connaissance de l'application entraîne logiquement la connaissance du principe et, réciproquement, que celui qui a bien vu un principe doit être capable d'en déduire des conséquences pratiques. Il en est ainsi, en effet, pour ceux qui ont appris une science déjà constituée, mais toute différente est la méthode de ceux qui la créent. Ils entrevoient certaines vérités dans certains cas particuliers, avant de pouvoir les embrasser dans toute leur étendue. Ils introduisent dans leurs démonstrations des circonstances accessoires qu'une dialectique plus sûre saura éliminer. Il serait téméraire, dit très exactement Tannery, d'attribuer aux Anciens toutes les conséquences de leurs principes et tous les principes de leurs conséquences.

Beauté et difficulté.

Sophocle a-t-il vu les coupoles mycéniennes, lui qui décrit si exactement, dans *Electre*, le paysage de la proche Argos? Sophocle les connaîtrait même qu'il ne songerait probablement pas à en parler. Ce qui nous frappe ici, c'est la formidable difficulté vaincue et ce problème est un de ceux auxquels un Grec ne s'intéresse nullement.

Pour lui, seule compte la beauté, la réalisa-

tion accomplie, non les acheminements. Les Anciens ont loué le Parthénon; ils ne nous ont jamais parlé des difficultés de la construction. Lorsque nous arrivons, par l'escalier raide des Propylées, sur la terrasse à pic de l'Acropole athénienne, nous nous demandons comment les mulets ont pu amener jusque là les tambours de marbre qui ont sept mètres de diamètre et un mètre de hauteur. Un seul sentier de chèvres gravit le versant de l'ouest. A même le roc, on a taillé des degrés pour faciliter l'ascension aux bêtes et l'empreinte des sabots y est creusée profondément. Et nous voyons les mulets lourdement chargés qui grimpent la pente raide en cherchant pour y prendre leur appui les paliers marqués par les trains précédents. De même, à Mycènes, nous entendons la respiration sifflante d'un troupeau d'esclaves et les appels des contremaîtres. Comment se fait-il que ceux qui ont vu ces constructions n'aient fait aucune allusion au prix qu'elles ont coûté?

Lorsqu'il leur arrive, une fois en passant, de remarquer un ouvrage qui s'édifie, qui se fait, bien loin d'en montrer la difficulté, ils la dissimulent. Orphée, nous dit-on, était sur le navire Argo. A nous de comprendre que le chant d'Orphée, grâce à quoi les marins ramaient en cadence, atténuait leur dure fatigue. Amphion a bâti Thèbes rien qu'en jouant de la lyre; les pierres se posaient d'elles-mêmes

l'une sur l'autre. Amphion jouait comme chantait Orphée, pour rythmer le travail et refaire le cœur des hommes épuisés qui traînaient les matériaux. La légende est inventée tout exprès pour faire oublier qu'une ville construite est œuvre de calcul, d'ingéniosité et d'effort humains. Elles nous cache habilement les débuts, les ratures, l'échafaudage, afin que toute notre attention se porte sur l'ouvrage terminé. Nous avons à juger cet ouvrage en soi, sans rien considérer d'autre que ce qu'il est, dressé face à l'avenir qui doit lui donner son rang. L'esthétique et la légende grecques nous interdisent de faire aucune part, dans notre considération, à l'émotion que nous donne la peine des hommes. Elles nous enseignent à nous défier de toute sentimentalité.

Dure leçon pour nous qui sommes si sensibles au pathétique de l'effort, au tragique de l'échec. Pour des Grecs, le pas qui coûte et qui compte, ce n'est pas le premier, c'est le dernier, celui qui conduit à la perfection : l'accompli seul a pleine existence et ils n'y veulent retrouver aucun des coups de l'outil. Notre respect pour la difficulté vaincue, qui paraît d'abord irrationnel, se ramène en somme à un humanisme dont ils n'ont connu que l'autre face : le respect pour la beauté créée par l'homme. Nous avons certes moins qu'eux le sentiment de la perfection; mais si, pour le reconstruire en nous, nous devons nous refu-

ser à l'émotion qui nous saisit devant l'effort, le plan trop vaste, le risque accepté, les premiers degrés de l'ascension, nous n'accepterions pas de faire l'échange.

Les Grecs mettent leurs poètes très au-dessous de leurs hommes politiques et leurs architectes au niveau des ouvriers, c'est-à-dire au dernier rang. Ils admirent le Parthénon, mais il blâment Périclès de s'être lié avec Phidias qui était un tailleur de pierres, un homme de rien. Nous, au contraire, une fois que nous avons vu les sépultures mycénienes, nous ne pouvons plus guère penser à autre chose qu'à cette difficulté vaincue par des moyens inconnus.

La hantise est si forte qu'au lieu de s'imaginer, près du palais des Atrides, Agamemnon dans le bain sanglant, Electre furieuse, Oreste rôdant pour la vengeance, on ne peut plus voir autre chose qu'une longue file d'esclaves montant de Nauplie vers le repaire royal pour s'atteler à une roche immense qui sort de la carrière. Là où Barrès rêva de Clytemnestre égorgée par son fils, nous entendons soupirer le troupeau anonyme des esclaves enchaînés.

5. AU NOMBRIL DU MONDE.

Lorsqu'on vient à Delphes d'Athènes, par chemin de fer, on s'arrête à Vralo après avoir

traversé toute la Béotie et dépassé des petites gares désertes qui s'appellent Thèbes, Tanagra, Livadia. Livadia, c'est Lébadée, un des plus grands oracles de l'antiquité. De Vralo à Delphes, la route monte rapidement, et, en ce mordant jour d'avril, les voyageurs claquent des dents tandis que la voiture ouverte roule à toute vitesse, coupant l'âpre vent qui souffle du Parnasse. La première chose que j'aie vue à Delphes, c'est, en haut d'une roche, une file de quatre chameaux conduits par un âne. Cela n'avait rien d'apollinien. Des turqueries de ce genre rappellent la Grèce d'Edgar Quinet.

Delphes est un des plus beaux sites du pays. Pour retrouver une pareille grandeur, une pareille âpreté, il faudra aller jusqu'au cœur de l'Arcadie. Mais le paysage est déjà touché par la civilisation. Un chauffeur lave à grande eau une voiture écarlate en puisant à la source sacrée qui fut vénérée des poètes. Et devant la fissure montagneuse d'où ruisselle la fontaine de Castalie passe la belle route que les armées alliées ont aménagée pendant la guerre pour transporter les troupes à Salonique.

Domaine de Phœbus.

La ville d'Apollon se forma en des temps lointains autour de l'oracle que le dieu avait conquis de haute lutte. Car, auparavant, c'était

la Terre qui occupait ce lieu sacré et elle l'avait confié à un de ses fils, le serpent Python. Apollon tua le monstre et rendit des oracles, car son père Zeus avait mis en lui la connaissance de ce qui fut, de ce qui est et de ce qui sera. Eschyle, qui n'aime pas à reconnaître les mésententes entre les dieux, imagine que la Terre — qu'il appelle aussi la Justice — donna de son plein gré l'oracle delphique au fils de Latone. Eschyle est le premier et le plus grand des optimistes. Bien des choses se passèrent à Delphes où la Justice n'eut aucune part. La Pythie trompa scandaleusement le pauvre Crésus qui mit sa foi en elle; elle lui inspira la confiance fallacieuse qui lui fit déclarer la guerre à Cyrus. Elle prit parti dans toutes les guerres et passa du côté de Philippe pendant les dernières luttes pour l'indépendance. Ce dieu qui se voulait l'arbitre du genre humain ne sut jamais rester au-dessus d'aucune mêlée. On appelait Delphes le nombril du monde parce que deux aigles, lâchés par les dieux aux deux bouts de l'univers, étaient venus se poser sur l'*omphalos*, une grosse pierre en forme de cône tronqué telle qu'on en trouve d'autres ailleurs (et ce sont probablement d'anciens emblèmes phaliques). Le nombril de monde fut un incomparable centre d'intrigues. Euripide parle avec colère de la déloyauté du dieu envers ses fidèles,

Cependant, Apollon s'enrichissait prodigieusement. Crésus le combla d'or. Les cités grecques, moins opulentes, y élevèrent des monuments qui servaient à garder les offrandes et à mettre des réserves en lieu sûr, car la majesté divine veillait sur les biens qui lui étaient confiés et les voleurs pouvaient redouter toutes les peines promises aux sacrilèges. Certains de ces *Trésors* sont d'une grande somptuosité, comme celui des Corinthiens. D'autres sont d'un goût exquis. L'Ecole française a reconstitué à titre d'exemple le *Trésor des Athéniens*, qui est petit et charmant.

Le village sacré se trouve dans un golfe montagneux surplombé par les Phédiades. La roche est un calcaire que la pluie attaque et délite à la longue, si bien que le sommet, érodé à la fois par l'eau et par le vent, se défait en gros blocs qui roulent le long des pentes. Cela est très visible dans le stade, longue ellipse de deux cents mètres qui se trouve tout au sommet de la pente, dominant les autres monuments. Un des côtés longs de l'ellipse, adossé à la montagne, a gardé tous ses rangs de gradins, tels qu'ils furent taillés dans le roc, puis achevés avec des pierres du pays. Mais, en face, toutes les assises se sont écroulées, démolies par les pierres qui ont dégringolé du sommet le long de la pente raide.

Un siècle avant l'ère chrétienne, le temple



était plus qu'à moitié détruit. Domitien le fit restaurer en 84 et les gens, qui en avaient oublié le chemin, revinrent en foule consulter l'oracle. A vrai dire, ils ne lui posaient plus de questions relatives à la politique; il leur suffisait de savoir si leurs affaires connaîtraient la prospérité et s'ils étaient heureux en amour. Plutarque fut pendant de longues années prêtre d'Apollon à Delphes; il s'inquiéta de la décadence des oracles et en proposa des explications rassurantes pour le paganisme déclinant. Mais, de plus en plus, ce n'était que du petit peuple qui venait à l'oracle pour l'interroger sur ses petits intérêts. Un jour vint où la bouche prophétique se tut pour toujours.

Alors, on cessa de déblayer le versant sacré des morceaux de rocs qui l'emplissaient et le site s'effaça peu à peu. On marchait pêle-mêle sur les décombres des monuments et sur les fragments de la montagne, qui, tombant d'en haut, les avaient blessés. Puis la terre combla les interstices et un village d'hommes vint s'établir où avait habité le dieu. L'endroit n'était pas mauvais. La mer est proche; les tremblements de terre sont rares; et la source de Castalie donne en abondance une eau excellente. Les ânes et les chèvres se mirent à brouter l'herbe rare à l'endroit même où avait proféré la Pythie.

C'est l'école française qui entreprit les

fouilles de Delphes. On commença par démolir le village qui fut reconstruit un quart de lieue plus à l'ouest. Puis, la description de Pausanias à la main, on se mit à creuser le sol, comme on fouillera Paris, dans trois mille ans, en étudiant un Guide Joanne.

C'est ainsi qu'on retrouva en débris, mais presque intégralement, la plupart de monuments décrits par Pausanias, par exemple le beau portique offert au dieu après la victoire de Salamine. Le 28 avril 1896, avec une émotion profonde, les fouilleurs trouvèrent une statue de bronze du début du Vème siècle, l'admirable *Cocher* dont l'original est au musée de Delphes et de bons moulages dans presque tous les musées du monde. Enfin, on déblaya complètement le stade et le théâtre.

Les Danaïdes.

Le théâtre de Delphes, qui n'eut aucune célébrité dans l'antiquité, en a davantage aujourd'hui, à cause des fêtes organisées par M. et Mme Sikelianos. Ces représentations ont un grand succès et font affluer à Delphes toute la Grèce qui lit, indigènes et touristes.

Je n'ai pu voir qu'une répétition des *Suppliantes* d'Eschyle. Cinquante jeunes filles évoluaient dans l'orchestre. Oublions leurs robes courtes et leurs lunettes d'écaille; ne soyons attentifs qu'aux rameaux d'eucalyptus

qu'elles tiennent à la main : elles représentent les filles de Danaos, fiancées malgré elles à leurs cousins et venues demander l'appui de la cité argienne. Cinq coryphées conduisent leurs mouvements. Le texte est une adaptation de la tragédie en grec moderne; la musique, une mélopée religieuse d'assez bon goût. Les évolutions, heureusement dépouillées de toute frénésie, de toute gesticulation indiscrete, sont admissibles (c'est bien le plus grand éloge qu'on puisse faire de la reconstitution d'une chef-d'œuvre après vingt-cinq siècles de silence), exception faite pour les mouvements des mains et des pieds, inspirés par les peintres et les sculpteurs archaïques. Il est absurde de copier ces attitudes, car elles n'ont jamais existé : les premiers artistes dessinaient ainsi, faute de pouvoir mieux imiter le mouvement vivant. Les danseurs russes font la même erreur lorsqu'ils écarquillent les doigts et relèvent les genoux à 90° en mimant l'*Après-midi d'un faune*. Mais le public aime cela, étant convaincu que rien ne saurait être plus hellénique.

M. Angelo Sikelianos, qui est acteur et poète et très épris du passé grec, dirige les répétitions dans un style remarquablement simple et nettoyé de toute emphase. Sa femme est charmante. C'est une Américaine riche qui consacre presque toute sa fortune au relève-

ment littéraire de la Grèce. Elle vit les che-
veux aux vent et retenus autour du front par
un bandeau, une canne de berger à la main,
les pieds nus dans des sandales; sur son épau-
le retombent les franges de ses deux tuniques
de toile brune tissées par une paysanne. Dans
cet appareil qui eût enchanté Ruskin, on la
rencontre au bar des palaces d'Athènes où
elle retrouve des compatriotes. Au théâtre de
Delphes, où elle assiste à toutes les répétitions,
elle semble la déesse du lieu.

Une croisière suisse a débarqué à Itéa. Les
voyageurs, qui ne pourront pas assister aux
représentations en grand apparat, s'installent
du moins sur les gradins pour en voir les
acheminements, dont le spectacle est moins
beau, mais peut-être plus amusant. Des coquil-
les d'œufs et des restes de mortadelle volent
d'une pierre à l'autre, parmi des commentaires
dans l'accent chantant du Léman. Des enfants
grecs aux jambes nues nous offrent une touffe
de camomille d'or. Le soleil fait rayonner les
Phédriades, dont le nom signifie *brillantes*.
Et Mme Sikélianos, assise au centre de ce
théâtre où elle a ramené la vie, est attentive
uniquement au désespoir des filles de Danaos
qui seront forcées d'épouser leurs cousins et
qui, la nuit de leurs noces, sauf une seule, vont
assassiner leurs maris.

6. NUIT DE PAQUES A PATRAS.

Pâques est la grande fête de l'année en pays orthodoxe, comme Noël en pays protestant. La semaine sainte se passe en préparations auquel le peuple entier prend part. Il est interdit de manger de la viande les jours qui précèdent la Résurrection; or, le jeûne est méritoire dans ce pays pauvre où les végétaux sont rares, où le beurre est importé du Danemark, où la viande est la seule denrée qui ne coûte pas horriblement cher. En revanche, le carême passé, toute la Grèce en liesse mangera l'agneau rôti et boira cet affreux vin résiné que l'on trouve délicieux après quelques mois d'accoutumance. Malheureusement, nous n'aurons pas le temps d'accomplir l'initiation.

Félicitons-nous de n'être point dans Athènes en ce jour de dévotion pascale. Athènes compte aujourd'hui plus d'impies qu'au temps de Périclès — moins cependant que n'importe quelle capitale d'Occident — et l'on n'observe plus guère le jeûne rituel dans les restaurants de la rue Eole et de la place de la Constitution. Mais le peuple, le vrai peuple qui ignore les impies et les étrangers, se rend en masse dans les églises pour y entendre les offices et prendre part aux prières.

L'on descend de Delphes vers Itéa par une route en lacets qui traverse une admirable olivaie. Là, un petit cargo qui s'en va vers Co-

rinthe consent à nous prendre, et, comme nous voulons aller, non vers l'Isthme, mais vers Patras, il nous dépose, en dehors de toute étape régulière, sur le sable péloponnésien le plus proche. Puis il s'éloigne, emportant quelques agneaux bêlants qui seront occis le soir même et rôtis le lendemain matin, au four.

Et nous voici en ce Samedi Saint de jeûne et d'abstinence, au buffet désert d'une gare de village, où l'on consent à nous servir en plein air, sous des chênes verts. Nous saurons nous contenter de lentilles à l'huile d'olive, d'un peu de fromage de brebis et de confitures de roses. Frugalité bien orientale. Encore l'huile d'olives est-elle une concession à notre goinfrerie de gens du Nord. Un Grec aurait jeûné plus rigoureusement.

Il faisait délicieux sous les chênes verts de la petite gare inconnue. Je me souviens aujourd'hui d'une autre veille pascale et de la cérémonie du Feu Nouveau dans une église du Transtévère à Rome. Insoucieuses d'interrompre la liturgie, des femmes tendaient à de gros prêtres joviaux des bouquets de fleurs et leurs enfants à bénir. Le chant de l'orgue se dessinait sur un fond de bavardages heureux. Cela se passait avant que le monde eût perdu le sens du bonheur.

Patras est un petit port tourné vers la mer d'Ionie. Ce fut longtemps le meilleur entrepôt de la Grèce, où débarquaient les voyageurs

venus d'Europe et d'où s'en allaient, vers l'Europe, des cargaisons de raisins de Corinthe, seule richesse de la pauvre Grèce. Aujourd'hui, la croissance rapide du Pirée a relégué au second rang Patras qui n'est plus, comme Nauplie, qu'une charmante petite rade. Le chemin de fer passe entre la digue et les maisons, sans qu'on découvre la gare — peut-être après tout n'y en a-t-il pas —, et n'arrive pas à gêner le paysage. Le soir, le soleil couchant éclaire de biais, sur l'autre rive du détroit, les montagnes de la Hellade et un promontoire occidental derrière lequel est Missolonghi où mourut Byron. Sur la mer s'allonge l'ombre de quelques voiles latines. La ville elle-même n'a pas le charme tout italien de Nauplie; tous ses édifices sont modernes et assez laids. Mais on peut se passer de tout le reste quand l'on a ces soirs, cette mer ombreuse et ces incomparables rencontres de lumière et d'obscurité.

Christ est ressuscité.

Les rues aux environs de la cathédrale sont pleines de monde bien avant minuit et, qu'on lève les yeux, on voit des gens aux fenêtres, aux balcons et sur les toits. Et chacun tient un cierge de cire jaune. Notre guide, qui a voulu être magnifique, nous a donné à chacun une bougie blanche garnie d'un nœud de

tulle fixé par des rubans du couleur. C'est le grand luxe. Et le luxe est une chose si rare en Grèce que nous restons stupéfaits d'avoir cette petite chose ornée entre les doigts.

Devant la cathédrale s'élève une estrade de plain-pied avec le sommet du perron. C'est là qu'apparaît le métropolitite au milieu de tout son clergé et des notables en grand arroi. La troupe entoure l'estrade et contient la foule qui ne prie pas, mais qui est attentive. Ce que nous allons voir est totalement différent de ce qu'on appelle chez nous une fête religieuse. Et la différence ne résulte nullement du *Filioque* ni de l'écart qui sépare les dogmes orthodoxes des dogmes catholiques ou des croyances protestantes. Elle vient du rôle qu'a joué l'Eglise autocéphale dans la constitution et la sauvegarde de la Grèce libre. La religion, après avoir sauvé l'Etat, reste étroitement associée à lui. Le rite du *Christos anesti* est une cérémonie civique au moins autant qu'une liturgie faite pour réunir uniquement des croyants.

Les chants commencent un peu avant minuit. Les prêtres à longues barbes, au chignon rituel noué sur la nuque, entonnent d'une voix fausse un récitatif monotone.

Au moment où les douze coups sonnent au bourdon de la cathédrale, toutes les fanfares militaires éclatent en même temps. Au cierge que le métropolitite vient d'allumer à la flam-

me de l'autel s'allument de proche en proche toutes les bougies de la place. En une seconde il fait grand jour. La lumière monte aux fenêtres et sur les corniches des toits. Des feux de Bengale partent et, sous la lune de Pâques, font briller les épées nues. Pendant ce temps, le métropolitite lit l'évangile du jour et termine par des prières pour l'union dans l'Eglise, pour l'union des Eglises. Ce sont là les deux grands soucis qui préoccupent le clergé instruit.

Malheureusement, tout le clergé est loin d'être instruit. Alors qu'en Occident plusieurs réformes des études — les plus importantes sont celles du XVIème et du XIXème siècle — ont rendu les prêtres de plus en plus dignes de leur mission, en pays orthodoxe l'ascendant du sacerdoce sur le peuple allait croissant, mais pour des raisons étrangères à toute spiritualité. Le sentiment religieux en Grèce est indissociable du sentiment national. Cela vient d'abord de ce que l'islamisme n'a jamais cherché à convertir les peuples soumis, bien au contraire. Depuis la conquête, la religion apparut donc comme le symbole et le rempart de la résistance hellénique contre l'opresseur mahométan. De plus, le caractère autocéphale des églises orthodoxes, en les laissant isolées, les a empreintes de particularisme et a fait d'elles les centres mêmes de ces mouvements nationaux qui, au XIXème siècle, assaillirent en bourrasque l'empire ottoman d'Europe. La

confession orthodoxe est ici, en fait sinon en droit, une religion d'Etat, ce qui se concilie du reste avec une totale liberté de conscience. Au moment du *Christos anesti*, en cette seconde de minuit où Jésus ressuscite, tous les soldats grecs, dans la république, présentent les armes et les officiers saluent de l'épée. Cette confusion entre orthodoxie et nationalisme est, pour la religion, à la fois une force et une faiblesse. Les enfants courent baiser la main des *pappas*; les anciens usages, qui se fanent dans les autres pays, gardent ici toute leur verdeur. Pour notre déjeuner pascal, nous mangerons, comme tout le monde, un gâteau rond, couronne dorée entourant un œuf dur encore habillé de sa coquille rouge. Mais le peuple se souvient-il que la commémoration du Christ ressuscité signifie autre chose que des bougies allumées, des fanfares militaires et des hécatombes d'agneaux? En somme, il entend la religion comme l'entendaient ses ancêtres au temps de Périclès : un ensemble de rites auquel chacun s'associe par esprit civique, sans même se demander s'il croit ou s'il ne croit pas. La notion de *foi*, à peu près étrangère aux religions classiques, est devenue essentielle dans le christianisme d'Occident, mais c'est à peine si elle a pénétré le christianisme oriental, lequel est resté ce qu'étaient les cultes qu'il a supplantés : un moyen pour une collectivité de sentir son unité. « *Les re-*

ligions de la Grèce, dit Renan, restèrent de charmants enfantillages municipaux... »

Le nationalisme laisse dans les âmes une place vacante; c'est la superstition qui l'occupe. En Crète, chez un archevêque très lettré qui avait les homélies de Chrysostome sur sa table de travail, nous vîmes pendre à la cage de l'oiseau une gousse d'ail, remède souverain contre le mauvais œil. Le clergé règle les cérémonies, se plie aux coutumes parce qu'il est trop mêlé au peuple pour pouvoir résister aux forces séculaires; et cette unanimité de conduite dissimule la pauvreté des croyances.

7. RIANTE OLYMPIE.

Olympie est aussi accueillante que Delphes est âpre. Un petit train omnibus qui s'arrête partout vous amène de Pyrgos en Elide, et l'on voudrait qu'il allât plus lentement encore, tant est charmant le paysage tout provençal qu'il traverse de son pas capricieux et sans cesse interrompu. On passe à travers des vignes, petites et fort bien cultivées; elles donnent un raisin noir et sucré dont on fait du vin ou que l'on laisse sécher. Le vin, qui se boit en Grèce naturel ou résiné, pourrait difficilement faire

concurrence aux vins français. Mais les raisins secs se vendent admirablement. Ceux de Crète sont blonds et sans pépins. Ceux de la région d'Olympie sont noirs, petits, mais bien plus parfumés. Patras en expédie dans le monde entier.

Rien n'égale en douceur la plaine de l'Alphée. Des troupeaux passent dans un chant de clochettes. Les oliviers et les chênes-verts sont pleins de rossignols. La ligne des collines a une douceur molle qui est tout à fait exceptionnelle dans cette Grèce sévère, dépouillée, un peu dure. Tout a un air de richesse et de prospérité.

Vaine apparence. Olympie est ravagée par la fièvre et par les tremblements de terre, ces deux fléaux du pays. En été, les habitants de la région basse émigrent vers la hauteur. Une petite fille pieds nus, en chapeau de paille, nous offre des fleurs; elle a de grands yeux cernés et la bouche triste. L'an passé, elle a souffert des fièvres et elle en est mal remise. Beaucoup de malades ne guérissent jamais complètement. Le gouvernement fait ce qu'il peut, mais il est aidé par trop peu de médecins et trop peu d'infirmières : les études universitaires attirent plus de jeunes gens vers la Faculté de droit que vers les sections scientifiques. On distribue de la quinine, ce qui coupe la fièvre, mais ne guérit pas la maladie. Il faudrait faire la guerre aux moustiques qui la

propagent. Et cette terre basse, où l'Alphée change à chaque instant son cours paresseux, leur est une terre d'élection. C'est ici que jadis Hercule importuné par eux éleva un temple à Zeus Chasse-Mouches. Le dieu a bien mal répondu à l'appel de son fils.

La ville ensevelie.

Quant aux mouvements de la terre, ce sont ici des glissements qui n'ont jamais entraîné de grandes catastrophes, mais qui menacent toutes les maisons. Depuis la ruine des sanctuaires, aucune agglomération importante ne s'est constituée à Olympie. L'endroit est bon pour nourrir quelques paysans éleveurs et vigneron, mais il ne vaudrait rien pour l'établissement d'une ville. Il est trop loin de la mer et, du côté de l'intérieur, adossé aux montagnes qui ferment l'accès de l'Arcadie. Sans les fouilles, on verrait désert le site le plus illustre de toute l'antiquité.

C'est l'helléniste Curtius qui eut l'idée, voyageant en Grèce, de déblayer Olympie. Il était le précepteur du prince impérial, le futur Frédéric III, qui s'intéressa à la chose, créa l'École allemande et passa un accord avec le gouvernement grec. L'École accomplit une œuvre qui égale les résultats obtenus à Delphes par l'École française. Elle déblaya toute l'enceinte sacrée, la fameuse *Altis*, avec ses

temples et ses gymnases. Mais elle ne put atteindre le stade, qui se trouve sous le lit actuel de l'Alphée. Il faudrait détourner le fleuve pour arriver aux ruines et le travail risquerait d'être vain, car le passage des eaux a dû déplacer et ronger les pierres.

Or, pour nous, le point central d'Olympie, c'était ce stade unique où Pindare vit courir des hommes et des chevaux. Toute la Grèce s'y pressait. Les princes du Nord essayaient d'y être admis, en se prétendant issus de telle ou telle famille hellénique. Les rois de Macédoine, afin de pouvoir concourir, tiraient argument de leur origine argienne. Alcibiade était aussi fier d'avoir été premier à la course des chars que d'avoir armé l'expédition de Sicile. Le stade mystérieux enseveli sous l'Alphée réveillerait bien des souvenirs. Mais, pour des Grecs, l'essentiel c'étaient les temples et toute la vie religieuse dont les concours n'étaient qu'un aspect. Et, par un curieux hasard, ce que les fouilles ont restitué, c'est précisément l'*Altis*, l'enclos des dieux, aujourd'hui planté d'oliviers. Les ruines sont à l'ombre des arbres et il y règne un silence délicieux, traversé par le chant des rossignols.

Héra et Zeus.

On voit là l'un des plus anciens temples de la Grèce, celui d'Héra, et l'un des plus célèbres,

celui de Zeus, pour lequel Phidias sculpta une gigantesque statue d'ivoire et d'or.

Le temple d'Héra fut construit en bois et garnie d'ornements en terre cuite qui sont au musée d'Olympie. Quand les colonnes de bois commencèrent à céder, on les remplaça peu à peu par d'autres en pierre du pays. C'est un calcaire coquillier sans beauté, friable et peu homogène, ce qui fait qu'on dut revêtir les colonnes d'une sorte de stucage fait d'une poussière de marbre qui y adhère encore aujourd'hui. Les colonnes de pierre, qui, une à une, vinrent suppléer leurs humbles sœurs de bois, ne sont pas identiques. Leurs diamètres sont différents; toutes ne sont pas cannelées. Cela nous reporte en un temps où la ferveur religieuse était grande, tandis que le sentiment artistique se formait seulement. Le temple d'Héra à Olympie nous oblige à comprendre une Grèce qui n'avait pas encore besoin de la perfection.

Le besoin de perfection éclate au contraire dans le temple de Zeus qui est à quelques mètres de celui de Héra. Il était d'une dimension prodigieuse. On escalade à grand peine les marches qui en forment l'accès, hauts degrés mieux adaptés au jarret des dieux qu'à celui des mortels. Les colonnes, renversées par un tremblement de terre, gisent sur le sol; les tambours dissociés restent proches l'un de l'autre. Un géant enfant reconstruirait le tem-

ple en un jour, en rassemblant les pièces de ce colossal jeu de patience. C'est du reste ce qui a été fait au Parthénon dont une partie des colonnes écroulées, mais non détruites, ont pu être relevées.

On disait dans l'antiquité qu'un homme qui a vu le Zeus de Phidias ne peut plus jamais être tout à fait malheureux. J'ai peur que le Zeus d'Olympie comme sa fille, l'Athéna du Parthénon, ne nous eût terriblement déçus. Ces colosses d'ivoire et d'or, chargés d'ornements et de matière précieuse, s'accordent mal avec l'idée que nous nous faisons volontiers d'un art grec pur, nu, dépouillé. Athéna tenait sur la paume ouverte de sa main gauche une petite Victoire d'or qui élevait vers elle une couronne. Comme le poids de la Victoire eût fait rompre l'avant-bras, Phidias soutint la main tendue par une colonne que l'on voit encore sur les répliques anciennes de la Parthénon. Les dessinateurs modernes, qui se soucient peu des problèmes techniques, ont supprimé cette colonne sans paraître se rendre compte qu'il faut un support pour assurer l'équilibre de l'ensemble. Et il est vrai que la solution de Phidias, dans sa simplicité, nous gêne un peu. Le Zeus avait dix-sept mètres de hauteur; il était assis sur un trône, lequel était posé sur une dalle de marbre noir où coulait l'huile dont on doit sans cesse humecter l'ivoire pour qu'il ne se fendille point. La tête

du dieu touchait le plafond du temple et, s'il se fût levé, disaient les Anciens, il aurait crevé la toiture. Une balustrade au premier étage permettait de voir de près la tête du colosse. Une promenade sur ce balcon nous aurait probablement déconcertés.

Et cependant, il faut faire crédit au goût des anciens. Phidias construisit son Zeus à Olympie même. Les gens de l'Elide, dit-on, lui aménagèrent à côté de l'Altis un atelier que l'on montre encore et qui fut plus tard agrandi et transformé en église. Cet atelier avait exactement les dimensions et l'éclairage de la salle du temple où devait prendre place la statue achevée. Phidias put la charpenter et l'assembler en se rendant compte jour après jour de l'effet que produirait chaque morceau. On démontra ensuite la formidable machine et on la réédifia en place. Peu importe que l'anecdote soit vraie ou fausse; ce qui compte, c'est la pensée du peuple qui s'est complu à la raconter. L'atelier de Phidias est un oratoire où chacun de nous peut aller faire sa prière à la Conscience parfaite, celle qui interdit à un ouvrier, le plus grand ou le plus humble, d'abandonner son œuvre avant de l'avoir accomplie, ou du moins de l'avoir approchée le plus possible de l'image idéale qu'il s'en est faite.

On n'a rien retrouvé du Zeus de Phidias, pas plus que de l'Athéna chrysoléphantine. L'extrême richesse d'une œuvre d'art abrège

sa vie et réduit ses chances de durée. En revanche, les fouilles ont exhumé l'Hermès de Praxitèle, dont la grâce ravit nos pères. Il est là-haut, sur la colline, dans un petit musée où il voisine avec les admirables métopes qui représentent les travaux d'Hercule, avec les hautes statues qui, inscrites dans les deux frontons du temple, illustrent la rude légende de Pélops et d'Hippodamie. A côté de ces âpres chefs-d'œuvre, le jeune dieu paraît aujourd'hui un peu maniéré, touché déjà par la décadence.

Une tige de fer rattache la statue au mur, pour la protéger contre les mouvements du sol. Tout Olympie est ainsi menacée. L'hôtel construit par la société des chemins de fer est lézardé et on ne le répare plus : l'endroit est trop dangereux; on attend que la bâtisse s'écroule pour aller la réédifier ailleurs. Tout au sommet de la colline est la maison abandonnée de l'ancienne mission allemande. Deux de ses membres, morts à Olympie, reposent près de l'église, dans un calme petit cimetière d'où l'on découvre toute la belle et douce plaine de l'Elide.

8. LE PAYS DU DIEU PAN.

Les abords de l'Arcadie sont âpres et farouches; si Virgile et Poussin avaient connu ces

routes escarpées qui viennent d'Argolide et vont en Laconie le long des précipices, ils auraient vu moins riant le paysage où vivent leurs bergers. Ces remparts qui protègent le cœur du Péloponnèse composent une image bien faite pour équilibrer dans notre mémoire le souvenir des côtes d'Attique mordant durement sur la mer : toutes deux uniquement, authentiquement grecques, alors que la molle Élide fait penser à d'autres plaines, à d'autres vergers. A quoi comparer ces crêtes pures, cette verdure rare, ces sévères lacs aux eaux grises? Ici vint, solitaire, Hercule en quête des oiseaux de Stymphale.

Cependant, les montagnes une fois passées, la plaine centrale a un grand charme et presque de la richesse. Lorsqu'on arrive à Tripolitza, on comprend que cette contrée ait paru celle de la vie facile, où les bergers, leur besogne finie, avaient le loisir de jouer du chalumeau. Jamais un paysan d'Attique n'a dû connaître les chants alternés. S'il a une minute à lui, il aide son âne à monter de l'eau, — l'âne aux yeux bandés qui tourne, tourne, tourne pour faire sortir du puits l'eau très rare et très précieuse.

Pour bien comprendre l'Arcadie, il faut y entrer au printemps, au moment où les bergers conduisent vers la montagne leurs chèvres et leurs moutons. Ils y vivront jusqu'en automne, dans une pauvreté indicible : une

tente, un feu de sarments, une cruche d'eau qu'on va remplir tous les deux jours, car les sources sont rares et distantes les unes des autres. Les pâtres montagnards du temps d'Homère, qui connaissaient Pan mieux que Zeus, n'ont pas dû avoir une existence bien différente.

Cannabis.

En trois millénaires, la végétation a plus changé ici que les conditions de vie du petit peuple. Cela est vrai d'ailleurs de tout le pays méditerranéen. Pour retrouver le paysage antique, il faudrait dépouiller celui-ci, par la pensée, de toute la végétation qui date des croisades et de la découverte de l'Amérique. Et comment imaginer la côte ligurienne sans ses oranges, la Sicile sans les raquettes hérissées de ses figuiers de Barbarie, Sparte sans le parfum accablant de ses orangers? Cette plaine d'Arcadie, comment nourrissait-elle sa population à l'époque où l'on n'avait pas encore appris à y cultiver le mystérieux *cannabis*, qu'on vous montre de loin, d'un geste négligent, parmi les sillons de vigne et les carrés de blé, en bordure des longues routes blanches de poussière? Par quelles voies compliquées le *chanvre* s'en va d'ici et s'appellera désormais haschisch, c'est une autre histoire et qui fut racontée ailleurs. En Arcadie, rien qui sente

la fraude et la contrebande. Les paysans que l'on rencontre ont une dignité grave, un sourire courtois et un peu triste, une distinction innée qui ne ressemble en rien à la cordialité superficielle des petits bourgeois des villes. On entrevoit dans les grandes fermes une vie patriarcale si noble qu'on admet difficilement que cette simplicité dissimule des trafics clandestins. Le *cannabis* doit donner strictement de quoi vivre à ceux qui le font pousser et, comme toutes les marchandises prohibées, enrichir seulement ceux qui le transportent et le vendent. Sans le *chanvre*, on s'expliquerait mal que tant de bourgeois, dans Athènes et au Pirée, passent leur journée dans les cafés de la ville et du port, ne faisant exactement rien que causer, attendre et prendre du café. L'étranger candide se demande quels peuvent bien être leurs moyens d'existence. Pendant qu'ils flânent, les paysans arcadiens peinent dur, et plus dur les paysannes. La terre grecque ne donne rien pour rien.

L'émigration.

Et comme, malgré le travail des femmes et des hommes, malgré les profits que laisse le *chanvre*, les ressources croissent moins vite que la population, beaucoup d'hommes s'expatrient et vont en Amérique. Du reste, tous partent avec l'idée bien arrêtée de revenir

aussitôt fortune faite et de dépenser chez eux ce qu'ils auront gagné au loin. Mais l'exil dure souvent plus longtemps que le voyageur n'avait prévu. Et c'est ainsi qu'on voit partir des ports grecs des *bateaux de fiancées*. Des équipes de filles d'Hélène s'en vont, par des routes opposées à celles qui suivit le navire de Pâris, vers cet Extrême-Occident que personne, au temps de Platon, ne s'imaginait si lointain. Elles s'en vont vers ces paroisses, ces villages qui restent grecs en pleine Amérique, où les enfants continuent à parler grec jusqu'à ce que l'école les ait rendus à peu près anglosaxons. Ceux-ci encore songeront à la pauvre Arcadie qu'ils connaissent uniquement par des rêves et des récits, car de là-bas viennent des pensées qui les appellent. Tout le Péloponnèse vit ainsi, tourné vers le Nouveau-Monde. Il y a des villages où l'on rencontre à peine un homme jeune : tous sont partis.

Lorsqu'on s'arrête dans la montagne, à côté d'une source, et que, dans une maison isolée, on vous dresse une table où vous pourrez débiller votre déjeuner, tout de suite vos hôtes mis en confiance vous montrent les richesses de la demeure. C'est un métier à tisser, où la femme fait les rudes vêtements de la famille et les tapis très simples qui recouvrent le sol et les lits (les tapis décorés étaient un monopole de l'Asie Mineure; on en fabrique maintenant sur le continent, mais ce n'est pas de-

venu une industrie domestique). Des photographies sont dressées sur une table d'apparat. Parfois, il y en a d'anciennes, montrant des hommes en fustanelle, des femmes en robes brodées. Mais les plus nombreuses sont récentes et viennent d'Amérique. On y voit de beaux gars au pur type hellénique, vêtus de vestons de confection. Quelques-uns donnent le bras à une fiancée qui n'est pas toujours grecque. A côté des photos, des souvenirs de Noël, avec quelques mots en grec en marge de l'inévitable *Happy Christmas*. Johan Bojer a consacré un admirable roman aux émigrants de Norvège. Qui écrira l'histoire des émigrants venus vers le Nouveau-Monde du plus ancien pays civilisé d'Europe, de cette terre hellénique où Hésiode, écrivant le premier poème du continent européen, l'intitula *Les Travaux et les Jours*, nous donnant ainsi, pour des siècles et des siècles, ce mot d'ordre du labeur et de l'activité, ce cri de ralliement auquel Homère ni aucun de ses héros n'auraient rien compris? Le mot d'ordre a commencé le tour du globe en allant d'Europe en Amérique. Y a-t-il un seul des émigrants là-bas qui se souvienne, en voyant la fébrile activité qui les entoure, que le père Hésiode, son ancêtre à lui, donne des conseils qu'un paysan du Far ou du Middle West peut encore aujourd'hui suivre avec profit? La loi du travail continuera-t-elle son chemin conquérant, revenant

d'Amérique en Europe par les routes de l'Asie? C'est bien douteux; l'Asie n'a jamais vu dans le travail qu'une punition du ciel. Du reste, la Grèce classique, elle aussi, considère comme un malheur et une dégradation l'obligation de gagner sa vie. Hésiode, chantant le travail avec une sorte de lyrisme, est presque isolé dans son propre pays.

Dignité.

C'est une bonne fortune, quand on voyage en Arcadie, de tomber sur un hôtel tenu par un *Américain*. On pourra y trouver un confort que les auberges locales tiennent probablement pour insensé. Il sera possible d'y avoir un bain et l'hôte sait faire le thé. Il parle français, s'il a été élevé chez les Frères, et un anglais zézayant qui n'est pas sans charmes. Et, comme il est né Grec, il sait à la perfection rôtir l'agneau au four.

Ce peuple grave est bien différent de l'humanité gesticulante que nous avons entrevue à Patras, dans Athènes. Tout le monde parle sérieusement, marquant solennellement le *oui* qui s'indique en baissant le tête et le *non* en la relevant, lentement, sans aucun mouvement inutile. Notre précipitation d'Occidentaux, prompts à multiplier les signes d'affirmation ou de négation, paraissent bien vulgaires à côté des expressions rares d'un visage

péloponnésien. En les voyant, on se souvient qu'une princesse de Sophocle s'excuse d'arriver en courant, parce que cela ne convient pas à une jeune fille de bonne naissance.

Sur les routes, on croise des troupeaux qui s'en vont en montagne. Les bergers ont de belles houlettes, hautes cannes surmontées d'une tête de bélier ou d'une corne sommairement sculptée, qu'ils vendent aux touristes à des prix d'œuvres d'art. Mais personne ne mendie; aucun homme ne réclame les cigarettes qu'on demande à grands cris impudents sur les routes de l'Attique et de l'Isthme. Une réserve, une courtoisie parfaite. Dans ce pays, pendant des générations, l'Occidental a été l'ami qui prendra la défense du Grec contre le Turc. Aujourd'hui encore existe une sorte de solidarité chrétienne qui n'a nul besoin de l'Union des Eglises pour s'exprimer dans la vie quotidienne et qui est douce au cœur de l'étranger.

9. SPARTE ET MISTRA OU LES DEUX AUSTRERITES.

Les Doriens traversèrent les montagnes du Péloponnèse avant de s'établir dans cette large plaine. Ils y fondèrent une ville et dédai-

gnèrent de la fortifier, parce qu'elle était bien défendue par le courage de ses habitants. Deux millénaires plus tard, les Français entrèrent en Morée. Ils eurent de la peine à retrouver dans l'herbe les traces de ce qui avait été la grande Sparte. Cherchant un endroit où bâtir leur capitale, ils la mirent en face de Lacédémone disparue, sur la pente du Taygète. Ce fut Mistra, aujourd'hui ruinée, mais encore debout. De la ville de Léonidas on voit, tache dorée sur la montagne verte, la ville de Guillaume de Villehardouin. L'ombre des durs soldats spartiates peut monter de la plaine vers les durs croisés de la montagne et d'étranges conversations s'échangent entre eux.

Il ne reste presque rien de l'ancienne Sparte. Sur l'emplacement présumé du temple d'Artémis, on a retrouvé une curieuse collection de masques en terre cuite qui sont au petit musée de Sparte. Ils sont si nombreux et de dimensions si variées qu'on voit mal à quoi ils ont pu servir. Peut-être y avait-il là un atelier où l'on en fabriquait. En tout cas, il est bien étrange que les seuls restes d'art industriel que nous ait légués la terrible cité soient des masques qui font penser à ceux de la comédie. Ainsi s'est réalisée la prophétie de Thucydide : « *Supposé que Lacédémone devînt déserte et qu'il n'en restât d'autres vestiges que les temples et les fondements des édifices publics, la postérité, je pense, se per-*

suaderait difficilement que la puissance de cette ville ait été à la hauteur de sa réputation. » Mais ces vestiges mêmes, dont Thucydide ne croyait pas qu'ils dussent jamais s'effacer complètement, on arrive à peine à les relever.

On a exhumé il y a une quinzaine d'années, dans la petite acropole de Sparte, une statue de marbre mutilée, où subsistent encore des traces de peinture. Le haut du buste, la tête, sont presque intacts, ainsi qu'un cimier de casque qu'on a pu aisément compléter. Du soldat en armes, on distingue la bouche, le nez et les yeux. Les joues étaient protégées par des plaques de métal décorées en très faible relief; dont le marbre reproduit le dessin.

L'ouvrage est admirable : la tête se tend en avant, portée par un cou bas sur des épaules arc-boutées; le visage est parfaitement calme; le regard, dans les grandes arcades vides, est prodigieusement attentif. Le soldat a d'avance accepté tous les risques et tous les sacrifices. Dans son âme totalement pacifiée, il n'y a plus de place que pour l'intelligence de son métier. Car, ce métier, s'il le fait bien ou mal, c'est l'existence même de la cité qui en dépend.

Cette œuvre étrange et belle date des années 480 à 460 avant J.-C., c'est-à-dire de l'époque qui a suivi l'affaire des Thermopyles. On l'a retrouvée près du théâtre, à l'endroit où Pausanias, passant par là au second siècle de

notre ère, vit encore un monument de Léonidas, dont le corps avait été ramené une quarantaine d'années après la bataille; et l'on y célébrait des jeux auxquels les Spartiates seuls pouvaient prendre part. L'on regrette un peu que la statue ait été transportée dans Athènes. Pour avoir toute sa signification, elle devait rester au musée de Sparte.

Du reste, il ne faudrait pas croire que ce petit musée, avec ses quelques monuments archaïques et son étrange collection de masques, ait le moins du monde ce qu'on pourrait appeler une atmosphère lacédémonienne. On y arrive par une allée d'orangers dont l'odeur est si écœurante que nous nous réfugions dans les salles fraîches, parmi les pierres. Dès qu'on en sort, on est saisi de nouveau par les parfums de l'étouffant jardin où chantent les rossignols.

La plaine est fiévreuse, pleine de marais, de roseaux et de lauriers-roses. Les lauriers-roses signifient partout malaria et pauvreté. Le village est très grand. Il y a un siècle, quand nulle part il n'y avait de chemin de fer, ce chef-lieu du nom de Laconie espéra redevenir une des grandes villes de la Grèce. Mais la voie ferrée qui, d'Athènes, passe l'Isthme et arrive jusqu'à Tripolitza qu'elle a ressuscitée n'a jamais eu le courage d'aller jusqu'à Sparte. Et Sparte meurt, avec sa cathédrale trop grande, ses rues désertes, son auberge

misérable à la porte de laquelle une vieille femme aux cheveux blancs, à demi voilée de noir, nous offre, d'un air de reine, une rose.

Regardons la rose et non point les couvertures du lit. Un oranger fleurit sous la fenêtre. Son étouffant parfum nous donnera la migraine. Mais il vaut mieux ouvrir la croisée que de rester exposé à l'odeur des meubles. Des taches suspectes, sur le papier défraîchi qui couvre les murs, nous donnent à penser que nous ne dormirons guère cette nuit. Nous mangerons dans la rue, après le soir tombé, en évitant de penser à ce que doit être la cuisine de l'auberge. Le repas est du reste excellent : il n'est pas un Grec qui ne sache accommoder parfaitement l'agneau aux pommes de terre. Autour de la table rôdent dans l'ombre des poules déplumées, des chats teigneux. Dans cette ville à l'agonie, y a-t-il un chien qui ne soit malade?

De Sparte, dès le lendemain matin, nous montons vers Mistra, dont les murailles dorées s'étagent sur la roche. Les maisons sont écroulées, mais les rues subsistent; huit ou dix églises du plus admirable style byzantin sont encore intactes et l'on monte en pèlerinage de la plus basse à la plus haute. Les plus belles sont la *Pantanassa* et la *Péribleptos*, Marie Reine du monde, Marie admirée de tous. Plus haut encore sont les palais des souverains

francs. De leurs terrasses, on domine toute la Laconie.

Plus personne ne vit à Mistra, sinon un vieux prêtre qui s'offre à nous dire la bonne aventure et qui insiste d'une façon gênante. Quelques religieuses habitent un monastère près de la *Pantanassa*. Deux jeunes nonnes nous montrent l'église; elles gagnent leur pain en vendant les photographies qu'elle prennent elles-mêmes parmi les ruines. Avec elles vivent deux vieilles religieuses descendantes des grandes familles spartiates. Elles nous font entrer dans le salon qui précède leurs cellules. Une grande pièce blanchie à la chaux, quelques tapis très simples couvrant le carrelage et les coffres, des chaises de paille : impossible d'imaginer austérité plus pure. Sous un crucifix, quelques photographies et des daguerréotypes d'officiers en fustanelle : leurs pères et leurs oncles se battirent pendant les guerres de l'indépendance, il y a cent ans. Les deux dames offrent du raki, des oranges confites, du café turc. De la plaine à nos pieds monte de la lumière et rien d'autre. La galérie découpe sur le ciel un arc d'un bleu rayonnant. Voici l'endroit du monde où les hommes ont le mieux su renoncer à tout, où ils ont trouvé la parfaite paix, la parfaite sérénité dans la subordination de leur être à un dessein plus grand qu'eux-mêmes.

10. L'ILE DU ROI MINOS.

Le lion ailé.

L'on prend au Pirée un petit bateau qui arrive en une nuit à Héracléion que nous appelons Candie. Nous avons quitté un port encombré, bruyant, désordonné et nous nous réveillons dans une charmante petite rade où mouillent quelques bateaux de pêche. Les bassins, faute de profondeur, sont loin de la côte. Une longue jetée les protège contre les coups de mer. Tout l'ouvrage est l'œuvre des Vénitiens et l'on voit, dominant le môle, le beau lion ailé de saint-Marc, que l'on retrouvera ensuite dans toute la ville.

Celle-ci, où l'on arrive en barque, est un port à l'italienne qui ressemble à Brindisi. On y découvre encore des restes de palais d'un assez bon style que les Turcs n'ont guère pris la peine de saccager. En haut de la colline, sur une petite place, une charmante fontaine entourée de lions de pierre donne un peu de fraîcheur à des terrasses de restaurants. On pourrait se croire ici dans quelque *trattoria* florentine ou romaine. On y mange en plein air, sur une table de fer, de la viande rôtie qui serait du chevreau en Italie et qui est ici de l'agneau; comme dessert, du fromage de brebis sucré au miel — un miel délicieux, encore meilleur que celui du continent. Nous resterons

quelques jours dans cette calme petite ville parce qu'il faut attendre le départ d'un bateau; nous aurons donc le loisir de nous attarder à table et de parler politique. C'est dans cette île, célèbre dans l'antiquité par son bon gouvernement, que Platon a mis la scène du dialogue des *Lois*. Quelque chose en est resté dans l'air et c'est pourquoi, après la nuit tombée, près de la jolie fontaine vénitienne, nous parlerons de la démocratie et du juste et de l'injuste.

Si la ville est italienne, la population est longtemps restée turque de costume et d'habitudes, malgré la haine que continue à inspirer tout ce qui est ottoman. Les femmes se montrent moins encore que dans les autres villes du pays. Du reste, elles n'auraient pas le temps: ici comme ailleurs dans toute la Méditerranée, elles travaillent, laissant aux hommes le loisir, la flânerie en plein air et l'interminable plaisir du bavardage. Beaucoup d'hommes portent encore la culotte bouffante en drap bleu vif, qui fait par derrière des plis si lourds qu'on s'assied dessus comme sur un coussin. Malgré ces restes du passé, malgré ces vestiges des dominations étrangères, nulle île n'est plus grecque de cœur que la Crète, précisément parce qu'elle a dû attendre plus longtemps son rattachement. C'est même pour cela qu'il y a tant de gens, même parmi la bourgeoisie très modeste, qui parlent et lisent cou-

ramment le français : on allait à l'école catholique française, fût-on même orthodoxe de cœur et de confession, plutôt que d'aller à l'école turque. Aujourd'hui, il y a des écoles grecques partout. Candie a même un lycée mixte. Les petites-filles des femmes voilées passent près de la fontaine aux lions, à midi, tandis qu'elles rentrent de leurs cours, et la petite place s'emplit de leurs joyeuses jacaseries. Elles ont les cheveux courts, les jupes aussi et des traités d'algèbre sous le bras.

Le taureau.

Cnossos est à quelques lieues au sud de Candie. Pour arriver à Phaestos, il faut traverser toute l'île dans sa largeur, qui est d'une cinquantaine de kilomètres, et suivre la vallée du Léthé entre les sommets de l'Ida et le massif de l'Ioulkas. Hagia Triada est plus loin encore, près de l'embouchure du fleuve et tout près de la côte qui regarde l'Afrique, dans un paysage d'une douceur incomparable. Pour la première fois depuis cinq semaines, le mot de campagne nous vient à l'esprit. La Grèce continentale n'a rien de tel; le paysage y manque essentiellement de bonhomie et l'on peut aller d'une mer à l'autre sans rencontrer un tas de fumier. En Crète l'on revoit du fumier; l'on revoit des bêtes qui vivent dans des étables pour le bien-être de l'homme, lequel se plie

pour elles à d'humbles besognes. Un berger grec donne l'impression d'être né, comme son mulet aussi, d'un arbre ou d'un rocher, et c'est la nature elle-même qui a réglé entre eux le contrat; il n'élève pas ses ouailles; il vit avec elles dans la liberté des montagnes. Tandis que, lorsqu'on voit une vache crétoise, on comprend aussitôt qu'elle a quelque part un box où on viendra la traire, proche d'une laiterie où l'on battra le beurre. Ce n'est pas en Crète qu'on aurait rangé parmi les travaux d'un demi-dieu le nettoyage d'une écurie royale. Car un Hercule crétois aurait su ce qui fertilise la terre et il se serait bien gardé de détourner un fleuve pour disperser une matière précieuse, promesse de fruits lourds et de gras ses récoltes.

Dans les prairies paissent bonnement des taureaux et des vaches. On les regarde avec admiration, car on ne se rappelait pas qu'ils fussent si grands. Il faut dire aussi que, la robe beige, les cornes évasées, ils ressemblent plus au bétail héroïque volé par Cacus qu'aux paisibles aumailles de chez nous. Après l'agile maigreur des chèvres, la marche hésitante des moutons, la petitesse des mulets et des ânes, leur splendeur est si majestueuse qu'elle inspire le respect. On comprend que Zeus ait pris cette forme pour s'approcher d'Europe, qu'il l'ait donnée à Io, que le roi Minos ait choisi le bucrâne comme emblème de sa puis-

sance et que tout près d'ici, la reine Pasiphaé a't été rendue folle par un taureau blanc issu de la mer, non sans l'intervention maligne de quelque dieu.

La double hache.

Au musée de Candie, où l'on a groupé la plupart des objets découverts à Cnossos, à Phaestos et dans ces *cent villes* que loue Homère et qui en effet, une à une, sortent de terre depuis quarante ans, on ne se sent plus à Venise ni même en Grèce, mais en Asie, une Asie indéchiffrée, plus mystérieuse que l'Égypte, puisque nous ne lisons pas son écriture. Étrange destinée que celle de cette Crète où l'époque du bronze commence plus tôt qu'ailleurs, si bien que pendant un millénaire et demi — de 3000 à 1400 — elle est le foyer d'une civilisation incomparable qui rayonne sur toutes les contrées voisines et qui, entre le XVIIIème et le XIIème siècle, s'épanouit jusqu'en Argolide. Tout est énigme ici. Des lettres crétoises nous ignorons tout. Quantité de monuments religieux nous sont parvenus, mais sans la légende qui devrait les expliquer : livre d'images dont le texte s'est effeuillé au vent de l'oubli. Nous savons que la Crète honorait plus de déesses que de dieux et c'étaient probablement des déesses de la fécondité; d'autres régnaient sur les animaux farouches.

L'arbre et le pilier, certains oiseaux, les cornes, le bouclier en forme de huit figurent partout, sculptés, dessinés, ciselés : étaient-ils adorés ou simplement associés à un culte? On voit des doubles haches enfermées dans des tombes, inscrite sur des piliers et des murs de palais, reproduites en plomb, en argent, en stéatite, gravées sur des intailles. Elles semblent bien avoir été des fétiches révévés, mais le symbole qu'elles impliquent reste mystérieux. Aussi longtemps que l'île ne nous aura livré aucune inscription bilingue, avec une traduction dans une langue connue — ce qui permettrait d'appliquer la méthode grâce à laquelle Champollion déchiffra les hiéroglyphes égyptiens —, elle gardera secrète sa civilisation profonde. Et cela est d'autant plus irritant que quantité d'inscriptions ont été retrouvées, parfaitement lisibles, attestant plusieurs écritures qui furent d'abord des idéogrammes, puis des hiéroglyphes, et qui finissent par constituer, semble-t-il, un alphabet syllabique; et cet alphabet, emprunté par les Philistins de Chanaan, pourrait bien avoir passé aux Phéniciens qui en dégagèrent vingt-deux signes pour rendre leurs sons simples. La langue crétoise nous échappe. Elle n'était ni sémitique, ni indo-européenne. Un grand nombre de ses mots ont passé en grec (et parfois, de là, en latin) et dans certaines langues sémitiques. Sont probablement crétois

les noms grecs de la *mer*, du *roi*, de l'*or*, de la *cithare*, du *taureau*, de l'*olivier*, de la *rose*, de la *jacinthe*, et aussi ce *moly* qui servit à Ulysse à déjouer les sortilèges de Circé et qui est simplement l'*arroche* ou *belle-dame* aux larges feuilles épaisses, d'un vert laiteux, en forme de cœur, qui font merveille dans les potagers de chez nous et dans les soupes printanières. Tout cela circonscrit une civilisation ample et variée.

Restent l'art et les constructions, de quoi nous pouvons juger. Assurément, il y a pas mal de choses hypothétiques dans les ingénieuses restaurations de Cnossos, notamment les élévations, car les palais de gypse étaient soutenus par des colonnes de bois peint dont il n'est rien resté. Les plans du moins ont pu être relevés et, enfouies, on a retrouvé intactes d'étonnantes jarres de terre si hautes qu'un homme debout s'y tient à l'aise et d'une admirable perfection de modelé. Les réserves du roi Minos devaient être prodigieuses.

Et les vases crétois sont des merveilles. Certains datent de la moitié du troisième millénaire; les plus beaux sont de quelques siècles plus récents. Ils ne ressemblent guère à ceux du continent qui sont divisés en bandes horizontales dont chacune a sa décoration propre, empruntée à la légende, à la géométrie et, rarement, à une nature strictement stylisée. Les artistes crétois ont un moindre souci d'archi-

itecture, mais bien plus de fantaisie. Ils prennent toute la surface comme une seule unité où les motifs largement traités se développent avec une grâce, une liberté, une variété incomparables, avec un sens de la nature que la sécheresse hellénique appauvrira, dans sa préférence pour l'homme. Dès le début du II^{ème} millénaire, les céramistes emploient toutes les couleurs, étalent sur la panse des vases des poulpes, des fougères, des poissons, des hanetons, des coquillages, des crocus, des palmiers avec tous leurs rameaux. La Grèce propre ne retrouvera ni ce charnu, ni cette fantaisie. Et ses peintres aussi, avec un goût plus pur, seront moins poètes que les coloristes des fresques plates de Phylacopi, de Hagia-Triada, de Tirynthe, des reliefs peints de Cnossos; poissons volants, chat guettant un coq de bruyère, étonnantes compositions où l'on voit une foule dense et attentive entourant, admirant un taureau lancé, un toréador qui exécute un saut périlleux et, au fond, le temple d'une déesse. Tout cela est d'une invention jaillissante, d'une vérité, d'une grâce exquise, d'un charme que l'on n'épuise pas. Ces artistes avaient le don du rêve.

Vesper.

Nous quittons la Crète un soir de mai, avec regret, car c'est la fin du voyage en même

temps que la fin du jour. Dans la lumière du couchant, le petit port est plein de mélancolie. Même le triomphant lion de saint Marc n'est plus autre chose que le symbole d'une monde lui aussi disparu. On embarque douze mulets dans le petit cargo malpropre. Les premiers se laissent faire assez passivement mais les derniers savent ce qui les attend et ils hennissent avec désespoir tandis qu'on leur passe la ventrière et que la grue les amène, d'un geste circulaire, du rivage au fond de la cale.

Pour compléter le chargement, on lance du haut du pont de bruyants bidons vides. Ces bidons à essence, on en trouve, hélas, dans toute l'île, comme dans toute la Grèce; ils servent à tout usage, comme récipient, comme siège, comme couverture de toit. C'est d'une laideur sordide et cruelle. Les Crétois n'ont jamais vu de locomotive, mais ils n'ignorent rien de l'automobile. Cela aussi paraîtra étrange aux archéologues qui, dans quelques millénaires, reprendront ici des fouilles pour étudier la civilisation du moteur et de la dynamo.

Il faut partir, nous éloigner de cette île élue, à mi-chemin sur la route d'Asie, à mi-chemin encore sur la route d'Afrique. Car elle est exactement au centre du rectangle de Méditerranée borné à l'ouest par Malte, la Sicile et le promontoire italien. La quitter, c'est dire adieu à ce printemps du monde, acide, inégal et heureux comme un matin d'avril. Nous se-

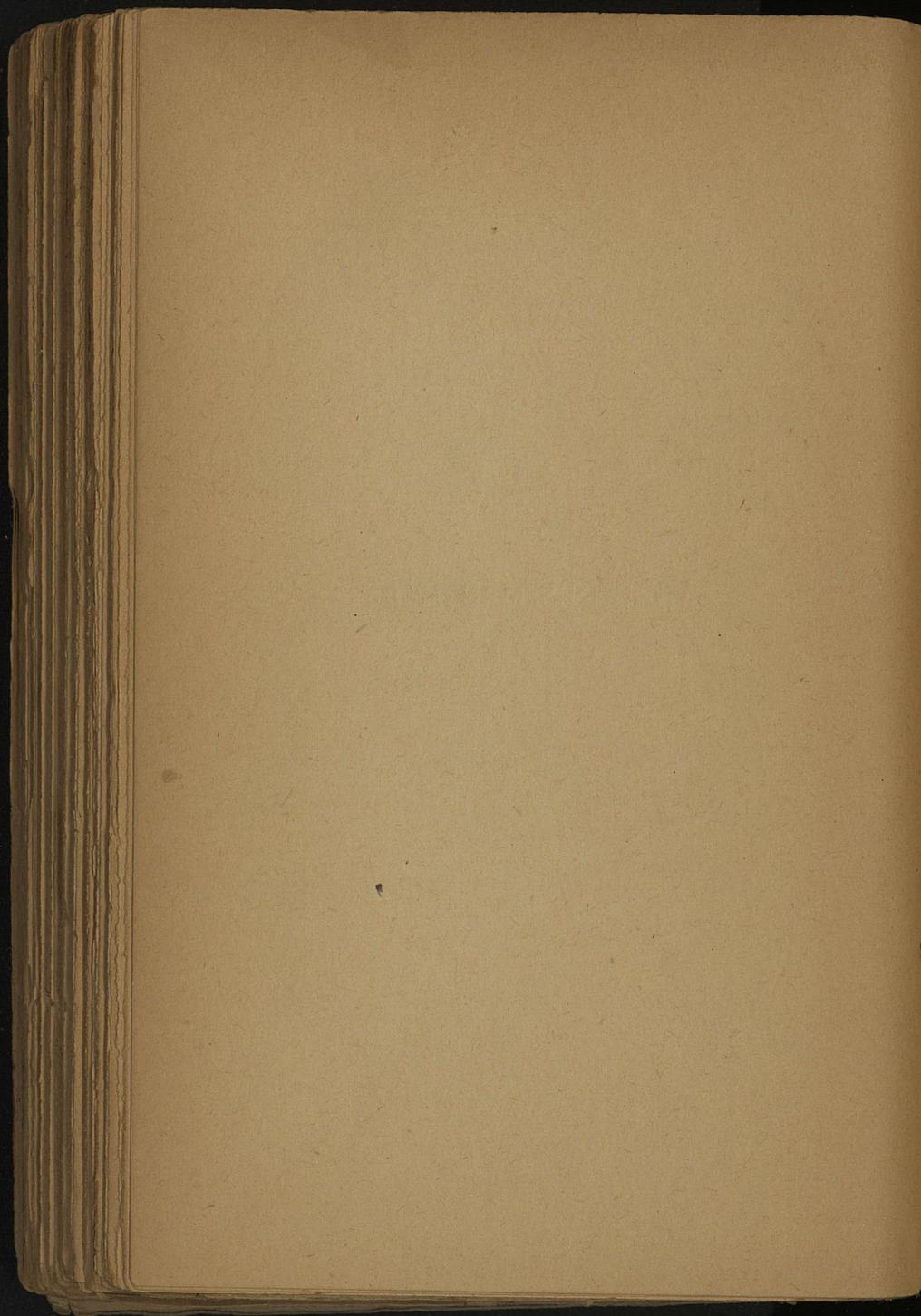
rons au Pirée demain au milieu du jour et le soleil méridien éclairera la beauté classique et reposée de l'Acropole. Il faut partir, vers le septentrion et puis vers le couchant.

Il n'est pas d'endroit sur terre où un départ prenne un sens plus grave. Un monde entier s'y est enseveli dans le sol et l'oubli; il n'en est ressuscité qu'un peu de beauté et beaucoup d'énigmes. Une civilisation peut se perdre. Que, pendant un temps assez court, elle cesse d'être transmise, expliquée, la voilà devenue incompréhensible, inutilisable, promise à l'effacement. Les constructions de l'esprit sont aussi précaires que celles de la main artisanne. Si on ne s'en sert pas, on cesse bientôt de les entretenir, c'est-à-dire de les réparer, de les développer. Rien n'égale en tristesse les images qui nous poursuivent tandis que le bateau nocturne glisse vers la mer : de palais abandonnés envahis par l'herbe et le sable; d'ateliers déserts où s'oublie de nobles métiers; de lettres devenues muettes après avoir servi de signes rapides, efficaces, infaillibles, entre deux intelligences humaines. Que des lettres, les filles de Mémoire, puissent ainsi déchoir de leur dignité et n'être plus qu'un dessin arbitraire, incapable d'aller, par delà les yeux, émouvoir la pensée, cela symbolise la précarité des artifices par lesquels nous tentons d'échapper à l'isolement, à l'oubli et à la mort. C'est en Crète que les hommes ont imaginé

que les dieux eux-mêmes doivent mourir. Et l'île où, disait-on, avait joué Zeus enfant, était celle aussi où l'on montrait son tombeau.

1930-1942.

TABLE DES MATIÈRES



Introduction	9
Chronologie sommaire des lettres grecques	13

PREMIERE PARTIE

1. Iliade	17
2. Odyssée	47
3. Les Travaux et les Jours	54
4. Hymnes homériques	63
5. Les Poètes dans la cité	77
6. Archiloque	92
7. Alcée et Sapho	97
8. Conflit et détente dans la tragédie grecque	105
9. Mythes, légendes et drames	111
10. Nature et présence du comique	130
11. Les Guêpes	141
12. La Paix	145
13. Anthologie	148
14. Dieu, l'homme et le monde chez les philosophes	153

SECONDE PARTIE

1. Croisières	165
2. Trois paysages politiques	167
3. Athènes	172
4. Argolide	183
5. Au nombril du monde	193
6. Nuit de Pâques à Patras	206
7. Riante Olympie	212
8. Au pays du dieu Pan	219
9. Sparte et Mistra ou les deux austérités	226
10. L'île du roi Minos	232

COLLECTION " LE BALANCIER "
AUX ÉDITIONS LIBRIS

- Jean de Beucken Sainte-Anala
Marcel Thiry Marchands
Jean de Beucken Un portrait de Vincent Van Cogh
Marie Gevers Guldentop
Paul Dresse Goethe et Hugo
Yvonne Herman-Gilson L'Adieu
Madeleine Bourdouxhe . . A la recherche de Marie
Alexis Curvers La Famille Passager